T. XXXVII. N° 5. *PARIS, 157, boul. Saint-Germain (6e)* 1er JUIN 1929

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Canovas del Castillo (1)

DEUXIÈME PARTIE

I. — Vue sommaire de l'histoire politique de l'Espagne, dans les deux premiers tiers du dix-neuvième siècle.

> En Espagne, tout était saturé d'un piment si piquant qu'il s'en fallait d'un rien qu'elle ne se changeât en une chaudière de Pero Botero.
>
> Mot de D. Luis Fernandez de Cordova, rapporté par Estébanez Calderon. — CANOVAS, *El Solitario*, II, 30.

> On a vu peu de fois dans l'histoire une incapacité plus grande que celle dont firent preuve les modérés qui étaient alors au gouvernement.
>
> ID., *ibid*, 111.

> Une sorte d'anarchie douce s'empara des populations et des provinces soumises au trône constitutionnel, sans que parût en être informé le Cabinet progressiste, éternelle infirmité de ceux de son espèce.
>
> ID., *ibid.*, 15.

A la fin de l'année 1874, il y avait plus d'un demi-siècle que l'Espagne, sauf de rares et courtes accalmies, vivait au jour le jour, de crises de parti en coups de main de caserne, qu'elle se traînait dans le désordre, dans la

(1) Cf. *la Revue universelle* des 1er janvier, 15 février et 1er mars 1929.

discorde, dans la guerre civile, dans la révolution, dans l'anarchie, et que lentement, mais infailliblement, elle s'y mourait. Les premiers — disons les premiers — germes du mal qui allait affliger si longtemps le pays et le conduire au bord de l'abîme, ou même déjà un peu plus avant, étaient éclos sous le règne de Charles IV. Tous ceux que Cánovas a rassemblés sous le nom générique de *Causes de la décadence de l'Espagne* et qu'il a montrés au travail dès le dix-septième siècle étaient venus à maturité, il s'y en était ajouté beaucoup d'autres, et les produits s'en révélaient gâtés ou vénéneux. Oran abandonné, la moitié de Saint-Domingue perdue, la Louisiane rendue à la France, la Trinité cédée à l'Angleterre, les galions enlevés, la meilleure partie de la flotte détruite, les possessions d'Amérique poussées au soulèvement, c'en était plus qu'il n'en fallait, avec le scandale, ignoré du roi seul, que donnaient le favori Godoy et la reine Marie-Louise de Parme, pour inquiéter, irriter et agiter la nation.

Quand, en 1807, Napoléon tourna ses regards vers Madrid, il trouva à la Cour la complaisance d'une de ces hostilités sourdes qui manquent rarement tout près, le plus près possible du trône, en la personne d'un de ces héritiers pressés d'hériter, d'un prince royal impatient d'être roi. Ouvertement, le prince des Asturies ne s'en prenait qu'au ministre, et se plaçait ainsi sous le vent de la popularité ; mais, en secret, il espérait bien que le souffle, enflé en tempête, enlèverait de la tête de son père et rapporterait à ses pieds la couronne. L'Empereur joua d'abord, ou parut d'abord jouer dans ce jeu. Il laissa son ambassadeur, le marquis de Beauharnais, attiser les dissentiments qui consumaient la famille royale et qui éclatèrent par le procès de l'Escurial, pour jaillir en flamme dans le soulèvement d'Aranjuez en 1808.

Le prince Ferdinand, dominé par son précepteur, homme d'un esprit borné et violent, le chanoine Escóiquiz, avait eu l'idée imprudente, et sans doute pire, de gagner la faveur de la toute-puissance impériale, tandis que Godoy, lui aussi, intriguait pour se l'assurer, en secondant les plans de Napoléon contre l'Angleterre et aux dépens du Portugal. Mais il était plus facile de donner à cet hôte envahissant un pied chez soi que de l'empêcher ensuite d'en prendre quatre. Il ne savait pas se contenir et l'on ne pouvait pas le borner

sans le blesser et comme le défier. En pontant sur les deux tableaux, et en s'entendant secrètement, dès juin 1806, avec les ennemis de la France, Godoy avait du reste offert à l'Empereur une occasion qu'il allait être prompt à saisir. Lors du mouvement d'Aranjuez, une de ses armées occupait déjà ou menaçait les provinces septentrionales de l'Espagne, entre les Pyrénées et l'Ebre ; lui-même était aux aguets, à Bayonne, tout prêt à intervenir.

Dans la querelle du père et du fils, il lui plaisait de se présenter en faiseur d'ordre, en juge de paix, mais en juge de la fable, qui croque l'huître pour mettre les plaideurs d'accord. Le fils, à Aranjuez, avait forcé le père à abdiquer, et à se retirer, avec sa mère et le troisième, à Badajoz. C'était le tour de Charles IV d'appeler à l'aide ; invoqué alternativement par les deux parties, le maître des rois et des princes, alors encore incontesté, les cita à comparaître en personne à son tribunal. Sa sentence fut ce qu'elle ne pouvait manquer d'être. Pour la violence faite au roi, en lui arrachant la couronne, le prince était condamné à la restituer ; et, en remerciement de la justice rendue, cette couronne à peine restituée, Charles la remettait à Napoléon, qui la conférait à son frère Joseph. Pour prix de cette dépossession semi-volontaire, l'ancien souverain recevait une rente viagère de six millions et la jouissance du château de Compiègne. Il n'y demeura qu'assez peu, se fixa à Marseille en 1811, et ensuite à Rome, où il vécut, dit un dictionnaire historique, « dans la retraite et la dévotion. » Mais le plus édifiant fut qu'il y mourut, en 1818, réconcilié avec son fils, et du chagrin que lui causa la perte de sa femme ! Quant au prince des Asturies, l'Empire tombé et Joseph Bonaparte rentré dans la vie privée, il renoua, sous le nom de Ferdinand VII, tant bien que mal le fil cassant d'une destinée qui, depuis son début, n'avait pas été sans troubles, et qui, jusqu'au bout, ne fut pas sans traverses.

Afin de conserver au moins l'ombre de sa grandeur, et le nom de la royauté, afin surtout d'interrompre la prescription et de se garder une porte ouverte, Ferdinand, « retenu en France, » pour employer un euphémisme qui couvrait mal l'exil et la prison dorée, avait institué une Commission de gouvernement, une « Junte Suprême » à laquelle il avait remis le soin de la défense et de l'administration du royaume. Mais, comme il était naturel, entraînée par les événements

et par l'appétit de surenchère que développe la concurrence entre puissances ou prétentions rivales, cette Junte n'avait guère, où même point du tout tardé à « faire du zèle ». Avant la fin de 1808, elle avait décidé d'appeler à élire des députés le pays tout entier, villes et campagnes, dans le dessein d'appuyer la cause du monarque légitime sur le sentiment national surexcité par l'invasion étrangère. L'assemblée ainsi formée se réunit à Cadix, devenu le réduit du patriotisme espagnol, mais aussi, avec tout le Midi andalou, le berceau de la révolution, en septembre 1810, et prit le titre à la fois plein et sonore de « Cortès constituantes ».

Du premier coup, ces Cortès conçues en réaction contre les idées françaises se placèrent dans la ligne même des innovations que l'on avait voulu combattre. Elles commencèrent par proclamer le principe de la souveraineté du peuple, et tout le reste en découla. La Constitution qu'elles adoptèrent en 1812, et qui devait laisser une si longue trace dans l'histoire politique de l'Espagne, — puisque, à travers le siècle entier, il y eut des *doceañistas*, — des « hommes de mil huit cent douze », c'est-à-dire imprégnés de cet esprit, imbus de ces formules ou rompus à ce langage, une Constitution dérivée d'un pareil principe, se rapprochait nécessairement de la Constitution française de 1791, tout ensemble révolutionnaire et monarchique : révolutionnaire en son essence et sa substance, monarchique en sa forme et son enseigne ; révolutionnaire parce qu'elle vidait de la souveraineté le trône qui n'en était plus que le siège, au sens vulgaire, non le lieu géométrique ; monarchique seulement, parce qu'elle n'en rejetait pas encore l'enveloppe, quoique râpée, usée et percée. A l'imitation de son modèle français, elle mettait à la Révolution la Monarchie comme une housse, qu'il n'y aurait plus tard qu'à ôter, pour que le rouge apparût tout cru. La royauté demeurait héréditaire, ce qui, à soi seul, semblait la qualifier ; mais à quoi bon cette perpétuité, si elle n'avait désormais ni virtualité ni actualité ; sur quoi se fonderait cet avenir, si elle n'avait même plus, ne tenait même plus le présent? Or la royauté espagnole de 1812, comme la royauté française de 1791, se voyait enfermée dans les étroites limites du *veto* suspensif ; l'initiative des lois ne lui appartenait pas, et la prépondérance passait à des Cortès annuelles, élues, il est vrai, à quatre degrés, mais resserrées en une Chambre unique, et tout à fait différentes des an-

ciennes, complètement en dehors de la tradition qui toujours avait tiré le pouvoir de l'union de la Couronne et des représentants des ordres, des provinces et des cités. Une monarchie réduite à cela ne pouvait plus ni faire, ni même vouloir, ni même penser *oui;* elle ne pouvait que dire *non;* bien pis : ayant dit *non*, elle ne pouvait, à terme fixe et dans un bref délai, que laisser faire *oui*. Belle autorité, sans le commandement d'une part et sans l'obéissance de l'autre ; une autorité purement négative, le contraire même de l'autorité !

Ce sont ces pensées qu'agitait, avec une amère rancune, ce roi banni, dans la platitude des indignes loisirs où il s'humiliait lâchement à Valençay, jusqu'à ce que, au déclin de l'Empire, un retour immérité de la fortune lui rendît, à défaut de ses droits, ses titres. Le traité du 11 décembre 1813 lui rouvrit le chemin de Madrid ; il partit le 3 mars 1814. Tout le long de la route, il se monta la tête. Les dépits de l'absence s'aigrirent des adulations de la rentrée et tournèrent en fureur de réaction. Aussitôt arrivé, il dissout les Cortès, n'en convoque pas de nouvelles, s'en passe pendant six ans, en interdit le vœu, en pourchasse le souvenir, en efface le nom même ; de ses mains encore meurtries d'avoir été ligotées, il gratte ce sol qui vient d'être bouleversé par la révolution et par l'invasion, pour en déterrer une à une les racines désormais coupées de l'absolutisme. L'excès appelle l'excès contraire ; les cœurs se gonflent et les esprits s'échauffent dans les deux camps ; les couteaux s'aiguisent l'un sur l'autre. De 1814 à 1820, maladresses, injustices, vengeances, abus, provocations s'accumulent ; réclamations, déclamations, propagande, embauchages, défis, conciliabules à tendance de complot y répondent. Les passions politiques s'enflamment.

Jusqu'alors, l'œuvre des législateurs de Cadix n'avait pas été populaire ; loin de là. Mais on les traita d'abord de telle sorte, et, par la suite, on s'éleva si peu au-dessus d'eux dans l'art de gouverner, que leurs erreurs ne tardèrent pas à être oubliées. La majeure partie de la jeunesse universitaire, même d'origine conservatrice, royaliste et patriote, s'abandonna, — c'est Cánovas qui parle, — « aux douces, bien que périlleuses, espérances que l'aube de la liberté répand naturellement partout ». Ceux que la domination étrangère avait empêchés de faire directement et immédiatement l'expé-

rience des déceptions que le régime parlementaire, « en son exercice incomplet, » — c'est une seconde remarque de Cánovas, — a coutume de ménager, et qui, fermes en leur foi, attribuent précisément ces déceptions à cette insuffisance ; ceux enfin que leurs études avaient plus ou moins familiarisés avec les idées, le langage et les gestes de la Révolution française, — troisième observation de Cánovas — tous ceux-là se prirent à dédaigner moins, puis à estimer davantage, puis à regretter, et ensuite à désirer (car le regret est un désir qui ne se console pas d'avoir été vaincu) ce que, peu auparavant, presque toute la nation avait vu mourir dans l'apparente ou réelle froideur d'une parfaite indifférence.

Les rigueurs ne suffirent à contenir ni les poussées brusques ni la lente pression de l'opinion publique contre le rétablissement du gouvernement absolu. Les jeunes hommes les plus réfléchis, les plus mûrs, les plus sages, furent affectés de ce désenchantement du passé, charmés par l'incantation nouvelle, emportés par l'enthousiasme contagieux de la multitude : l'exemple de Sérafin Estébanez nous l'a montré. Ce fut la saison des amours libérales et constitutionnelles, la mode, qu'à distance nous avons le droit de juger un peu niaise, des chapeaux au *listón verde;* mais tout âge a sa niaiserie, et celle-ci du moins était généreuse. De même qu'en vers et en prose on se résignait aisément à la mort, mettant, à vingt ans, la vie en balance avec la Constitution (ce ruban vert était terrible, terrible et ridicule, national à la fois et garde nationale : — *Constitucion ó muerte!* — tel était l'atroce serment que la fiancée, de ses doigts frémissants, cousait au front du fiancé !), ainsi, par entraînement littéraire, par transposition poétique, par délire sacré, ou simplement par crainte d'être au-dessous du temps et du ton, on découvrait chez des princes bénignes et des ministres inoffensifs autant de tyrans et de despotes dont on jurait sur la lyre de purger la terre ! Ne perdons pas de vue que ce sont les heures où est né le romantisme, et que c'est une question de savoir (Cánovas ne l'a point négligée) s'il a empoisonné plus vite et plus à fond l'État ou l'individu, la politique ou les lettres.

Quoi qu'il en soit, toute la jeunesse espagnole, et non pas celle seulement du Midi, mais celle du Midi en tête, bouillait et bougeait. Le roi, de son propre mouvement, ou dans ses

conseils étroits, commettait assez de fautes pour en justifier les ardeurs. Quand il s'en aperçut, et marqua l'intention de se reprendre, il était trop tard. Il ne consentit au rappel des Cortès que sous la contrainte de la conspiration de Cadix, fomentée par Quiroga et d'autres, en 1819, et dite de Riego. Rafaël del Riego y Nuñez, après avoir combattu les Français dans la guerre commencée en 1808, et avoir été fait prisonnier par eux, une fois libéré en 1814, avait visité l'Allemagne et l'Angleterre où ses aspirations vers un régime moins arbitraire, plus ouvert, plus large, mieux réglé par les lois, s'étaient confirmées ; rentré en Espagne, et devenu lieutenant-colonel du régiment des Asturies, il ne devait pas, dès qu'il crut que l'occasion s'en offrait, hésiter à se servir, pour les réaliser, de tous les moyens en son pouvoir ; même, soldat, des armes. Le 1er janvier 1820, il déclara remise en vigueur, de droit et de fait, la Constitution de 1812, et, ayant délivré son complice Quiroga, qui avait été arrêté, il parcourut l'Andalousie, la souleva, grossit ses forces en marchant, obligea Ferdinand VII à composer avec lui, à accepter, au moins de bouche, la Constitution, à le faire maréchal de camp et capitaine général de la province d'Aragon. Mais il ne sut ni changer, ni feindre, ni se taire. Aux premiers signes que donna le roi de rechute en ses velléités de réaction, Riego protesta hautement, fut destitué et relégué à Lerida. Élu député aux Cortès réunies en 1822, et choisi pour président de l'Assemblée, lorsque, l'année suivante, se produisit l'intervention française, dirigée par le duc d'Angoulême, il fut chargé du commandement des troupes constitutionnelles rassemblées à Malaga, marqua, comme entrée de jeu, un point contre l'armée royale, mais bientôt, chances renversées, se vit contraint à reculer devant les Français ; grièvement blessé, et en fuite, il fut reconnu par des paysans, trahi par eux, livré aux autorités demeurées fidèles à Ferdinand qui l'envoyèrent à Madrid, où il fut poursuivi, jugé, condamné à la potence, mené au supplice sur une claie traînée par un âne, d'une fin qu'on voulait dérisoire et infamante. Mais Riego, jusque dans ses torts et dans ses écarts, n'avait jamais pensé bassement ; il mourut bien, laissant à son pays un hymne révolutionnaire et le modèle d'une conjuration militaire, qui, en cinquante ans, allait être reproduit à une quarantaine d'exemplaires. Il lui légua autre chose encore ; avec cette semence d'insurgés,

une graine éclose dans ses cendres mêmes, toute une postérité issue de son infortune, qui le dépassait singulièrement et que peut-être il n'eût pas reconnue ; la génération spontanée de toutes les révolutions, la queue sanglante et souillée qu'elles traînent après elles : l'Espagne eut ses *descamisados*, ses « sans-chemises, » comme nous avions eu nos « sans-culottes », ses « exaltés », qui mirent un certain temps à s'assagir un peu, collectivement ou individuellement, en « progressistes ».

Une reprise de réaction suivit naturellement la victoire du principe monarchique à tendance absolutiste dont une armée française s'était faite le champion sous l'inspiration plus ou moins directe de la Sainte-Alliance ; peut-être même n'y avait-il eu qu'une rencontre de sentiments, et, entre Bourbons, qu'un réveil de l'esprit de famille ; entre rois, qu'une défense de l'intérêt royal, plus ou moins bien compris. Mais naturellement aussi, par le mouvement alterné des idées et des passions humaines, qui toujours se poussent et se recouvrent les unes les autres, en s'écroulant les unes sur les autres, comme les vagues dans la marée, un nouveau flot de déclamations et de proclamations, de manifestations et d'agitations libérales suivit, surmonta, pressa et brisa le flot réactionnaire. Le *listón verde*, le ruban vert reparut aux chapeaux, et Cánovas enfant put l'y voir jusqu'en 1835 ou 1836. En avant, de nouveau, les exagérations verbales, le tonnerre de mots, de l'auteur qui « ne veut pas être au-dessous de son sujet » ! De nouveau, en avant, « les despotes qui s'humilient » et « les trônes qui tremblent » ! — « J'ai vu dans mon enfance, écrira plus tard, à propos d'Estébanez Calderón, le restaurateur de la monarchie espagnole, bien des sujets pacifiques, à qui arriva cette mésaventure, sans qu'il y eût en eux la moindre particule de tyrannie ou de despotisme. » Et l'historien constate : « Tout ce qu'il y avait de plus illustre et de plus généreux dans la nation s'abandonne alors à cet emportement. » La jeunesse, et pas seulement elle, s'enrôla en masse dans la milice nationale, en même temps nationale et libérale, autant l'une que l'autre, et dont la cocarde, insigne pour les patriotes, était, pour les partisans, signe de ralliement.

Le patriotisme, d'ailleurs, se trouva, vers le même moment, après l'invasion française de 1808, et l'intervention française de 1823, échauffé encore par les événements d'Amé-

rique. Une à une, depuis une dizaine, une quinzaine d'années, dans l'Empire où jamais le soleil ne se couchait, où le dernier des *picaros* avait « droit à la lumière de deux soleils opposés », Orient et Occident, les belles, riches, immenses, inépuisables possessions secouaient le joug de la métropole, à la fois trop pesant et trop fragile, et se détachaient d'elle. Tandis que « le Solitaire » adressait au roi son Ode qui sonnait comme une satire, Quintana, dans des sentiments tout pareils de patriotisme et de libéralisme, lui dédiait un épithalame, à l'occasion du quatrième mariage que Ferdinand VII, en 1829, venait de contracter avec la princesse de Naples Marie-Christine, dont il devait avoir deux filles, mais n'avoir que des filles. Une grosse question de droit public, grosse même, et pour longtemps, de conséquences sanglantes, allait se poser au sujet de la succession au trône, et dans le débat armé de laquelle ces grands courants du patriotisme et du libéralisme tantôt se heurteraient et tantôt se mêleraient.

On sait que le duc d'Anjou, devenu le roi Philippe V, avait, en 1713, introduit dans son nouvel État ce qu'il est de coutume d'appeler « la loi salique » et qui, à tout le moins, était la loi de famille de la Maison de France ; il l'avait fait de la manière la plus radicale en supprimant purement et simplement le droit des femmes à la couronne. Mais, au siècle suivant, sous le règne et à l'instigation de Charles IV, les Cortès de Madrid avaient consenti une Pragmatique Sanction (qui, pour cette raison, est connue sous le nom de *Auto acordado*, « Acte accordé ») qui rétablissait ce droit, limité pourtant au seul cas où feraient défaut les mâles de la même ligne et du même degré. Ce qui était justement le cas, alors que la vie de Ferdinand VII, tirant rapidement à sa fin, ne lui laissait plus guère l'espoir d'une troisième paternité. Si donc il ne s'était pas résolu à promulguer, sur les instances de la reine, la Pragmatique de Charles IV, sa fille aînée, la princesse Isabelle, aurait été exclue, et il eût eu pour héritier son propre frère, l'infant Charles, Don Cárlos. En septembre 1832, au plus fort d'une maladie dont l'issue funeste paraissait imminente, deux des ministres de Ferdinand, Calomarde et le comte de Alcudia, dévoués au prétendant, qui déjà se découvrait, réussirent bien à faire signer au roi un codicille par lequel lui-même annulait la Pragmatique Sanction par lui-même peu auparavant rati-

fiée et revivifiée. Mais il se rétablit assez — et assez mal — pour pouvoir et devoir confier à la reine l'exercice du gouvernement ; presque aussitôt un décret déclara sans valeur le codicille entaché d'une sorte de fraude par pression illicite ; et tout de suite les Cortès de Castille ayant été, selon l'antique usage, convoquées à cet effet, on leur fit reconnaître comme légitime héritière du trône, Isabelle, fille aînée de Ferdinand VII, à défaut d'un hoir mâle du même père, puisque, pour Don Cárlos, il fallait changer de ligne et remonter au grand-père, c'est-à-dire passer à la branche cadette. De cette querelle de succession naîtraient cinquante ans de troubles et de guerres.

La reconnaissance de l'Infante héritière par les Cortès avait eu lieu le 20 juin 1833 ; le 29 septembre, mourut Ferdinand VII. A bref délai, les partis, les opinions, les tendances, s'encadrèrent dans ces deux grandes divisions : les Carlistes, et les *Cristinos* du nom de la régente Marie-Christine (qui était, en effet, le principal artisan de cet ouvrage) et non de la reine mineure, Isabelle. On a pu dire, d'une façon générale, que Don Cárlos avait pour lui le clergé, les volontaires royalistes, les cités castillanes ; Marie-Christine, pour elle, les grands, les fonctionnaires, une partie de l'armée, la machine gouvernementale qu'elle tenait et maniait lors de la mort du roi. Encore le classement est-il trop sommaire et, entre ces couleurs si nettement tranchées, faut-il intercaler des nuances. Un bon noyau du parti *cristino* était formé de « libéraux sensés » qui, par horreur de l'intransigeance et haine de l'outrance du parti dit, — il n'est pas besoin d'expliquer pourquoi, — « apostolique », déjà du vivant de Ferdinand VII, étaient allés se rapprochant du trône, se groupant autour de lui, et, malgré les erreurs et les rigueurs d'un roi qui se trompait autant qu'il était trompé, sentant là l'unique garantie que pouvaient avoir des hommes éclairés et pacifiques, enclins au surplus « à fonder de joyeuses espérances dans les qualités singulières de sa jeune et belle épouse, la reine Christine » ; en sorte qu'il y eut, à l'origine du parti *cristino*, tout ensemble de la politique, de la chevalerie, et, s'il est permis de l'ajouter, un peu d'amour ou de galanterie à l'espagnole. Fait qui devait se reproduire cinquante ou soixante ans plus tard envers une autre reine, une autre régente, une autre mère, une seconde Marie-Christine.

Ce furent, en somme, ces « honnêtes gens », dévots ou du moins amis ou du moins voisins des idées libérales, qui constituèrent le fond du puissant groupement national dont l'action persévérante maintint ferme le testament de Ferdinand VII, fit décréter l'exhérédation de Don Carlos et de ses fils, prépara l'organisation ultérieure du parti, — plus exactement et plus étroitement un parti, — que l'on qualifia de « modéré ». Ceux qui épousèrent cette cause dès le début lui demeurèrent, pour la plupart, fidèles jusqu'à leur mort. Il y en eut, — tel fut le cas d'Estébanez Calderón, — de qui le traditionalisme personnel s'accorda sans peine aux vœux enthousiastes des libéraux les plus enflammés, bien que leurs motifs, comme leurs esprits, fussent différents. Pour Estébanez, par exemple, entendre dire que sur la terre où avait régné Isabelle-la-Catholique ne pouvait régner une femme, avait le son du blasphème et le goût du scandale. Au contraire, Espagnol, vieil Espagnol au point où il l'était, la loi salique, ou plutôt semi-salique, que l'on prétendait appliquer ici, ne pouvait, par son titre barbare et sa provenance étrangère, que lui être patriotiquement antipathique. Puisque la prière qu'il avait candidement chargé la princesse royale, âgée de deux ans, d'adresser à Dieu dans son innocence, pour lui demander la venue d'un petit frère qui épargnerait à l'Espagne les horreurs d'une guerre civile, n'avait pas été exaucée, il n'y avait qu'à se résigner. D'ailleurs, une deuxième Isabelle, succédant à la première, par delà les siècles et les dynasties, l'image que sa fantaisie embellissait de toutes les grâces charmait en lui le sens historique et poétique (n'oublions pas que cela se passait en Espagne, à l'époque du romantisme), et cette solution lui paraissait la seule qui fût purement et primitivement espagnole : bien plus, tout Andalou qu'il était, il en aimait d'abord ce qu'elle avait de castillan. Et il y avait, dans le parti « modéré » naissant, beaucoup d'Estébanez Calderón qui n'étaient ni des patriotes, ni des royalistes, ni des *Cristinos* modérés.

Cánovas écrivant la biographie de son oncle, s'est attaché à fixer le souvenir de ce singulier moment où, « de la paix religieuse, de la paix intérieure dont on jouissait partout, de la paix littéraire que le classicisme français triomphant avait partout établie, de l'ordre suprême et de l'absolue régularité en toutes choses, qu'interrompaient uniquement

par intervalles des guerres partielles sans conséquences profondes, le monde se rua en une sorte de poursuite affamée d'inquiétude, d'insécurité, de confusion et d'inconnu, mouvement emporté et irréfléchi, sans direction ni limites certaines ; phénomène universel de révolution dans la politique que rien, au fond, ne distingue de cet autre phénomène spécial qui, dans les lettres, donna naissance au romantisme ». Pour nous en tenir aux faits proprement politiques, à leurs causes et à leurs circonstances immédiates, quatre jours après la mort du roi, la bannière carliste fut levée à Talavera de la Reina, sans succès, il est vrai, mais, au même instant, à Bilbao les volontaires du roi (qui, par « le roi » entendaient Don Carlos) prenaient résolument les armes, déclenchant ainsi la rapide et bientôt formidable insurrection des provinces basques. En trois mois, Don Cárlos y eut une petite armée, sous les chefs les mieux faits pour la conduire.

Des deux partis rivaux, les carlistes avaient été les premiers prêts. Le parti *cristino*, un peu improvisé, fait de pièces et de morceaux, où il y avait de tout, depuis des monarchistes convaincus jusqu'à des révolutionnaires amnistiés et au moins à demi convertis par haine de l'absolutisme politique et religieux, en passant par toutes les nuances intermédiaires, manquait, au début, d'unité, d'homogénéité, de fixité dans sa direction. Cette faiblesse originelle lui fit perdre de bonnes occasions d'empêcher que la guerre civile ne prît les grands développements qu'il devint impossible d'éviter par la suite. Pourtant, comme il tenait le gouvernement, la capitale, la *Gazette*, tout l'organisme officiel, il gardait l'énorme avantage que donne la possession d'état. Il put, sans trop y perdre, traverser la confusion du premier moment. L'armée, par la force de l'habitude, et comme par un réflexe hiérarchique, bien plus que par le sens profond de la discipline, rien que parce que les reines Marie-Christine et Isabelle représentaient l'ordre établi, se déclara pour elles en grande majorité, quoique nombre de chefs et d'officiers personnellement eussent embrassé la cause opposée. En janvier 1834, le général D. Jerónimo Valdès commandait en Navarre un corps de troupes supérieur sous tous les rapports aux bandes de Don Cárlos. Il ne comptait guère plus de 16 000 ou 17 000 hommes, garnisons comprises, mais les carlistes, aux ordres de l'an-

cien colonel Zumalacárregui, atteignaient à peine la moitié. Il est vrai qu'ils suppléaient à cette infériorité par une connaissance parfaite du pays, accoutumés qu'ils étaient dès l'enfance à pratiquer, montagne par montagne, vallée par vallée, sentier par sentier, torrent par torrent la cordillère pyrénéenne presque jusqu'à l'Ebre, et combattant chez eux, informés, éclairés, guidés de village en village, couverts, cachés, ravitaillés par des compatriotes qui leur étaient autant de complices. Dans chaque paysan, ils avaient un partisan ; le terrain, le milieu, la race, conspirant avec eux, rendaient les opérations bien plus faciles à exécuter pour des compagnies volontaires, libres et mobiles, que pour des bataillons, toujours lents et lourds, asservis par un long dressage au code de la guerre régulière, obligés de porter sur le dos tout leur bagage et de traîner derrière eux tout le convoi de leurs vivres et de leurs munitions. Il eût fallu, pour éteindre l'incendie ou seulement le circonscrire, marcher très vite. Mais, dès lors que ce n'était ni fini, ni en voie de finir en janvier 1834, il n'était plus possible de prévoir quand ni comment cela finirait.

Au milieu d'une lutte horrible, impie, inhumaine des deux parts, sans pitié ni merci, sans quartier même pour les blessés, où les cruautés des uns, si elles ne se justifiaient pas, s'expliquaient par les sévérités des autres, les généraux, dans le camp des *Cristinos*, se succédaient rapidement, pour ainsi dire mois par mois, Valdès (janvier), Quesada (février), Rodil (juillet 1834), enfin Luis Fernández de Cordova. La situation de l'Espagne en ces conjonctures était assurément, fait observer Cánovas, l'une des plus compromises et des plus hasardeuses de son histoire. Tandis que les carlistes s'accroissaient, s'organisaient, se formaient réellement en armée, et s'aguerrissaient, non pas même de jour en jour, mais d'heure en heure, l'armée royale, chargée de les vaincre et de réduire à l'obéissance les provinces rebelles, recevait sans cesse de Madrid des nouvelles alarmantes qui plongeaient dans le désarroi le cœur le plus vaillant, et l'esprit le plus clair dans la confusion. Zea Bermudez tombé du pouvoir, faute surtout d'une base assez large pour se maintenir entre les partis adverses, y était remplacé par Martinez de la Rosa, homme politique et auteur dramatique, qui, également attaché à son double rôle, donnait dans la même semaine à la nation le « statut royal » et au public. *La Con-*

juration de Venise, mais qui, au jugement encore de Cánovas, réussissait mieux au théâtre qu'aux affaires et gagnait plus de crédit comme romantique avec sa pièce que comme libéral avec sa Constitution.

« Ni cette Constitution timide, restreinte, mais parlementaire en somme, ni la signature de la Quadruple-Alliance qui fortifia tant la cause de Doña Isabelle identifiée avec la cause libérale, ni les amnisties complémentaires qui rouvrirent les portes de la patrie à tous les émigrés sans exception, ni l'intervention heureuse en Portugal, ni la réouverture de la tribune publique qu'avaient « honteusement » fermée à Cadix les armes françaises onze ans auparavant, ne suffirent à prolonger pendant plus de seize mois le ministère de Mártinez de la Rosa. D'une part, l'assassinat impuni des religieux de San Isidro ; d'autre part, la capitulation inouïe accordée à une poignée de soldats qui s'étaient retranchés dans la maison des Postes, et qui en purent sortir sans châtiment et même avec les honneurs de la guerre après avoir mis à mort le capitaine général Cantenac, déshonorèrent l'existence de ce cabinet, qui n'eut ni la chance de prévenir, ni l'énergie de réprimer, comme ils le méritaient, de si grands scandales. » Alors la série recommence : le comte de Toreno, ministre des Finances, aux côtés de Mártinez de la Rosa, passe ce portefeuille à Mendizábal, et prend la présidence du Conseil ; plus populaire que Toreno, comme Mendizábal, à son tour, le sera plus que lui-même. En vain, au demeurant.

Rien n'y fait, tant les âmes et les cerveaux sont en désordre. Ni la mort de Zumalacárregui et la délivrance de Bilbao, ni la bataille victorieuse de Mendigorria, qui consacre définitivement la supériorité en rase campagne des troupes de la reine, ne parviennent à calmer les inquiétudes. « De toutes parts mugissait la discorde, palpitait l'anarchie, se répandait, comme une double et parallèle contagion, tantôt l'exaspération, tantôt l'abattement, aussi funestes et délétères l'un que l'autre. »

Tel est, tracé de la main puissante de Cánovas, probablement d'après les souvenirs d'Estébanez, le tableau de l'Espagne vers 1835, époque où se préparaient, mûrissaient et déjà s'accomplissaient des événements, dont, à plus ou moins longue échéance, les conséquences ne pouvaient être mesurées. Tout y est, et tout prolifère ou tout couve ; en premier

lieu, la guerre civile, la guerre fratricide ; en deuxième lieu, la faiblesse des gouvernements ; en troisième lieu, la rébellion, l'insurrection militaire, qui va, sous peu, et pour une cinquantaine d'années, se consolider, se systématiser dans une quarantaine de *pronunciamientos* périodiques et en quelque sorte rythmiques, soit de généraux, soit de sergents, politiciens à l'envi et de haut en bas politicaillants entre lesquels se dissout ce qui fut l'armée espagnole.

Avec des suspensions et des reprises, des essors, des arrêts, des retours et des chutes de fortune, les guerres carlistes durèrent, peu s'en faut, un demi-siècle, pour ne se terminer qu'après la restauration de 1874, en la personne de Don Alphonse XII, fils d'Isabelle II et petit-fils de Ferdinand VII. C'est un gros morceau de l'histoire quasi contemporaine de l'Espagne, et c'en est, par son importance, un chapitre qui veut et qui doit être traité à part : il reste en dehors de notre sujet ou n'y touche que comme un des éléments du problème politique. La faiblesse des gouvernements, la démission de volonté, la veulerie, l'espèce d'hébétude, — ce que, chez d'autres gouvernements, en d'autres circonstances, dans la mêlée d'événements bien plus considérables encore, un de nos amis italiens, formé par les études de toute sa vie à la plus grande école, appelait tristement *una certa fiacchezza dei governi*, — cette absence et cette carence totale ont arraché plus tard à Cánovas cris de dédain sur cris de colère. J'en ai rappelé en épigraphe quelques-uns, mais il en a proféré et répété de pareils tout au long de son œuvre écrite. Son œuvre agie a été d'abord un démenti, un défi à cette mollesse, à cette lâcheté, à cette « incapacité », à cette « infirmité », à cette « anarchie douce ». Homme d'État, s'il s'en indignait, historien cependant, il se l'expliquait et l'expliquait ainsi : « Les cabinets qui se succédèrent dans les premières années du nouveau règne (celui d'Isabelle II 1833-1835) étaient nécessairement faibles, et sans qu'il y eût faute de ceux qui les composaient, parce que plus ou moins explicitement entraient dans le programme de tous la condamnation et même « l'exécution » des actes de résistance qu'avait accomplis le régime antérieur. Excepté les carlistes, contre qui tout était réputé permis, premièrement parce qu'on les rendait responsables des sanglantes rigueurs de la réaction de 1823, et deuxièmement parce que, de leur côté, ils en donnaient l'exemple, excepté eux, tout ennemi

du gouvernement, encore qu'il en appelât à la force et tombât dans le funeste délit de sédition militaire, pouvait sûrement compter sur l'indulgence de l'opinion publique, qui ne voulait pas que l'on traitât les révoltés autrement que comme la totalité des libéraux pensait qu'auraient dû être traités Lacy, Porlier, Torrijos et leurs compagnons d'infortune. Qu'on ne parlât point d'exils ni de déportations, car il ne convenait pas que des gouvernements nés d'une amnistie, qui s'étaient maintenus grâce à d'autres amnisties, décrétassent de tels châtiments ; en outre, il n'était pas conforme aux principes du nouveau règne, et il ne semblait pas honorable pour des hommes qui venaient de rentrer sur le sol de la patrie après de longues et maudites émigrations, d'appliquer aux libéraux ces mêmes mesures d'exception, ces mêmes lois de proscription. Le gouvernement le plus énergique n'eût donc pas rencontré dans l'opinion publique l'appui moral sans lequel tôt ou tard la résistance venue du pouvoir seul est inutile. Aussi la lutte entreprise par quelques généraux et soutenue par eux contre les anarchistes des grandes villes fut-elle, en dernière analyse, sans résultat. Il est pénible aujourd'hui de penser aux pauvres raisons pour lesquelles les autorités d'alors perdirent la réputation de libérales qu'elles avaient acquise à travers cent émeutes et y virent substituer celle de despotes ou de tyrans abominables. » Ce qui ne veut pas dire que parfois il ne fut pas procédé à des répressions excessives, où même des libéraux un peu trop impatients eurent leur part. C'est à ce propos, à propos de ces alternatives de débilité et de fureur, que Cánovas a fait la remarque déjà précédemment citée : « Il est bien connu que la faiblesse en arrive de temps en temps à être beaucoup plus violente et cruelle que l'énergie de la volonté vraiment ferme et sûre d'elle-même. » A cet égard encore, le pire des gouvernements est le gouvernement de Pas-de-Gouvernement.

Quant à la maladie des *pronunciamientos*, ces deux premières causes, les guerres civiles d'une part, et, de l'autre, la défaillance gouvernementale, contribuèrent beaucoup sinon à la produire ou à l'introduire, du moins à la propager et l'invétérer. Espartero, au dire de Cánovas, fut l'initiateur, le *duca* et le *maestro*. « Quelque respect qu'on professe pour sa mémoire, à divers égards digne d'estime, écrira un jour l'illustre ministre d'Alphonse XII, il est difficile de nier

qu'à Espartero plus qu'à personne est due la prétention qu'eurent dans la suite les chefs de l'armée de diriger à ce titre et comme tels la politique espagnole. En dépit des apparences, ce n'était pas ce qu'avaient voulu en 1820 les malheureux « héros » de la Isla. Leurs motifs furent ce qu'ils furent, mais, si même des sentiments politiques incompatibles avec la monarchie absolue les avaient guidés, on peut affirmer une chose avec certitude, et c'est que ni Quiroga, ni O'Daly, ni Riego n'avaient pensé à devenir par ce moyen ministres chargés de diriger la politique intérieure et extérieure de la nation. En 1836, encore, dans l'attitude révolutionnaire de l'armée, indubitablement il y eut de l'exaltation politique, une haine véhémente contre les idées carlistes, et, pour autant, une véritable adhésion aux plus libérales. Mais nul, et moins que tous autres, les sergents de la Granja, ne pensa alors dans l'armée à retenir pour soi le pouvoir conquis en violation de la discipline : il ne s'agissait que de le remettre aux mains des hommes politiques qui représentaient les doctrines préférées et triomphantes. »

Avec Espartero apparut le *caudillo*, le « meneur » militaire, qui acheminait astucieusement ses démarches à assaillir, à prendre et à garder le pouvoir. Peut-être était-il inévitable que quelque jour le fait arrivât, dès lors que le trône se trouverait occupé par des femmes. Mais il pouvait se produire autrement ; un soldat, dans la monarchie constitutionnelle, avait, autant que quiconque, le droit d'aspirer à un rôle politique, mais à la condition de s'y pousser par le Conseil, non par les armes. Au contraire, la conduite d'Espartero, depuis qu'il eut affaire, comme général en chef, soit avec le ministère de Calatrava et de Mendizábal, soit avec celui du comte de Ofalia et de Don Alejandro Món, soit même avec celui du duc de Frias et d'Alaix, permet de rejeter sur lui la grande faute et la grande responsabilité.

Comme tout exemple, surtout s'il est mauvais, est imité, presque aussitôt Narváez et Luis Fernández de Córdova, se soulevèrent à Séville contre Espartero et tentèrent, tout au moins rêvèrent un moment, de lui ôter par l'épée ce qu'il avait pris par l'épée ; le coup, pas tenu en 1838, manqué en 1841, réussit en 1843, mais c'était le même coup, et c'est un coup hasardeux ; entre autres défauts, pour l'homme qui le risque, il a celui d'échouer bien plus souvent qu'il ne réussit. Pour le peuple qui fournit le sujet de l'expérience, il en

a de pires, dont le premier est qu'on ne sait jamais où s'en éteindra l'engeance et qu'il en est de ces coups de force militaire ainsi que des coups d'État parlementaires (genre Thermidor et Fructidor) ; ils s'engendrent les uns les autres. Ils font pis encore : ils pourrissent ce qu'il importe le plus de garder sain dans la nation, l'armée, et ils la pourrissent par la tête. En Espagne, au milieu du siècle dernier, ce sont les généraux qui corrompirent les troupes, lesquelles opposèrent au début quelque résistance et mirent quelque temps à se pervertir ; puis l'habitude se prit, et le *pronunciamiento* devint un jeu, un exercice.

Espartero, à la suite de la défaite qu'il avait infligée aux carlistes, avait été fait d'abord comte de Luchana, puis, ayant négocié avec eux la convention de Vergara (31 août 1839), créé duc de la Victoire. « Quelle victoire ! » ne peut s'empêcher de s'écrier Cánovas ; « obtenue moins par le combat que par un traité, plus avantageux pour les généraux, chefs et officiers carlistes, que pour la nation, à cause de l'interprétation donnée aux articles concernant les *fueros* des provinces basques. » L'opération, en effet, avait consisté principalement à détacher de Don Cárlos, par de larges concessions sur leurs libertés, qui ont toujours été le grand ressort de leurs mouvements, les Basques fatigués de quinze années de guerre. Espartero était donc comblé ; mais l'ambition de ce fils d'artisan de village, sinon son âme, ne fit que grandir avec sa fortune. Il voulut être tout à fait le maître, dictateur, régent ; et même, vers la fin de sa vie, trente ans après, quand l'Espagne, après avoir chassé définitivement Isabelle II, cherchait un roi, quelques partisans attardés et imaginatifs pensèrent une minute à lui.

En 1840, le nouveau duc de la Victoire ne songeait pas encore à la couronne, mais il faisait déjà plus que d'entrevoir la dictature. Le premier prétexte lui fut bon. Dès que l'insurrection carliste s'apaisait, se ravivaient les querelles des partis, et l'Espagne n'avait le choix qu'entre les déchirements. Les progressistes, fraction opposée aux modérés, — en réalité radicaux, — étaient fort mécontents de la loi, faite par ces mêmes modérés avec l'appui de la reine régente Marie-Christine, qui enlevait aux municipalités l'élection des alcades ou maires et remettait cette nomination au gouvernement, contrairement aux dispositions de la Constitution de 1837. Espartero prit fait et cause pour eux, et

jeta l'armée dans ce conflit politique. Christine dut se réfugier en France. A sa place, la régence fut confiée au duc de la Victoire. Il l'exerça de 1841 à 1843, mais non sans qu'elle lui fût violemment disputée. D'autres généraux, par contraste, se déclarant pour les modérés, essayèrent en Navarre de la lui arracher comme Narváez et Córdova avaient formé en Andalousie le dessein de lui barrer la route. Il lui fallut bombarder Barcelone qui, les troupes aussi se prononçant, avait proclamé la République. Ce n'étaient d'un bout à l'autre de la Péninsule que soulèvements, émeutes, défis croisés de généraux, d'Espartero lui-même et du comte de Cleonard contre Narváez et Fernandez de Córdova ; progressistes à Madrid, modérés à Séville, républicains à Barcelone ; militaires, — au sens de grandeur et de servitude du mot, — aucun, nulle part. Espartero ne s'entendait pas mieux avec les Cortès, qu'il dut dissoudre deux fois en cinq mois : tous les partis, même le sien, modérés, progressistes, républicains finirent par se coaliser pour l'abattre ; vaincu, le duc de la Victoire, le régent qui avait expulsé la régente, à son tour dut quitter l'Espagne.

Cependant, la jeune reine Isabelle était parvenue à sa majorité (1843). Elle constituait un ministère modéré, en réaction par rapport au gouvernement progressiste d'Espartero. D'une manière générale, on peut dire que les huit années de 1843 à 1851 furent la période de Narváez, qui appliqua d'une poigne rude et parfois brutale le programme du parti modéré, et se montra, au pouvoir, dictatorialement constitutionnel. Les Constitutions, dans cette période, se suivirent à brefs intervalles. La Constitution modérée de 1845 abrogea la Constitution progressiste de 1837 : elle replaçait au premier plan la Couronne, le ministère et le Conseil d'État, leur rendait la nomination des autorités provinciales et municipales, question capitale dans un pays où le levain séparatiste fermentait non seulement dans chaque province, mais jusque dans la commune. Le malheur était que les modérés ne savaient pas l'être sans tout céder ou tout casser, ni les progressistes sans tout forcer et tout compromettre. Par leurs défauts à la fois différents et semblables, ils rivalisaient d'incapacité, d'insuffisance, d'indigence gouvernementale. Il restait trop « d'absolutisme » dans la « modération » de Narváez ; il entrait trop de « révolution » dans le « progressisme » d'Espartero. De 1851 à 1854, la politique

des modérés, orientée à droite et particulièrement accentuée en ses tendances religieuses, avait rallié des carlistes, mais écarté d'anciens *Cristinos*, demeurés un peu voltairiens à la mode de 1830, qu'effrayaient les spectres du cléricalisme et de l'intolérance. Un troisième, cinquième ou dixième général, D. Leopoldo O'Donnell, — le futur duc de Tetouan, — ayant levé l'étendard à Madrid, Espartero se rapprocha de lui ; ensemble, ils s'assurèrent du pouvoir qu'ils détinrent pendant deux ans, de 1854 à 1856 ; soutenus, Espartero, président du Conseil, par le vieux parti progressiste, O'Donnell, par un tiers parti, intermédiaire entre les progressistes et les modérés, formé, avec l'appoint des débris de l'un et des transfuges de l'autre, de ce qu'il y avait de plus sensé, de plus raisonnable, de plus politique, de plus véritablement modéré et de plus réellement progressiste en Espagne, tiers parti qui reçut le nom d'Union libérale. Il le reçut, plutôt qu'à ses débuts il ne le mérita, car il ne fut pas longtemps uni, et il ne fut guère libéral.

Les progressistes, qui d'abord avaient prédominé, ayant abusé de leur avantage, et, entraînés par les républicains qui remuaient de nouveau en Catalogne, d'autre part irrités par les carlistes qui se relevaient pour défendre l'Église menacée dans ses droits et dans ses biens, s'étant laissés aller à édicter des mesures violentes, les libéraux avaient pris le dessus ; O'Donnell, chargé de former un ministère plus sage, s'était hâté de rétablir la Constitution de 1845. Mais, séparé de sa gauche, le front qu'il opposait à ses adversaires de droite ne pouvait être que moins étendu et moins profond.

Les anciens « modérés » ressuscitèrent d'autant plus vite qu'ils n'étaient pas tout à fait morts : rappelés au pouvoir avec Narváez (12 octobre 1856), leur premier acte fut d'abolir ce qui subsistait encore de la réforme constitutionnelle de 1854. Ils se qualifiaient et on les qualifiait de « modérés », mais beaucoup d'entre eux penchaient vers l'absolutisme et l'ultra-cléricalisme ; beaucoup étaient dans leur genre des « extrémistes » à qui l'on eût pu appliquer les épithètes paradoxalement accolées « d'enragés de modérés ». Leur chef Narváez, qui, de sa nature, n'était modéré en rien, et à qui rien n'eût convenu moins que de présider un parti digne de ce titre, ne mit pas deux ans, comme Espartero, à reporter le pendule, par de brusques saccades, à l'autre bout de sa

course ; en deux ans à peine il eut fatigué tout le monde. Les progressistes hors de jeu, et les modérés hors de cause, les deux partis nettement tranchés n'en pouvant mais, il n'y avait plus de ressource, si précaire pût-elle sembler, que dans le parti moyen ou mixte, dans cette union libérale dont les essais n'avaient pas révélé une grande force. Mais, soit qu'elle eût pris de la vigueur par les recrues qu'elle avait faites (les hommes de valeur ne lui manquaient pas, jeunes encore et au second rang : Cánovas lui-même, depuis qu'il avait rédigé le manifeste de Manzanarès, s'élevait rapidement de fonction en fonction et de grade en grade au-dessus du groupe), soit qu'O'Donnell bénéficiât de la lassitude que l'Espagne entière ressentait, et qui lui ôtait toute envie de bouger, une fois revenu aux affaires, en 1858, il s'y vit installé pour cinq ans.

Ce furent les fameux *cinco años*, les cinq années d'O'Donnell — un cycle, un siècle, une époque dans un pays qui ignorait la stabilité et ne connaissait plus le repos. Années, à l'intérieur, de vaches ni grasses ni maigres (mais l'Espagnol de ce temps-là n'était pas difficile sur la qualité du régime), qui se seraient peut-être prolongées de quelques-unes, et auraient dépassé 1863, si le général O'Donnell ne s'était engagé ou ne s'était trouvé engagé successivement dans une expédition africaine et dans deux ou trois expéditions américaines. Ses victoires du Maroc, Los Castillejos, Tetouan, l'Oued-Ras, lui avaient fait une auréole, à peine ternie par les déceptions du traité de paix ; *la paz chica* pour prix de *la guerra grande;* mais les entreprises de Saint-Domingue, du Mexique, du Pérou, avaient été moins heureuses, sans même la compensation de la gloire, puisqu'elles avaient été abandonnées. Or, on se rappelle les poésies d'Estébanez Calderón et de plusieurs autres : on a vu avec quelle ardeur, dans cette longue période d'épreuves et de misères, l'orgueil patriotique, comprimé et blessé au dedans, allait quêtant une revanche au dehors ; et, dans ce que, par une métaphore magnifique, Castelar appellerait « le froid de la réaction », combien de mains frémissantes l'Espagne, recroquevillée sur elle-même, tendait vers « le deuxième soleil » que lui avaient autrefois donné les Ferdinand, les Charles-Quint, les Philippe II, et leurs conquistadors et leurs adelantades ! Elle retombait du point le plus haut d'où elle puisse tomber, de son rêve poursuivi des siècles

durant et interrompu avant d'être achevé ; et elle en retombait dans la dure réalité des embarras financiers, ajoutant la gêne du foyer aux souffrances de la patrie. Le ministère d'O'Donnell n'y survécut pas, et les six mois et demi du ministère Món-Cánovas (1er mars-16 septembre 1864) ne suffirent pas à y remédier.

La vie des partis, alors plus que jamais et là plus qu'ailleurs, n'était qu'une succession de bonds et de chutes, de fortunes prospères et adverses, également subites et imméritées, de faveurs et de disgrâces où il n'y avait de certain que l'incertitude. Pour la deuxième ou troisième fois, l'Union libérale fut délaissée ; pour la troisième ou quatrième fois, Narváez fut invoqué comme un sauveur. Il reparut, ramenant le bataillon de ses « modérés » antédiluviens, plus entêtés, eux et lui, plus fermés, plus butés qu'en 1843 ou qu'en 1856. Un an encore, un an seulement. En 1865, on essaya d'une combinaison O'Donnell-Cánovas, qui eut un peu plus de souffle, et n'expira que le 22 juin 1866, devant la mutinerie militaire du quartier de San-Gil ; — ce général, qui s'était jadis élevé par un *pronunciamiento*, renversé par un *pronunciamiento*, faut-il écrire : « Juste retour des choses d'ici-bas? » — En tout cas, ce retour des choses n'arrangea point les affaires. Pour la quatrième ou cinquième fois, on revit Narváez, escorté, cette fois, de Gonzalez Brabo ; cette fois, délirant et persécuteur, les mains pleines d'ordres de proscription, d'exil, d'internement, auxquels Cánovas ne put échapper : c'est alors que, par les rigueurs de l'hiver, il dut aller goûter les délices, qui lui parurent scythes, de Palencia et de Carrión de los Condes. Le duc de Valence (Narváez, car les guerres incessantes, même civiles, donnaient lieu à de généreuses créations de titres du royaume) réunit contre lui le gouvernement, l'unanimité des libéraux, des progressistes et des démocrates qu'il poursuivait de ses rigueurs, et les formules péremptoires de Gonzales Brabo, — dont Cánovas avait été jadis le collaborateur au *Murciélago*, mais autres situations, autres hommes ! — ses appels aux « espaces de silence » excluaient les accommodements.

Par malheur, le gouvernement, ce n'était pas seulement le ministère, qu'il était difficile de faire vivre, mais facile de changer : un de plus, un de moins, la reine Isabelle n'en était plus à les compter, et l'édifiante énumération que nous

avons faite en a laissé de côté beaucoup. Mais, dans le Palais royal même, et justement parce que ses conseillers officiels ne lui offraient aucune sûreté, qu'elle se méfiait des uns et que d'autres se cachaient d'elle, autour de la reine s'était formée une *camarilla* qui peu à peu s'était substituée au cabinet, et aux mains de qui était passée l'influence, l'inspiration, la direction ; fait ordinaire, conforme aux précédents, historique, fatal : la Petite Chambre (*Camarilla*) ou le Cabinet, même origine, même chose, même nom. Si encore c'eût été tout ! Mais nous ne tirerons pas de leur ombre les Cárlos Márfori... En 1868, l'Espagne en avait assez et trop. Assez et trop de cela, de tout et du reste. Cela ne s'en allait pas, cela était déjà parti. Il n'y avait qu'une chiquenaude à donner pour que toute cette charpente vermoulue, que son décor ne protégeait plus, s'écroulât. Un des derniers jours de septembre, à midi, dans la rade argentée de Cadix, l'escadre s'avança vers la ville, blanchet assoupie par l'heure chaude. L'amiral Topete, le général Serrano, rejoints par D. Juan Prim, firent le geste rituel, « jetèrent le cri ». Le 29, Serrano forçait au pont d'Alcolea, près de Cordoue, le passage que le marquis de Novaliches, avec une troupe restée fidèle, tenta vainement de lui interdire. La reine n'eut que le temps de quitter Madrid : la Révolution était faite.

Les révolutions ont été faites le plus souvent par des gens qui ne savaient pas ou ne voulaient pas ce qu'ils faisaient. La plupart de ceux qui renversèrent la monarchie d'Isabelle II étaient des monarchistes, en quoi ils ne se distinguaient point de ceux qui, quatre-vingts ans auparavant, avaient détruit la monarchie française. Dans le cas d'Isabelle II, ce qu'il y a de proprement espagnol, c'est le *pronunciamiento*, c'est le rôle de l'armée et de ses généraux, c'est ce qui, les élevant jusqu'au type, faisait dire à Castelar, venu à Paris dans le moment où l'on pouvait croire que le général Boulanger se préparait à les imiter, et à qui l'on proposait de le rencontrer : « Je le connais, c'est un général espagnol ! »

De l'école d'Espartero sont sortis, après les Narváez et Fernández de Córdova, les Serrano, les Prim, et jusqu'aux Mártinez Campos, Dában, Manuel Pavia. L'un des plus complets, le plus complet peut-être, fut ce vraiment héroïque et chevaleresque D. Juan Prim qu'Henri Regnault, en le peignant échevelé, les yeux étincelants, les lèvres brû-

lantes, sur son cheval « qui fume et fait jaillir le feu de ses narines », a à peine idéalisé ; Juan Prim, enfant de la balle, fils de soldat, colonel à trente ans, qui comptait ses combats et ses blessures par dizaines ; qui, vieillissant encore jeune, saisi par le démon de la politique, fit en quatre ans huit *pronunciamientos*, en manqua sept, connut cinq ou six exils, réussit le huitième, et ce fut une révolution, qui lui valut la dictature, puis l'assassinat. Et pourquoi? Pour léguer à son pays six autres années de désordre et d'anarchie. Militaire, il démoralisa et désorganisa l'armée. Politique, il désorienta et égara la politique. Pour aboutir finalement à quoi? A ce que, dégoûtée, épuisée, après ces dix années d'insurrection et de révolution s'ajoutant à trente années de discordes et de guerres civiles, l'Espagne rappelât les Bourbons qu'il avait détrônés et eût en 1874 Alphonse XII qu'elle eût pu avoir en 1868...

Dans l'entre-temps, le non-gouvernement des gouvernements, l'ingouvernabilité du peuple, étaient arrivés à leur comble : l'incendie carliste, mal éteint, s'était rallumé. Tout ce qui cuisait à feu couvert dans la chaudière de Pero Botero s'était mis à bouillir, et elle avait fait explosion. Les années suivantes devaient être affreuses, meurtrières. Mais déjà Tacite était né dans l'Empire. Je veux dire que Cánovas est maintenant formé, qu'il a avancé, par ses travaux, son éducation théorique, qu'il a fait, avec Món, avec O'Donnell, son apprentissage pratique du pouvoir. Depuis 1860, et surtout depuis 1864, il a mêlé sa vie à la trame de ces tristes événements. Il a vu de près ces spectacles : ses regards en sont saturés ; il a horreur de les revoir. Comme patriote, parce qu'ils ruinent la patrie ; comme historien, parce qu'il mesure, à partir du dix-septième siècle, la courbe de la décadence de l'Espagne ; comme homme d'État, parce qu'il a au plus haut point le plus haut don de l'homme d'État, qui est le sens de l'État ; comme homme de gouvernement, parce qu'il a éprouvé qu'il n'y a pas de gouvernement dans l'apathie et dans l'aboulie ; comme chef de parti, parce qu'il tient qu'il n'y a pas de partis sans chefs, sans idées et sans programmes, et que ce n'étaient rien, ces « modérés » qui ne voulaient rien, ces « progressistes » qui ne savaient rien. Et le remède pire que le mal ! Et le moyen qui ne va à aucune fin ! Avec quel mépris il juge et condamne la dictature, la dictature militaire, le gouvernement des

camps, le *gobierno de campamento!* Un camp qui n'est plus une armée, et qui n'est pas, qui ne peut pas être, qui ne doit pas être un gouvernement. Ou bien, il n'y a plus de règle, il n'y a plus d'ordre, il n'y a plus de nation organisée. Cette aversion pour la dictature militaire, pour l'intervention, même temporaire, accidentelle, catastrophique, de l'armée dans la politique, est un des traits principaux, permanents, constitutifs du caractère de Cánovas. Je prie qu'on le retienne ; on ne tardera pas à en comprendre la raison. Car c'est ici que nous entrons à plein dans notre vrai sujet, qui est l'étude d'une restauration rénovatrice, l'examen de ses conditions et l'analyse de son mécanisme. Tout ce que j'ai écrit jusqu'à présent n'était que pour en dégager les abords, pour le bien situer, pour poser le milieu et les personnages. Nous voici enfin à pied d'œuvre.

Charles Benoist.

La Chambre des Saints à Rome

Rome enchante par une plénitude unique de vie et de pensée. Deux mille ans d'humanité y composent le chef-d'œuvre d'une ville à laquelle des souvenirs, qu'on dirait choisis, viennent rattacher par surcroît le reste de la terre et des âges. Avant ces deux mille ans, la Rome païenne ne domine pas l'empire qu'elle conquiert. Elle soumet les corps, non les âmes ; seule une religion mieux universelle encore que son pouvoir, lui assurera la possession de celles-ci. La ville ne gouverne véritablement le monde qu'à partir du moment où un apôtre, qui est déjà le pape, se mêle à ses foules, futur maître des esprits comme César le fut des corps. En outre, les deux mille ans de cette évolution renferment le plus grand effort de l'humanité pour s'accomplir. Jamais elle ne se réalisa d'une façon plus entière et plus diverse dans le paradoxal contraste du matérialisme le plus raffiné et des plus purs héroïsmes. C'est pourquoi on ne connaît pas Rome si l'on n'y découvre ce total humain qu'enferme son génie et que montre son art. Il faut donc s'y vouloir non seulement chrétien, mais catholique et mystique, au moins par cette communion de sympathie qu'exige toute compréhension. Le charme, sinon, serait inachevé. Vous ne sentiriez pas, entre le Forum, les palais, les villas en fleurs et les fontaines, le sous-sol des martyrs, le sang du Colisée, la basilique.

Nulle part l'homme n'a pris la terre comme dans cette basilique romaine. Vous entrez dans un des grands temples d'ici : le Latran, Saint-Pierre, Sainte-Agnès-hors-les-murs ; leur épanouissement de palais divins vous ramène toujours à un souterrain : la « confession » ; l'âme y descend dans l'or, les lampes éternelles, auprès du plus cher et du plus misérable de nos trésors : la dépouille humaine, la cendre d'une vie. De ce qui fut une fleur et une flamme, la mort a fait un rien, un débris à la fois trop fragile et trop durable, proche de la terre et de la pierre où il revient s'abriter. Une tombe est au cœur de tous les sanctuaires ; elle y fixe nos pas pour un appel à Dieu. Si bien que les vivants, rassemblés par l'autel, sentent leurs morts sous eux et le Très-Haut tout proche. Nulle part ces trois degrés d'existence ne s'étreignent si étroitement, si universellement : les dormants réservés au réveil attendu, nous les vivants d'un jour, Dieu qui descend avec les vivants de toujours.

De cette communion, Rome est surtout vibrante. Qui ne la peut comprendre ne peut goûter la ville et son secret. La suprême ardeur d'exister qu'elle signifie, s'irradiant dans tout un site, fait que nulle part ailleurs la demeure, la tombe et le temple ne sont si évidents. Nulle part la demeure des hommes n'est aussi humaine qu'à Rome, comme, aussi, nulle part, le temple si divin. Il s'est produit ici pour l'habitation ce qui arrive pour l'homme dans l'apothéose de la sainteté : l'accession à un plan supérieur, essentiel. De la sorte, les héros d'âme qui ont ici multiplié l'aspect de Jésus selon le nombre d'une foule, ont vu fixer leur passage dans la ville par une des plus émouvantes valeurs de pensée : la chambre des saints à Rome.

Vous la rencontrez partout, cette chambre, dans la ville idéale, vous proposant les plus divers aspects de grandes âmes, conservés dans un intérieur demeuré vivant. Car l'apothéose chrétienne admet les moindres choses, les plus humbles, les plus inoubliables, les plus humaines. Chacune de ces chambres fixe une vie, un caractère ; aussi, une époque ; une civilisation, un des moments de l'existence de la ville éternelle. Ce moment demeure là ; non pas figé comme dans une peinture, mais encore animé par la vie des choses, tangible, précis, poignant comme les lieux choisis pour s'abriter, pour vivre, comme les objets utilisés, aimés, compagnons familiers d'une existence.

Rien ne garde si profondément imprimée la trace humaine que l'intérieur d'une chambre coutumière. Les gestes se sont mesurés à la forme et aux dimensions du lieu. Les regards en ont si souvent subi l'image qu'ils en ont fait pénétrer l'accoutumance dans l'esprit. Tout ce que conserve ce domaine intime fut strictement choisi par le destin et par un homme pour faire partie de ses jours et, l'on voudrait dire, de son âme. Aussi ces jours et cette âme semblent-ils avoir passé en eux ! L'usure de ce siège, de cette table, l'abandon de ce lit, tout enchante et tout navre. Il est encore des choses plus fidèles et plus pauvres : petites poteries selon un goût désuet, tentures, étoffes incapables d'une durée si longue et qui s'y effritent ; puis enfin les objets qu'on voudrait dire de l'âme et du cœur : livres, papiers, écrits, images en qui le ciel s'attestait d'un peu de peinture bleue et d'un dessin ignorant...

D'ordinaire, la chambre de souvenir a connu cette heure qui résume une vie lorsque le dernier cierge annonce un jour d'ailleurs. C'est l'aveu d'un départ avec on ne sait plus quelle infinie promesse... En recevant ici l'hostie en viatique, le saint atteste Dieu venu pour l'emmener. Tous deux s'en sont allés avec le dernier jour... Le départ se prolonge à jamais pour nos cœurs.

La misère de ce départ persiste dans des remèdes, des linges ayant touché les pauvres corps vaincus ; puis, dans les gages suprêmes : des cheveux, des lambeaux de vêtements refusés à la tombe... Et la chambre du saint, s'arrêtant de changer quand il cessa de vivre, nous conserve l'image qui resta dans ses yeux. De même les palais, où l'espace s'emploie comme la richesse à dire la souveraineté, conservent parfois la chambre de quelque mort qui fut grand selon les hommes ; mais ce n'est qu'apparat et l'âme n'y sent rien. Ici, un élan passionné vers le mystère, la tendresse pour quelque douce âme entrevue, ont fait respecter par tout un peuple le lieu d'où s'envola un de ses protecteurs. Dès lors nous n'avons plus un temple inventé par l'art, mais composé mystérieusement par cette vie de chaque jour tout à coup arrêtée au signal de la mort. Souvent la chambre usurpera le privilège de la tombe appelant, fondant le sanctuaire. Presque toujours, au moins, un autel mettra Dieu chez le saint désormais près de lui.

D'ordinaire, sous cet autel, la chambre conserve le cer-

cueil désormais inutile, remplacé par la châsse des saints. Le voici de nouveau, ce cercueil, et vide, comme lorsqu'il guettait un corps pour l'arracher d'entre les vivants dans une attente qui semble achever l'épouvante humaine. Maintenant il ne menace plus ; le saint s'est envolé de la tombe aux autels. Et le cercueil alors ne nous fait plus frémir ; l'ombre de mort ici s'est faite transparente nous découvrant en elle la vie continuée.

Ainsi toute l'espérance chrétienne s'impose à nous dans les graves reliques laissées aux chambres désertées ; elles y sont si tendrement persuasives ! C'est pourquoi Rome a raison d'entourer les demeures des saints d'un culte unanime, discret et fervent. Si elles sont d'accès difficile, enfermées dans la clôture d'un cloître ou l'intimité d'un palais, au moins seront-elles accordées à la piété de la foule le jour de la fête du saint ou de quelque anniversaire marquant de sa vie. C'est que les élus demeurent les grands protecteurs, les princes de Rome, y eussent-ils vécu mendiants. Et comme ils sont désormais immortels, au lieu de recevoir une fois par mois ou par semaine comme les vivants que la mort presse, ils reçoivent une fois par an... Ce jour-là, l'étroit réduit s'anime de fleurs et de lumière ; en même temps que la foule arrivent des prélats, des membres de son ordre si le saint fut religieux. Avec la tendre piété italienne, ces visiteurs transforment le souvenir en évidence de vie ; ils évoquent, ils attendent le maître de maison qui semble seulement absent pour une minute et prêt à revenir au milieu d'eux...

En parcourant ces intérieurs sacrés de Rome, nous nous garderons bien de suivre l'ordre historique qui paraîtrait nier la vie persistante des grandes âmes. Peut-être sera-t-il instructif de prendre, au contraire, un ordre inverse, visitant d'abord les chambres des saints qui mirent Dieu plus près de nous, qui nous ont quittés depuis le moins de temps, dont les traces demeurent, si on peut dire, encore chaudes de l'Esprit divin. C'est donc l'ordre que nous adoptons, quitte à l'abandonner parfois pour l'appel d'un voisinage, d'un rapprochement intellectuel.

*
* *

Un des quartiers les plus romains de Rome, ce Transtevere tout enchanté par les prestiges du Tibre et par les plus anciens souvenirs de la vie chrétienne, reçut naguère une nou-

velle protectrice dans l'extatique Anna-Maria Taïgi qui y mourut après de longues années pleines des plus surprenantes merveilles. A côté de la basilique de Saint-Chrysogone, dans la maison généralice des Trinitaires, on nous montre sa petite chambre double, assez semblable à la loge d'un concierge. Son mobilier y est encore disposé selon l'usage d'une vie ; pourtant, une impression confuse nous saisit, comme d'une « surcharge », d'une secrète invasion, parmi ces choses familières, de choses sacrées, inhumaines et d'ailleurs. Cet envahissement dans le plus simple intérieur, ne résume-t-il pas la vie même de cette femme, pauvre mère de famille et qui disposa de privilèges divins? Ici, pour elle, les modalités du temps et de l'espace n'étaient plus liées à celles de notre univers ; la terre plongeait en plein ciel ; l'infini, l'absolu, lui livrait toute science ; le Seigneur répondait à ses questions. La forme de ce don, non moins étonnante que le don lui-même, était l'habituelle vision d'un soleil semblant totaliser toutes choses en Dieu comme notre soleil prend tout en sa lumière. Un soleil essentiel demeurait dans ses yeux, qui les brûlait et les caressait tour à tour. Chaque jour une connaissance sublime du monde s'y offrait à elle comme baignée dans la justice et dans l'amour du Seigneur dont la double couronne d'épines et de rayons semblait ainsi régir le soleil merveilleux ; afin que la prière d'une sainte pour le monde, son immolation de victime choisie, fussent plus ferventes, cette prière percevait ce monde, non seulement dans ses réalités actuelles, mais dans leurs préparations et leurs achèvements. Peu à peu, Rome connut cette surhumaine science ; si bien que deux papes la tentèrent pieusement et en éprouvèrent l'effrayante vérité.

Cette sensation d'une transparence du monde découvrant jusqu'aux abîmes d'au-delà, vous assaille bientôt ici d'une façon presque douloureuse. Les pauvres meubles, les murs étroits, laissent filtrer des lueurs inconnues. D'être si proche, si familière, leur réalité quotidienne rend plus certaines, plus proches, les vertigineuses certitudes célestes. Aucun lieu mystique ne donne une si poignante et si attirante impression de terreur ; aucun ne met ainsi l'abîme sous nos pieds. Ici fut permanente la vision du Créateur et de la création, de l'infinie miséricorde et de l'insoutenable justice, des ouragans de la haine infernale comme des rayonnements du divin amour. La sainte y discernait le grouillement ter-

restre du crime, notamment les complots d'alors contre l'Église et les royaumes. Si bien que la chambre effrayante nous rend la vie secrète du monde pendant l'agonie de l'ordre ancien et l'essor d'un ordre nouveau... Voici même dans une sorte d'armoire vitrée, entre d'autres souvenirs, un essai de représentation du soleil prophétique : un disque de papier doré sur lequel on a tenté de signifier la divine présence par les épines, les rayons. Ne l'avait-elle pas vue d'abord comme d'or mat, s'illuminant, s'enflammant à mesure de ses progrès dans l'immolation? Des travaux de couture sont serrés çà et là, puis de la vaisselle, des couverts, des livres de prières... Il semble que l'extatique soit prête encore à surgir devant vous... Et tout à coup, dans un coin d'ombre, au contre-jour de la fenêtre, vous l'apercevez elle-même... C'est une hallucinante image en cire obtenue à l'aide du moulage mortuaire, teintée des couleurs de la vie, vivante absolument. Les cheveux sont d'un châtain doré sous un bonnet comme en montrent les portraits d'aïeules de la Restauration, les yeux clairs, le nez droit, court, légèrement arrondi, la bouche précise, le visage respecté par la soixantaine, gardant une majesté tendre et forte. Ce masque obsédant nous fait imaginer l'âme qui le modela. Elle attira les plus mystiques personnalités de son temps : le bienheureux Gaspard de Buffalo, Mgr Menoccia, sacriste du pape, don Vincenzo Palloti, Mgr Strambi, évêque de Macerata qu'elle vit monter au ciel après un instant de purgatoire, le frère Félix de Montefiascone qu'elle y vit entrer directement. Leur présence ranimait sa ferveur et faisait rayonner plus encore le soleil ineffable. Sa dernière maladie la fit languir sept mois, déjà envahie de ciel, sa charité s'exaltant au souffle de Dieu plus proche, chaque geste, chaque parole pesant un poids d'irrévocable. Elle laissa aux siens d'admirables adieux et vit le ciel ouvert. Au milieu de l'empressement qui attirait Rome entière autour de son lit, on doit reconnaître une sorte de miracle dans le fait qu'elle fut abandonnée mystérieusement durant les trois dernières heures de son agonie, en conformité avec l'abandon de Jésus sur la croix. Deux prêtres accoururent pour les dernières prières. La sainte mourut le 9 juin 1837, à minuit et demi, pendant une invocation au sang divin qu'elle avait vu disputant le monde au péché et à la damnation.

Voici maintenant le pèlerin de Rome par excellence,

saint Benoit-Joseph Labre. Après ses longues courses à travers l'Europe, il ne quitta plus la ville sitôt qu'il l'eut trouvée, sauf pour ses visites à la maison de la Vierge de Lorette. Il avait un jour prié longtemps à Sainte-Marie-des-Monts qu'il affectionnait comme plus pauvre et dédiée à la Vierge, lorsqu'il défaillit, épuisé de misère, déjà digne de Dieu. On l'emporta dans une maison voisine que marque encore au-dessus de la porte un écusson lusitanien désignant quelque ancien hospice de pèlerins portugais. Il y expira le soir du même jour, le 16 avril 1783, dans sa trente-cinquième année. Les souvenirs du saint recueillis dans les armoires vitrées de la chambre où il mourut, sont des guenilles affreuses avec quelques images de piété et les objets employés à secourir son agonie, la garniture du lit qui fut sien pendant quelques heures. Une statue représentant Labre mourant a été installée à la place de ce lit mortuaire ; un autel lui fait face. Appartenant à une maison privée et encore habitée, la chambre mêle d'une façon poignante l'arrêt d'éternité et la fuite des jours. C'est bien une marque romaine, cette familiarité de la vie avec son au-delà, cette aisance devant le surhumain et le miracle. Ici, l'on vit sans trouble, où moururent les saints.

Pourquoi cette chambre comme « occasionnelle », nous impose-t-elle si bien tout le mystère de la chambre des saints à Rome? N'est-ce pas que celui qui l'a consacrée de son agonie était l'errant par excellence de la ville sainte, en sorte que les yeux ici fermés n'avaient plus admis d'autre image pour la terre? Le grand pèlerin n'eut à Rome d'autre vocation, d'autre instrument de mérite et de gloire, que la ville éternelle ; Rome fut sa prière, son étude, son épreuve et son ravissement.

Si nous ne connaissons pas le détail des ineffables vagabondages d'un élu en proie, si on peut dire, à la vertu sacramentaire de la ville, nous savons qu'il aima surtout le Colisée. A son époque encore, la croix du Rédempteur y ramenait Jésus au milieu des martyrs ; toujours y persiste un triomphe romain solennisé en Dieu. Nous le sentons surtout lorsque l'ombre drapant une part de l'enceinte, la lune vient nacrer l'antre d'argent bleui. La pierre sainte alors sait de telles lumières que comme aux yeux des martyrs, elle s'atteste seuil du divin paradis. Immense et pénétrée d'extase, voici la vraie chambre de saint Labre.

Sur le Palatin, entre l'orgueil du Forum et la haine du Colisée, un couvent avec sa petite église fait triompher l'humble douceur franciscaine. Saint Léonard de Port-Maurice y prit, en 1697, l'habit séraphique et devint un des grands apôtres de ce que nous voudrions appeler la ferveur romaine, cette piété plus confiante et mieux épanouie qu'inspirent les certitudes de la ville éternelle, le siège de Pierre fixé au cœur d'un royaume de saints, parmi leur souvenir vivant dans les sanctuaires, les reliques, les miracles de leur éternité bienheureuse. Il instruisit les foules du jubilé, cette apothéose romaine de la divine pitié. Il fut le prédicateur de la passion de Jésus, au Colisée, dans le lieu de la passion des martyrs. Si bien qu'il fit ériger autour de l'arène immortellement sanglante les quatorze stations du Chemin de la Croix. Le long abandon et les destructions ignorantes avaient fait du rude amphithéâtre flavien une ruine délicieusement parée de buissons et de plantes sauvages. Le souci archéologique a replacé sous nos yeux l'aspect primitif. Nous y avons gagné de réunir la scène même de la grande tragédie, mais non sans regretter l'apothéose tendre qu'avait achevé Léonard de Port-Maurice par ce Chemin de la Croix dans les fleurs. Celle-ci vient d'y revenir.

Au couvent, nous retrouvons sa pauvre cellule de fils de saint François avec les traces de sa noble vie ; les objets qui furent à son usage, des autographes où les caractères disent la vibration d'une pensée sereine et ardente. Le corps du saint repose non loin de sa cellule, sous le maître-autel même devant lequel il pria si souvent. L'église renferme aussi les reliques du bienheureux Bonaventure de Barcelone, un de ces étonnants convers franciscains qui, dans les derniers rangs de la hiérarchie, semblent avoir surtout réalisé l'idéal du séraphique. Son influence fut telle qu'il put faire ouvrir des maisons où les religieux observeraient plus parfaitement la vie commune. C'était sur sa demande que le cardinal François Barberini avait fondé le couvent où nous vénérons ses restes près de l'apôtre de Rome devenu son hôte fraternel.

Il est convenu qu'il faut admirer ici un des plus beaux palmiers romains, aussi, un des mieux « installés », tout proche du Colisée, l'énorme coupe que, pleine d'un sang pur, la terre tend au ciel. Aujourd'hui encore, il ne paraît développer ses dernières palmes que pour tant de martyrs. Sa-

luons dans le beau palmier tous les arbres, toutes les plantes qui parent une terre sacrée et se nourrissent de sa substance. Il semble que le sol même y vienne à nous, nous y livre un gage de la vertu divine éparse en sa poussière. Enrichie des larmes de la ferveur, du sang des témoignages, elle est devenue comme une immense relique pleine de l'âme en grâce avec Dieu. La prière de saint Ambroise sut faire jaillir de terre le sang des martyrs Gervais et Protais ; plus mystérieusement, plus magnifiquement, le sol ici rassemble pour vous le symbole innombrable de la sainteté romaine, partout jaillissante dans le miracle des fleurs. Lauriers-roses et véroniques du Latran, mauves de son baptistère, buis de son parvis, bosquets sacrés du Vatican, palmiers du Palatin comme du Cœlius, orangers de l'Aventin, jasmins, rosiers grimpants envolés des villas, campanules dressées sur la crête des murs, aux façades des chapelles, fleurs banales du Pincio et des jardins « voulus » ; vous, plus encore, fleurs des jardins encaissés au cœur de la vieille ville, et vous enfin, sauvages fleurettes de partout en qui s'incarne davantage l'unanime ferveur de cette terre, vous, les moindres feuilles, les moindres brins d'herbe, vous faites trembler en nos mains, sous nos yeux ravis, les pleurs et le sang des âmes ; mieux encore, la grâce de Jésus qui les a fait revivre, son soleil !

La passion du Seigneur comme celle de ses martyrs enflammait donc encore les âmes à Rome, pendant ce dix-huitième siècle, ailleurs si dur et si sceptique. Une preuve nouvelle nous en attend au Cœlius où les jardins des Passionnistes semblent répondre à ceux des Mineurs du Palatin. Le couvent conserve la cellule où mourut en 1775 le fondateur de la congrégation, saint Paul de la Croix, né près de Gênes en 1694. On y a rassemblé des souvenirs de sa vie autour de l'autel même sur lequel il célébrait. Pendant sa dernière maladie, le saint reçut ici la visite de Pie VI, le pape qui devait mourir victime de l'impiété nouvelle.

Au dix-huitième siècle encore, appartient saint Jean-Baptiste de Rossi, chanoine de la basilique de Santa-Maria in Cosmedin. A côté de l'église si pittoresquement populaire, se trouve la maison canoniale où il vécut pendant neuf années. Il y occupait un appartement de mondain ascétique, si on peut dire, qui semble représenter dans la capitale chrétienne, dans sa guirlande des chambres de saints, la

demeure des gens d'études, de ceux à qui Dieu accorde un pur loisir de science, d'art, de prière. On y voit encore le bureau avec le crucifix, le prie-Dieu et le confessionnal, la canne même et les vêtements de celui qui a quitté la terre depuis 1764.

Le culte du souvenir s'attendrit d'un charme nouveau à l'égard de ces gens qui usèrent du monde de la façon la plus délicate et la plus intelligente, la plus pieuse aussi. La nécessité prend ici le voile de la discrétion et de l'élégance ; le travail et l'angoisse, celui de l'ordre et du calme. En entrant chez eux la mort flétrit la fleur des choses, ce qu'il y a de meilleur dans la vie, de plus humain dans la pensée, de mieux pensé dans l'action. L'ascète sera tenté parfois de condamner ici un épicurisme supérieur ; mais le crucifix et la Madone, trônant sur la table de travail, défendent ce travail en attestant que l'amour de Dieu et des hommes n'a pas cessé de sanctifier l'âme qui rayonna si paisiblement dans cette chambre.

De fait, rien n'est doux comme la chambre d'étude adaptée à notre humeur, formant un univers possédé par nous seul, avec les seuls objets admis par nos désirs. Ici le bruit et la lumière même n'entrent que sur notre appel, la chaleur et le froid seront dosés pour nous. Sur notre table, dans le livre, toute la pensée d'avant nous se soumet à notre pensée et la nôtre peut croire y ajouter encore. Chacun de nos mouvements décide. Devant nous, la bibliothèque est riche comme les possibilités départies aux actions des hommes et à leurs rêves. Ah ! refaire la vie jamais assez bien vécue par les hommes et les peuples ; suivre le destin énigmatique des animaux et des plantes, de toutes les forces naturelles ; le confronter avec la parole changeante des savants qui l'observent et qu'il déçoit par des lambeaux brillants de l'immense harmonie. Salomon servi par un essaim de djinns avait moins de pouvoir et goûtait moins d'ivresse que l'homme le plus humble en sa chambre, à sa table, avec l'encre et les livres, avec le silence, la solitude, la sécurité, avec son âme claire et Dieu l'illuminant. A Rome, cette chambre d'étude se transfigure encore dans l'évidence du sanctuaire unanime. L'homme qui s'est ainsi créé un univers soumis à sa pensée et toujours autour d'elle, doit y installer Dieu et, pour lui rendre grâces, faire servir à tous cet accord des destins apaisés dans une âme.

*
* *

Peut-être sommes-nous trop près encore du seizième siècle pour bien comprendre toute la nouveauté et toute l'efficacité qu'y prit l'essor chrétien? C'est dans la chambre de saint Ignace qu'il faudrait lire ce livre extraordinaire : *Tableau du premier siècle de la Compagnie de Jésus; Imago primi sæculi Societatis Jesu.* Le miracle de Dieu et l'héroïsme de l'homme y promettent un renouveau du monde sous la croix. L'ancienne maison professe de la Compagnie nous présente l'énigme d'une vie toute semblable aux autres, mais dans laquelle, pourtant, la foi vient tout régler. De larges escaliers conduisent à l'appartement qu'occupa Ignace et que respectèrent les services administratifs en envahissant naguère le palais. Un bonheur exceptionnel nous y amène le jour même de la fête du saint. De nombreux visiteurs s'agenouillent dans les cinq pièces où des bouquets de fleurs, des cierges allumés, marquent une intimité exquise entre la plus simple comme la plus haute humanité et le plus évident surnaturel. Une première chambre offre des vitrines pleines d'autographes et de souvenirs. Le parasol de saint François-Xavier vient apporter l'Asie dans ce palais romain. La chambre suivante fut celle du Frère Jean-Paul, le compagnon imposé aux dirigeants de l'ordre par la règle qu'Ignace tint à suivre religieusement.

Un autel que domine un tableau de la Madone indique la chambre où vécut et mourut le fondateur des Jésuites, où il conférait avec tant d'autres prédestinés : Philippe de Neri, Félix de Cantalice, François de Sales, Charles Borromée. Ici, François-Xavier reçut les instructions et la bénédiction qui décidèrent les conquêtes du Christ en Extrême-Orient. Et aucune singularité, même aucune pauvreté, ne vient détourner l'esprit de la vérité des âmes et de l'action divine en elles. Tout demeure simple, actuel comme un geste contemporain dans une demeure quelconque... Pourtant Dieu décidait ici parmi ces choses, comme il entrait dans l'hôtellerie d'Emmaüs. Après le fondateur, François de Borgia, second général, vécut dans le même appartement, mourut dans la même chambre. Parmi des portraits et les plus précieux autographes, voici la formule de serment des premiers jésuites se vouant au service de l'Église. Elle est signée d'Ignace, de Xavier, de Lainez, de Salmeron, de Lefèvre, de

Bobadilla et de Rodriguez. Aucun traité ne décida mieux du monde que cet engagement de sept pauvres religieux à qui l'amour divin disait de tout oser. Oser nommer Jésus Jésus et lui vouer la terre ! Une dernière pièce servait à Ignace en même temps de cellule pour la prière et de cabinet de travail. C'est ici que furent méditées les constitutions de l'ordre ; ici qu'une des plus puissantes pensées qui furent jamais se spécialisait à vouloir combler l'abîme séparant la terre et ses conflits aveugles, du ciel et de ses bienheureux équilibres.

Si Jésus a prêché la vérité et la simplicité, rien ne lui obéit comme ce vouloir d'accomplir le plus haut de sa loi dans le meilleur usage de la vie. Aucune concession à l'étrange, à l'anormal ; rien n'étonne ni ne choque. Alors que Jean continuait l'austérité des prophètes, Jésus partageait la table des pécheurs. Ainsi Ignace voulut que chacun pût arriver au salut ; son plan est de rendre Dieu à un monde que les rigueurs ascétiques en éloignent parfois autant que les facilités du mal. Sa devise porte : *Ad majorem Dei gloriam.* En écrivant *majorem*, plus grande, toujours, Ignace semble avoir compris le progrès qui développe l'humanité et accroît aussi les moyens du salut. Parfois, lassé de la lutte mystique, le saint s'en allait au petit balcon d'où il apercevait l'étoilement des nuits : « Combien misérable me devient la terre, lorsque je contemple le ciel ! » C'est bien dans cette chambre qu'il fallait placer sous un vitrage une effigie du saint, à la fois trop morte et trop vivante, effrayante délicieusement. Elle porte les vêtements sacerdotaux dont il se servait à l'autel pour approcher du Dieu qu'il contemple aujourd'hui.

L'église Saint-Ignace donne un peu l'impression d'une succursale du Gésu, aussi tumultueusement magnifique, mais avec moins de mesure. Cette sensation d'une sorte d'excès, avec la gêne qu'elle cause, tombe, surtout, de l'énorme voûte, encore soulevée dans nos yeux par les prestiges du *Triomphe de saint Ignace*, œuvre fameuse du Père Pozzi. Les couleurs en sont fraîches et brillantes, le dessin savant, la perspective si ingénieuse qu'elle exagère encore l'espace dont elle s'est emparée. Certains coins où les couleurs et les gestes s'exaltent davantage donnent une saveur d'exotisme avec des envols d'aras multicolores, des danses d'indigènes parés, eux aussi, de plumes étincelantes. Aux autels, ce sont, comme au Gesù, des formes nombreuses

et agitées, les matières précieuses traduisant l'admirable effort d'une époque vers une plus fervente possession des choses. L'autel du transept droit conserve le corps de saint Louis de Gonzague dans un sarcophage de lapis serti d'argent ; la même ordonnance glorifie saint Jean Berchmans à l'autel d'en face. Non loin de ces tombes également royales, sont conservées des cellules vers lesquelles ils sont venus, l'un de cette demeure de joie qu'est le palais italien de la Renaissance, l'autre de cette douce chose pauvre qu'est la maison bourgeoise du Nord. On arrive à ces cellules par un escalier obscur montant très haut, plus haut que la voûte à grand ramage. Une inscription y célèbre la *Prima primaria*, la première des congrégations de la Vierge dans le monde entier. Un jeune religieux se met à notre disposition avec, encore épanouie par la douceur de Rome, la bonne grâce spéciale de sa compagnie, si bien distincte de la cordialité franciscaine, ou de la sérénité bénédictine. Nous traversons des chapelles où se réunissent des cercles de jeunes gens ; nous longeons des terrasses où surprend la radieuse lumière de Rome, son air enchanté de vols d'oiseaux et de sons de cloches. Quelques fleurs y profitent du soleil surpris, de l'eau offerte. Une grande salle rassemble des peintures racontant la vie de saint Louis, du ton des gravures italiennes du dix-huitième siècle. La sacristie sépare la chambre de celui-ci de celle de Berchmans. Comme dans la pauvre maison de Diest, un autel atteste la marque d'absolu dans les jours si peu nombreux qui se terminèrent ici. Une ancienne Madone romaine le domine avec un portrait du saint offrant cette physionomie de résolution paisible dès l'adolescence qui accuse si bien le caractère flamand. La porte est toujours celle que la main de Berchmans poussa si souvent. Ses vêtements demeurent marqués de son geste. Parmi eux, sans doute en est-il encore qu'il avait apportés de la maison paternelle et de la douce petite ville natale? Même précipitation du destin pour le jeune prince dont la chambre, non moins modeste, s'est parée, pour les fêtes solennelles, de draperies pourpres, selon l'usage de Rome. Ici encore, la porte, protégée par un grillage, est celle que touchait Gonzague dont voici un ancien portrait, accusant l'affinement ascétique sur le type ancestral fixé par tant de siècles. Dans la cellule s'exalta surtout l'incomparable ferveur qui, bien mieux que la contagion d'une épidémie, con-

suma un corps déjà usé par ses flammes. La sacristie rassemble dans des vitrines d'autres souvenirs des deux jeunes saints, parmi lesquels un volume entièrement écrit de la main de Louis ; des lettres de saints divers matérialisent sous nos yeux l'intimité de ces grandes âmes, même de celles qui se connurent seulement dans l'évidence éternelle. Tout auprès, on visite encore la cellule du bienheureux Baldinucci avec, si on peut dire, le même rythme expressif : l'autel abritant le cercueil, des vêtements qui connurent les gestes décidant le salut, des autographes, des souvenirs. Parmi ceux-ci, il en est un d'une ferveur héroïque et pittoresque : la couronne d'épines que le saint portait en prêchant ses missions.

Plaçons ici notre visite au troisième des jeunes saints par lesquels la Compagnie de Jésus eut la gloire d'offrir à Dieu comme les prémices de la jeunesse dans les plus diverses conditions de la vie. Stanislas Kostka fut appelé à Rome de Pologne, les anges et la Reine des anges elle-même venant aider sa route douloureuse. Le bienheureux Canisius, apôtre du Nord dans la mission des fils d'Ignace, l'avait envoyé à saint François de Borgia. Celui-ci le reçut au noviciat qui venait d'être édifié avec Saint-André du Quirinal dont Bernin fit une église selon son goût, joyeuse et riche. Une de ses plus magnifiques chapelles renferme le corps du gentilhomme polonais. Il y repose dans le lapis comme ses compagnons de jeunesse immolée, Gonzague et Berchmans. Cette persistance des jésuites à choisir pour les trois monuments la même matière précieuse prend la valeur d'une leçon. Ce lapis pareil à de l'azur solidifié, à un morceau de ciel devenu sarcophage, apparaît comme le symbole des tendres vies déjà célestes sur terre, maintenant à jamais épanouies et triomphantes autour de leur reine Marie. La tombe même, son poids effroyable de pierre, semble s'aérer, s'azurer en ciel pour nous mieux signifier l'élan des purs héros, le prix de ces primeurs présentées par la terre au Seigneur des printemps.

Dès sa mort, la cellule de saint Stanislas devint un sanctuaire cher à la foule romaine qui savait comment la Madone y était descendue pour consoler ses derniers moments et le conduire au ciel. Sur l'autel, un tableau reproduit la célèbre Vierge antique de Sainte Marie Majeure. C'est la première copie qui en fut permise par le pape grâce aux instances de

saint François de Borgia et, souvent, celui-ci célébrait la messe devant elle. En face de l'autel, un marbre représente la mort extasiée du saint de dix-huit ans, expliquant la victoire que célèbrent si mystérieusement et si clairement aussi les sarcophages bleus, d'un bleu inflétrissable comme la tombe et vivant comme celui des prunelles ou des fleurs.

La vie de saint Philippe de Neri est dominée toute par un rêve de sérénité. Elle fut longue autant qu'efficace ; né à Florence le 22 juillet 1515, il meurt à Rome le 26 mai 1595. Dès son enfance, il apparaît au milieu des siens comme un ange du ciel. Tout le monde aime « le bon Pippo ». Un portrait le montre à seize ans ; ce visage d'une régularité heureuse semblait promettre une persistance des dons de la jeunesse durant toute la vie. Bientôt Philippe songe à aller évangéliser les Indes ; mais un saint religieux l'arrête par ces mots : « Vos Indes seront à Rome. » Il allait devenir, en effet, le nouvel apôtre de Rome, l'éducateur de sa jeunesse, l'expression de la persistante volonté de la ville renouvelant sans fin toutes choses dans le Christ, dans la joie de son joug suave. Mais on ne saurait faire rien pour les autres sans le développement de la sainteté individuelle. Aussi Philippe passe-t-il de longues heures en prière dans la catacombe de Saint-Sébastien, la seule encore accessible de son temps. Au milieu des morts bienheureux, l'Esprit qui ranime toute chair, l'Esprit d'amour l'envahit, un globe de feu pénétrant son cœur comme dans une autre Pentecôte. Ainsi la vocation de Philippe est à base de prière et de sacrifice ; c'est par la « voie étroite » qu'il apprend à élargir pour tous la route qui mène au salut. L'extraordinaire progrès de la civilisation matérielle qui devait ne plus cesser jusqu'à nos jours, avait alors rendu le bien-être accessible à la plus grande partie des hommes. Les études se vulgarisaient comme l'art. La mission de Philippe sera d'évangéliser ce peuple attiré par des plaisirs jusque-là interdits, de l'empêcher de retomber dans le paganisme qui menaça un instant la Renaissance. Déjà se présentait la tentation moderne de « vivre sa vie ». Philippe rappela combien le joug du Seigneur est doux, comment la sagesse chrétienne conduit au bonheur du ciel par le bonheur de la terre trouvée dans une loi qui préserve du péril comme du péché. Aux jeunes gens qu'il dirige, son grand conseil et comme son mot d'ordre sera : « Soyez joyeux et ne péchez pas. » L'Église a sanctionné un apostolat si

pleinement humain et si pleinement chrétien en faisant de celui qui l'exerça un second patron de la ville, après saint Pierre, avec Catherine de Sienne. Cet esprit de Rome étudié dans la vie de Neri apparaît comme une des plus radieuses floraisons évangéliques. Un sens de douceur, de liberté, de joie, de ferveur, aussi de vérité et de beauté, dirige chacun de ses gestes. Sans cesse il renouvelle l'enchantement du site romain autour de sa prédication.

Il réunit les jeunes gens sous le chêne déjà fameux par le repos du Tasse. Et là où le poète avait pleuré sa vie perdue dans le désordre, le saint enseigne à ses disciples la sagesse qui rend heureux. L'endroit est un des plus beaux du monde ! Du haut du Janicule, la ville unique s'offre à nos yeux dans sa lumière joyeuse couronnée de ses campaniles et de ses dômes. Philippe ne pouvait montrer mieux son vouloir de beauté, sa loi d'un plein essor appuyé sur la croix. Toujours désireux d'attester plus de joie dans le bien que dans l'inconduite, il veut, pour sa charité, tous les plaisirs permis.

Il inaugure la forme musicale de l'*Oratorio*, ainsi nommé d'après son Oratoire... Pensez à ce qu'est un beau concert pour l'âme italienne ! Il voulut un des plus grands peintres du monde, Rubens, pour décorer la Vallicella, cette église destinée à la jeunesse romaine et qu'il fit élever sur une petite place recueillie à ravir. A l'intérieur, les stucs, les peintures lui composent une lumière dorée, irisée, pleine de visions célestes. Pierre de Cortone peignit au centre de la voûte le miracle de la Vierge apparaissant pendant la construction de l'édifice pour soutenir une poutre qui, en se détachant, allait tout faire crouler. Aussi Philippe en consacra-t-il toutes les chapelles aux différents mystères de la vie de la Vierge. Dans cette piété mariale, il ne se conformait pas seulement au sentiment de Rome et de la chrétienté, il appuyait sur elle son apostolat de bonheur.

Le saint repose dans cette église si joyeusement maternelle ; plusieurs chambres attenantes furent à son usage et conservent des objets qui lui ont appartenu. Le choix des plus humbles atteste l'extrême souci de beauté qui le caractérise. Un des autels est celui-là même où il disait la messe et où, plusieurs fois, il fut enlevé de terre, le visage rayonnant. Voici une Madone qu'il portait aux malades en gage de consolation et de guérison. Le palais Massimo s'ouvre encore à la foule chaque année, le 16 mars, pour fêter l'an-

niversaire du jour où Philippe ressuscita le jeune prince Paul Massimo. Avant la fondation de sa nouvelle église, le saint habita pendant trente-trois ans dans les dépendances de San Girolamo della Carita. Là aussi il opéra force prodiges. La grande salle transformée en chapelle vit les premières réunions de l'oratoire, entendit ses conférences spirituelles d'une si communicative séduction. Presque en face de ce premier Oratoire se trouvait l'ancien hospice des Anglais converti en collège ; Philippe en saluait les élèves comme de futurs martyrs. En effet, quarante-quatre de ces prêtres moururent pour la foi à la suite du bienheureux Rodolphe Shervin.

En ces années, presque tous les saints de Rome eurent pour familier Félix de Cantalice, le premier et le plus éminent des grands convers capucins. Il leur rendait de fréquentes visites et recevait les leurs dans sa cellule bâtie de roseaux, de chaux et d'argile, selon les préceptes de l'âge héroïque franciscain. Né en 1513, il meurt en 1587 dans l'ancien couvent établi au pied du Quirinal, d'où la cellule rustique fut facilement transférée à la maison nouvelle établie au milieu des jardins Ludovisi. L'église, dédiée à l'Immaculée, se glorifie surtout des restes de Félix de Cantalice, réunis ici à ceux d'un autre grand convers, Crispino de Viterbe, le « saint joyeux ». Les deux corps et les deux cellules introduisent l'ardeur ingénue d'un véritable « néo-séraphisme » dans la piété romaine et l'enseignement de la chambre des saints à Rome. Les saints mendiants dominent toute la vie populaire, entassant fruits et fleurs autour des fontaines, donnant des sérénades aux Madones des rues, dispensant le miracle et l'esprit de la croix.

Dans les quartiers de ces ferveurs populaires, la petite église de Saint-Pantaléon s'enfonce en retrait comme pour prier mieux. Son origine la reporte aux rudesses du douzième siècle, mais elle fut transformée selon la grâce renaissante. De même, à la mémoire du grand martyr de Nicomédie s'est ajoutée celle de l'Espagnol Joseph Calasanz. Comme Ignace, il vint à Rome vers cette aube moderne qui rassemblait tant d'âmes diverses pour le même élan. Comme Ignace y fut la foi et Philippe de Neri la paix heureuse, Calasanz avec Camille de Lellis y représenta la charité en fondant les fameuses « Écoles pies » pour l'enseignement aux enfants pauvres. Près de la petite église s'abritent les deux

chambres où le saint vécut trente-six ans de sacrifice. Il y mourut en 1643 et elles demeurent toutes imprégnées de ses longues ferveurs. Mais une présence plus sublime encore rayonne dans la première pièce qui servait d'école : la Mère de Jésus y apparut un jour bénissant les enfants rassemblés. Pour mieux évoquer cette charité et son délicieux miracle, le cœur du bienheureux fut conservé ici, le corps reposant sous un des autels dans l'église voisine. Il semble que ce cœur y batte encore dans l'ombre, à cause de la visite divine.

Camille de Lellis, le nouveau bienfaiteur des malades, nous apparaît d'abord à l'hôpital Saint-Jacques que l'on voit toujours au Corso accosté d'une ravissante chapelle où il célébra sa première messe et qui s'appelle ingénieusement « Madonna porta paradisi ». On trouve un peu partout dans Rome ces petits sanctuaires d'une grâce noble tirée des ordres antiques ; ils rayonnent jusque dans sa banlieue et dans la campagne proche. Comment oublier l'attirante façade d'une de ces chapelles à l'entrée de l'antique via del' Orso? Mais aucune sans doute ne vaut celle qui se trouve paradoxalement en pleine place Saint-Pierre, si bien cachée, si bien accordée à l'ensemble monumental dont cependant elle ne fait pas partie, qu'elle n'y détonne pas plus qu'une mendiante noblement accroupie contre un porche royal. Vous l'apercevez à égale distance de la « Porte Angélique » et de la « Porte de Bronze » dans l'écartement formé par la courbe des colonnades du Bernin et la ligne droite des corridors d'Alexandre VI. C'est un tout petit temple à fronton, pareil à un ex-voto placé devant Saint-Pierre, paraissant inaccessible entre toutes ces barrières et fermé toujours comme sur quelque souvenir sacré, quelque éternelle action de grâce. Si du côté opposé de la colline vaticane vous montez la Via Aurelia, vous en trouvez un autre, moins strict mis en liberté dans un décor de campagne au carrefour de deux routes. Lui aussi semble fermé sur quelque gratitude, mais son fronton classique offre à notre méditation un autre titre délicieux de Marie : Madonna del Riposo.

Camille de Lellis chercha bientôt pour ses premiers imitateurs et lui, une demeure voisine de l'hôpital et où il pût disposer d'une chapelle. Il obtint, non sans peine, l'église de la Madeleine qui appartenait à la célèbre confrérie fondée par saint Bonaventure et dite « del Gonfalone », à cause de la bannière dirigeant le cortège de ses pénitents. On les

appelait les « battuti », parce qu'ils se flagellaient volontiers selon une habitude de pénitence publique. Nous retrouvons celle-ci jusqu'à Venise, à l'origine des « Scuole », ces confréries de laïcs dont les primitifs nous ont peint les disciplines et les cagoules. L'église de la Madeleine, pour nous le chef-d'œuvre charmant du baroque romain, conserve les souvenirs de celui qui fut l'initiateur de la bienfaisance pontificale et que le pape donna pour patron à tous les malades et à tous leurs asiles. A travers des sacristies encombrées de statues et de meubles baroques, l'on arrive par un étroit escalier à la chambre mortuaire du saint. Ce n'est pas la pièce que Camille de Lellis habita d'ordinaire, mais le retrait d'une petite infirmerie transférée ici lors des reconstructions du dix-huitième siècle. Lorsqu'il se sentit incapable de se rendre encore à l'hôpital, il s'y fit transporter afin de demeurer jusqu'au bout le « serviteur des malades ». Le saint souffrit ici cinquante-huit jours, se levant encore dans les premiers temps pour dire la messe et rendre quelques derniers services à ses chers compagnons de douleur. Cette décision eut pour effet de mettre mieux en relief le tête-à-tête du saint et de la mort, un des plus longs, un des plus édifiants qui nous aient été racontés et que nous pouvons évoquer en ses moindres détails dans le milieu où ils furent vécus.

D'analogues sublimités ont dû marquer le départ dans toutes les chambres de saints ; les plus émouvantes tragédies grecques n'ont pu peindre de tels paroxysmes humains. Nous y touchons les suprêmes puissances de l'âme dans la mort, les suprêmes assauts du destin, en admettant qu'il soit encore permis de parler de destin si près de Dieu.

Souvent Camille de Lellis exprimait son désir de souffrir encore davantage. Le 10 juillet, il demanda l'extrême-onction qui lui fut donnée par le Père général Antonio Niglio ; durant l'après-midi, il reçut la bénédiction papale. Bien qu'épuisé il écrivit une longue lettre à ses fils, admirable testament spirituel dont l'autographe est exposé ici. On garde dans le couvent une lettre adressée à son neveu Alexandre et qui fut portée par les anges. Au matin du lundi 14, il s'inquiéta de faire célébrer la messe plus tôt, disant que sa fin approchait. Il mourut en effet le soir de ce jour, vers neuf heures et quart, le visage rayonnant de lumière. Les ornements sacerdotaux avec lesquels le corps fut exposé, les objets ayant approché ses derniers moments

et son ensevelissement, achèvent de perpétuer ces grandes heures sous nos yeux.

Les religieux nous offrent un important ouvrage d'un des leurs, le Père Michele Amigi, détaillant avec une sûre érudition l'histoire du sanctuaire et du couvent. Les précisions qu'il nous donne vont plus loin que le souci historique dont nous nous gardons le mieux possible dans ces simples impressions de pèlerinage ; elles permettent notamment de surprendre le rapport instructif qui s'affirme entre ce touchant culte familier consacrant une chambre à un souvenir et le culte universel que l'Église décerne à l'élu. Minutieusement racontée, la canonisation de saint Camille fait revivre le faste mystique plus grand que donnait à ces fêtes pontificales la royauté du pape sur la ville éternelle. La proclamation du nouveau saint se faisait au milieu des cantiques, des symphonies, des appels des trompettes d'argent et des canons du château Saint-Ange. Après les cérémonies à Saint-Pierre, la bannière peinte à son image était rapportée en pompe à sa demeure mortelle. Depuis, le corps de saint Camille repose sous l'autel dans cette église de la Madeleine où le baroque atteint au comble de ses élans débridés.

Dans la chambre d'Ignace, nous saluions le réveil de la ferveur chrétienne au seizième siècle avec la nuance de plénitude heureuse qu'elle prend à Rome, unissant les souvenirs reconquis de l'antiquité aux promesses de progrès inconnus pour un élan nouveau de l'éternelle foi. Avec des maladresses, des méconnaissances, mais aussi avec la force magnifique de la jeunesse, l'élan d'alors créa de nouveaux sanctuaires, un nouvel art, une pensée nouvelle, montant comme Saint-Pierre pour exhausser la croix. Cet élan s'est avant tout signifié dans l'architecture. L'art symbolique par excellence devint une fois de plus traduction et dramatisation d'humanité, geste de l'esprit. L'édifice sacré, élargi dans sa base, exalté dans l'espace, se chargea peu à peu de toutes les richesses de la souple vie, s'assouplissant à son tour pour un meilleur prosternement devant l'autel. Afin de parer mieux le temple plus léger, l'art fit passer dans la pierre les courbes du mouvement, les asymétries du hasard, cette vie fantaisiste du destin ; enfin tout le fortuit courant après un ordre, mais l'attendant de Dieu en étreignant la croix.

Le palais fut alors à l'image de l'homme, alors que si longtemps il l'avait régenté. L'église baroque devient ce palais

même, offert au Dieu qui nous a promis d'être toujours avec nous. Ne nous scandalisons pas d'un geste pieux auquel Rome, surtout, sut donner l'irrésistible élan du cœur. Non sans justice, un grand écrivain reproche à la cathédrale du Nord de vouloir chercher au Ciel celui qui habite en elle. La basilique primitive, exauçant la foi des catacombes, rendit la divine présence non moins évidente que celle de l'empereur. Elle eut pour idéal, non pas le Dieu lointain qu'évoque le mystère, mais le Sauveur royal en son palais ouvert. L'église baroque appelle le Christ-Roi parmi une vie nouvelle, un monde reconquis, parmi une de ces délivrances qu'apporte chaque effort vers le bien entrevu.

L'étrange petite merveille que nous visitons est due, pour le plan général, à Carlo Fontana, disciple du Bernin, et qui se crut, en cette qualité, obligé de dépasser les audaces du maître génial de l'extravagance... Les travaux furent dirigés par Antonio Rossi, remplacé après sa mort prématurée par Carlo Quadrio, auquel nous devons les chapelles. Giuseppe Sardi éleva la façade. Tous, par une piété non moindre que celle des constructeurs d'autrefois, n'acceptaient que des honoraires dérisoires remboursant à peine leurs frais matériels. La nouvelle église fut ouverte au public pour le jour de sa patronne, le 22 juillet 1698. La façade s'en incurve afin de faire ressortir et onduler mieux le fronton du porche et celui du pinacle en coquille. La libre allégresse de la vie s'accroche aux statues, aux niches, aux colonnes, aux pilastres transformant partout la pierre et lui communiquant sa souplesse d'onde. A l'intérieur, le plan même rompt avec l'ordonnance habituelle des formes. La nef, dédaignant cercle et quadrilatère, s'allonge en une sorte d'ellipse pour nous suggérer mieux un prosternement devant le transept régulier et la conque de l'abside. Si bien qu'autour de cette nef qui semble onduler jusque dans ses bases, les quatre chapelles tendent un peu à se faire face comme pour un de ses quadrilles mystiques que l'Espagne ose admettre devant l'autel. L'idée de quelque danse sainte se précise plus encore par six hautes niches, chacune entre deux pilastres, où semblent attendre de délicieuses figures féminines à la fois vivantes, discrètes et belles.

On croirait une suite de saintes pour la Madone, mais il s'agit d'une originalité nouvelle. A cause de la grande péni-

tente, patronne de l'église, aussi d'un confessionnal d'une importance toute baroque, ces figures féminines représentent allégoriquement les conditions d'une confession efficace, laquelle (nous disent les inscriptions) doit être : *simplex*, *secreta*, *humilis*, *verecunda*, *fidelis*, *lacrimabilis*... Rien de charmant comme ces sveltes figures semblant attendre à des balcons le signal de quelque contredanse et qui, pourtant, s'appellent ainsi la simplicité, le secret, l'humilité, le repentir, la fidélité, le don des larmes ! Déjà les sculpteurs des cathédrales voulaient que les vertus fussent représentées par des femmes à cause de leur douceur profonde, dit Durand de Mende ; ici le souci de l'abstraction sert au vouloir d'un ensemble tout féminin avec sa leçon de tendresse pure. L'idée d'une danse heureuse et sacrée, innocente et fervente, paraît moins s'être immobilisée dans la pierre que s'y continuer par l'harmonie aérienne de l'ensemble. De même, le jubé portant des orgues fameuses à Rome semble fait pour planer sur quelque salle de bal où danseraient des anges. Ajouté à l'architecture déjà chaotique de la nef, ce jubé devient un absurde et délicieux entassement de balustrades, de balcons, de consoles, de coquilles, de guirlandes, de draperies, en marbre ou en bronze doré, dont déborde un essaim d'anges musiciens, de vertus personnifiées, de chérubins enfants... Tout cela, courbé, tordu, envolé selon un rythme de spirituelle allégresse. Si les églises baroques de Rome constituent, comme il semble, une des réalisations les plus originales de son art, on peut dire que celle de la Madeleine est la plus romaine et la plus joyeuse des églises

Loin que cette joie porte atteinte à sa vie mystique, il faut comprendre que celle-ci demeure la source intarissable de celle-là. Dans l'église-salon, l'église-boudoir, trois gages sacrés attirent surtout les pieuses visites des Romains. C'est le corps du fondateur de la congrégation ; le crucifix fameux qui lui ouvrit les bras ; enfin l'image miraculeuse de Notre-Dame de la Santé, dont le titre résume à lui seul l'œuvre entière du saint. Des miracles nombreux vinrent accumuler les ex-voto autour de cette Madone qui est une des plus belles de Rome. On croit qu'elle a été la propriété du pape saint Pie V et qu'il eut devant elle la révélation de la victoire de Lépante. Couronnée une première fois par le chapitre du Vatican, elle l'a été de nouveau en 1868. Ainsi l'esprit de Rome renouvelle à toutes les époques sa belle harmonie

de la joie et du sacrifice, de l'instinct de vivre et de l'espoir de ressusciter.

* * *

« En ce temps-ci (déclare le Seigneur à Catherine de Sienne), il y a un tel débordement d'orgueil, surtout parmi ceux qui se croient savants et sages, que ma justice ne peut plus attendre... Pour confondre leur témérité, je vais susciter des femmes ignorantes et faibles selon la nature, mais que j'aurai dotées d'une sagesse et d'une prudence divines. » Devant l'aberration de la chrétienté aux approches du grand schisme, le Christ va donc confier à des femmes, surhumaines par instant, la mission de conserver l'esprit de Rome, de lui restituer ses divins privilèges. C'est la charge dévolue à Catherine de Sienne et, aussi, à Brigitte de Suède.

Nous avons eu le bonheur de vénérer la châsse de sainte Catherine de Sienne, alors qu'elle est exposée sous l'autel de Santa Maria Sopra Minerva, pour la fête du fondateur de son ordre, saint Dominique. On croit voir le corps paré d'ornements précieux et naïfs, permetant une exposition plus glorieuse, plus dédaigneuse de la mort. La cellule où elle mourut fut enlevée à un endroit voisin (encore, du reste, indiqué par une chapelle) et rapprochée de ses reliques. Il faut alors retrouver en esprit la maison natale de la sainte à Sienne. Bien avant l'extatique Taïgi, Catherine apportait à Rome l'âme de cette ville avec l'ineffable douceur de son art et de son mysticisme. Cette maison y demeure comme accrochée à la montagne dont les courbes balancent si gracieusement la ligne de la ville antique. Par en haut, vous accédez à deux chapelles, alors qu'une autre, plus grande, occupe l'étage inférieur. C'est dans les chapelles de l'étage que se retrouvent les souvenirs personnels de la sainte : l'emplacement de son lit, un ancien dallage dont les larges carreaux rouges semblent garder le sang de ses flagellations furieuses. En bas furent les ateliers de son père Jacopo Benincasa, non pas exactement teinturier, comme on le répète, mais voué au travail très savant, très artiste, qui préparait les couleurs pour teindre les grands lainages d'alors. Sa femme, Monna Lapa, mère de famille admirable, lui donna vingt-cinq enfants et mourut à quatre-vingt-dix ans. Catherine fut la vingt-troisième, exquise fillette que son charme fit appeler du nom d'une des grâces, Euphrosina. Elle n'avait pas six

ans lorsqu'en descendant la rue Valle Piatta, elle vit dans le ciel, au-dessus de l'église des Prêcheurs, le Seigneur Jésus qui la bénissait. Il était assis sur le siège de Pierre, revêtu de la majesté pontificale, la tête ceinte de la tiare, et accompagné de Pierre, Paul et Jean. Toute la mission de Catherine de Sienne se signifie dans cette apparition : elle sera la prodigieuse mystique de la papauté ! Elle va devoir supprimer Avignon et relever Rome. Pour s'y préparer, elle se fait d'abord l'apôtre de Sienne où son empire sur les âmes devient un perpétuel miracle. La sainte est entourée d'un groupe mystique : la « bella brigata », qui l'accompagne dans ses courses apostoliques et l'appelle du nom délicieux de « très douce maman ». A la haine diabolique émiettant la puissance des villes, à la guerre où l'humanité se détruit elle-même, il n'est qu'un remède : c'est la paix dans l'amour du Christ. Pour la paix, dit-elle, je donnerais mille fois ma vie ! Telle est la volonté de Jésus en elle, de Jésus qui, dans une vision, lui a mis sa croix sur les épaules et la branche d'olivier dans les mains. A la fin de ce moyen âge qui aurait pu, qui aurait dû réaliser le plus haut des rêves d'aujourd'hui : les États-Unis d'Europe, l'inspirée résumait l'action chrétienne, pontificale, dans ces trois points : la réforme de l'Église, le retour du pape à Rome, la croisade qui, avec le sang inutilement répandu dans les guerres fratricides, pouvait assurer la victoire de l'ordre bienfaisant sur la barbarie. L'idéal chevaleresque, si cher encore au doux François d'Assise, n'avait pas épuisé sa vertu primitive qui fut l'immédiate répression du mal. Catherine montrait le premier des chevaliers chrétiens dans le Seigneur Jésus : « La couronne d'épines est son casque, sa chair sanglante sa cuirasse, les clous de ses pieds ses éperons. De la lame qui perça son côté, il taille la mort en pièces. » Sur l'ordre du pape, elle arrive à Rome un peu après les débuts du schisme, la pire tentation qui fut jamais, le doute de l'Europe infidèle à elle-même. Son apostolat se poursuit alors dans sa correspondance ; elle écrit aux rois, aux princes ligués contre le seul pontife légitime, aux prélats hésitants, aux âmes angoissées de partout. Ses lettres commencent toujours par les mots : « *Au nom de Jésus crucifié et de la douce Marie.* » Le plus souvent, elle écrit (dit-elle) « *dans le précieux sang* ». Ce symbole du sang résumait pour elle le vouloir d'un règne de charité. Il lui était singulièrement

familier ; elle en avait une compréhension profonde, répétant le conseil et l'espoir d'une vie nouvelle « *dans le sang* » du sacrifice « *et le feu* » de l'amour. A ses derniers moments, dans cette cellule de Rome, elle implore la miséricorde du Seigneur par son sang. Deux fois elle répète ce mot de *sang* et meurt avec les paroles de Jésus crucifié sur les lèvres. C'est que le symbole du sang avait été celui de toute sa vie. Le sang dit la ferveur de la chair comme le feu celle de la matière et de l'esprit. Par le feu et le sang, l'homme se voue à Dieu. Jésus a dit qu'il était venu apporter le feu sur la terre ; Catherine ralluma cette flamme, en vain pour le monde du moyen âge qui périt sans vouloir se ressaisir, mais avec le succès voulu de Dieu pour l'Église rendue à Rome et à elle-même.

Dans cette ville où tant de reposoirs semblent attendre la procession des jours, une des chapelles vouées à « l'adoration perpétuelle » porte le nom de Sainte-Brigitte. Due au Bramante, elle marque l'endroit de l'hospice que la grande Suédoise éleva pour ses compatriotes. Dans le couvent voisin, les « carmélites adoratrices » de Pologne ouvrent aux fidèles, le jour de sa fête, les chambres habitées par Brigitte et par sa fille Catherine. On y vénère une insigne relique : la table où Brigitte écrivait sous la dictée de l'ange du « *Sermo Angelicus* », de la Vierge, du Verbe divin lui-même, et sur laquelle, aussi, elle se fit étendre comme sur une claie, pour recevoir plus humblement le sacrement des malades et s'envoler vers Dieu. Sur les murailles, des inscriptions expriment ce qu'on pourrait appeler l'extase romaine des deux saintes. De fait, Brigitte fut conquise par Rome au point qu'y étant venue pour le « jubilé » de 1350, elle y mourait en 1373, ne l'ayant quittée que pour des pèlerinages en Italie et en Terre Sainte. Débarquée à Ostie, elle avait partagé, en l'exaltant de ses propres ferveurs, l'émoi des foules du « jubilé » qui criaient en découvrant au lointain la ville des apôtres : « *Sancte Petre, sancte Paule, misericordia!* » Ce mot de « miséricorde » devient comme un nom mystique de la ville qui a fait du pardon une sorte de ministère et de célébration perpétuelle .

L'enivrement de Rome emportait la sainte du Nord à travers le domaine sacré du Christ et de ses martyrs. Un parfum miraculeux, capable, disait-elle, de guérir toutes les âmes, lui semblait s'exhaler des catacombes, de toute cette

terre d'où surgissaient à ses yeux les vierges, les martyrs, les justes, comme des lis, des roses, des épis. Brigitte courait de lieu saint en lieu saint, de basilique en basilique. Et traduisant sa ferveur comme aussi l'exauçant, le miracle partout glorifiait sa route. Des vols surnaturels exprimaient ses élans. Les Romains poussaient des cris d'épouvante et d'admiration en la voyant planer tout à coup, en extase, plus haut que la plus haute muraille du Colisée, s'élancer dans les airs du Latran à Saint-Pierre, et de Saint-Pierre à Saint-Paul-Hors-les-Murs. Là, souvent, un crucifix lui parlait. Partout le Seigneur, la Vierge et les saints la guidaient, l'instruisaient, lui expliquaient le sens éternel de Rome. Elle possédait un don prophétique qui apparente un peu pour nous son ministère à celui d'Anna-Maria Taïgi. Elle emplissait de Dieu jusqu'au gouvernement temporel du Saint-Père, jusqu'au destin des rois dont elle était la sœur. En elle le Nord rapportait à Rome les dernières flambées de cette ardeur féodale décrue depuis le treizième siècle.

Le grand treizième siècle nous offre une de ces constellations d'âmes comme nous en avons admirées déjà autour d'Ignace et de Philippe de Neri. Elle est dominée par François et Dominique que Rome réunit dans une amitié providentielle perpétuée par la fraternité des deux familles religieuses.

Le cadre de cette intimité fut le site ravissant de Sainte-Sabine sur l'Aventin. A côté du porche, un tilleul en fleurs vous accueille de sa grâce et de son parfum du Nord contrastant avec l'oranger voisin planté par Dominique dans le cloître. La chambre du saint est transformée en chapelle ; on y lit cette inscription : « Ici le Père des Prêcheurs conférait en Dieu avec le patriarche des Minimes, et saint Ange, le martyr des Carmes en Sicile. » Méditons la providentielle rencontre de la science et du zèle apostolique avec le séraphisme contemplatif, réformateur par l'amour. Presque à côté, la chambre que saint Pie V occupa comme frère prêcheur est illustrée de peintures représentant les principaux événements de la vie du grand pontife. Le souvenir de Dominique se retrouve partout dans ce lieu où il vécut longtemps, où il fit de nombreux miracles. A l'église, une pierre marque l'endroit de son oraison. Dans les plus grandes angoisses, comme par exemple devant l'urgence d'un prodige, le saint avait coutume de faire une courte prière, les bras levés au

ciel. Cette église était digne de son souvenir. Elle avait remplacé la maison de la martyre qui y fut ensevelie, et garde l'admirable inscription en mosaïque (caractères d'or sur fond d'azur avec deux figures, l'Église et la Synagogue) qui date sa construction au milieu du cinquième siècle. Deux conclaves y furent tenus. C'est ici même qu'Honorius III confirma l'ordre de saint Dominique et lui donna l'église avec ses dépendances. De sa primitive splendeur basilicale, elle conserve les vingt-quatre colonnes antiques dont les arcs montrent une belle décoration du cinquième siècle, et les célèbres portes de la même époque dont les panneaux sculptés offrent une des premières représentations du crucifiement. Ainsi quinze siècles des plus saintes prières surgissent autour de ces merveilles sans prix.

Il faut retrouver une autre demeure du saint dans la région des catacombes, à Saint-Sixte-le-Vieux qui fut le premier couvent des frères prêcheurs. Abandonné par eux lorsque leur fondateur reçut Sainte-Sabine, il devint l'asile des Dominicaines jusque sous Pie V. La salle du chapitre demeure intacte malgré d'inutiles peintures modernes représentant les trois résurrections que Dominique opéra en ce lieu : celle de l'architecte du couvent ; celle, fameuse entre toutes, du jeune prince Napoleone Orsini ; enfin celle d'un enfant apporté par sa mère qui savait le saint plus puissant que la mort...

L'âme de François est une des plus claires parures du royaume du Christ. Souvent le séraphique vint à Rome comme dans sa capitale. Il s'y rendit pour commencer l'apprentissage de sa vie de mendiant au seuil de Saint-Pierre où l'apôtre lui apparaîtra ; il y viendra pour faire approuver sa règle par l'autorité suprême ; surtout, pour obéir à cet attrait de la ville sainte qui, malgré la foule, le faste et la pompe, d'une cour, y fait Jésus présent mieux que partout au monde.

Le souvenir de François se retrouve auprès de la principale des basiliques vouées à la Vierge, l'exquise, l'inoubliable Sainte-Marie-Majeure, pareille, sur sa colline, à un palais romain qu'habiterait Marie et hanté du souvenir de la crèche, si chère au séraphique. C'est l'art d'un des fils du saint qui, ici comme au Latran, mit très tôt son image dans la grande mosaïque de l'abside. Presque devant le porche et sa colonne triomphale, se trouve un grand bâtiment

défiguré : l'ancien couvent des Antoinistes qui desservaient là un hôpital où François voulut demeurer avec les pauvres, ses frères. Pendant son second voyage à Rome, en 1210, il est logé, avec frère Egide et frère Masseo, chez les Camaldules des Quatre Couronnés. Pour glorifier ces quatre martyrs anonymes, officiers de l'armée romaine, on avait construit au septième siècle une église rétablie plus modestement au douzième, après les ravages de Guiscard. Une crypte, un cloître y invitent à s'unir aux prières de François et de ses saints compagnons. Les églises voisines, non moins que les grandes basiliques, durent accueillir aussi leurs effusions. L'esprit de pèlerinage, si développé chez saint François, nous fait vénérer en lui comme un modèle et un précurseur de Benoît Labre. A ses prières, François mêlait des sermons dans les chemins délicieux descendant vers le Colisée. De ce côté, précisément, aux environs du grand cirque et à l'entrée de la Via Appia, se trouvait le palais familial de Jacqueline de Settesoli, la grande amie du saint, la seule femme dont il eût jamais admis de voir le visage avec celui de Claire ; celle qu'il estimait si bien comme un de ses religieux qu'il lui donnait le nom de « frère », et voulut être secouru par elle à ses derniers moments. Du palais où François fut accueilli avec ses compagnons, il ne reste plus trace. Mais la douceur franciscaine rayonne encore dans le charme du site, un des mieux pénétrés par l'enchantement de Rome ; si bien que le tendre fantôme du séraphique semble y marcher à côté de nous, ranimant en notre cœur sa paisible extase.

Le cardinal Hugolin ayant demandé la présence de François à Rome pendant le concile de Latran de 1215, le saint employait ses loisirs à servir les malades d'un hôpital attenant à l'abbaye bénédictine des saints Cosme et Damien. A la prière de ces malades ravis des soins d'un tel consolateur, les bénédictins lui construisirent une cellule afin qu'il demeurât près d'eux ; la dame de Settesoli la donna plus tard aux frères. En cette cellule, Rome possède une chambre de François aussi authentique, aussi émouvante que celles dont le hasard de ses prédications et de ses pénitences a semé l'Ombrie.

Un portrait que l'on croit peint sur l'ordre de Jacqueline y est conservé au-dessus de l'autel, au centre du retable, énorme reliquaire de marqueterie dont s'ouvrent ou se

ferment mécaniquement les nombreuses cases. L'une d'elles abrite la pierre qui servait d'oreiller au saint. L'ornementation de l'étroit sanctuaire n'a pas réussi à lui enlever l'émotion du souvenir. Le plafond ancien est demeuré ; les murailles gardent la marque d'une antique petite fenêtre et de la porte primitive. Près de l'entrée ont été recueillies les reliques d'un admirable fils de François, un des plus directs héritiers de son esprit de lumière et d'ardeur, Charles de Sezze, mort en 1670. Simple convers, encore une fois, il composa des ouvrages d'une doctrine puisée tout entière dans son exceptionnel amour du Très Saint-Sacrement. Un jour, devant l'hostie, il eut le cœur frappé de la blessure mystique dont se voit encore le stigmate miraculeux dans ce cœur conservé intact. L'église, contre laquelle s'appuie la cellule du séraphique, n'est pas trop indigne d'un tel souvenir. Parmi l'offrande pieuse des œuvres d'art qui, à Rome, ne manquent à aucun sanctuaire ancien, si humble soit-il, celui-ci conserve trois corps de martyrs et celui de la bienheureuse Louise Albertoni, noble veuve du Tiers-ordre franciscain, rapprochée, de la sorte, de son père spirituel. Pour son monument, Bernin déploya une fois de plus sa pompe à la fois mystique et profane, si paradoxalement.

*
* *

Pour les époques plus lointaines des invasions, des martyrs et des apôtres, la forme du souvenir change et s'exténue. Il ne peut plus être question de ces objets usuels, fragiles, plus précieux parce qu'ils donnent le sentiment d'une présence proche. Désormais l'évocation désirée ne surgira plus que des pierres, des monuments. Ainsi dépouillé de l'accessoire, réduit à cet essentiel qui rend impérissable en nous la blessure d'une mémoire chère, il devient impérieux, définitif comme elle. Ce sera l'attrait du premier sanctuaire que nous offre le Cœlius, aujourd'hui la plus douce et la plus mystique, sans doute, des sept collines.

Depuis la plaine où le Colisée et l'Arc de Constantin, avec la Via Triumphalis et la Via Appia menant aux catacombes, forment comme un carrefour de sainteté, la colline monte doucement avec d'émouvantes églises, des murailles mystérieuses et fleuries, des venelles entre les arbres bibliques et romains : figuier, olivier, palmier, cyprès, pin d'Italie.

Dans la campagne perpétuellement épanouie, c'est l'ineffable mélange de la ville morte aux ardents souvenirs et des sanctuaires toujours vivants. On dirait que ces routes immémorialement fleuries ne persistent que pour la marche des pèlerins et des processions.

Au bas de la pente, magnifiquement enveloppés dans le mouvement de la colline et de ses arbres, s'élèvent les portiques de Saint-Grégoire-le-Grand. Le sanctuaire fut dédié à l'apôtre saint André par le pontife et construit dans sa propre maison. Grégoire faisait ici l'apprentissage de la vie monastique. Sa mère, sainte Sylvie, lui envoyait sa nourriture, composée d'herbes cuites, dans un vase d'argent qu'un jour le saint donna à un pauvre. Elle était alors retirée sur l'Aventin, à l'endroit aujourd'hui marqué par la très ancienne basilique de Saint-Sabas, un des plus mystérieux sanctuaires de Rome. Des matériaux antiques s'y mêlent aux ouvrages des Cosmas. On y a découvert l'oratoire souterrain de la sainte avec d'étranges peintures du septième siècle, d'influence orientale et dues à des moines de Saint-Basile alors desservants de l'église. Au Cœlius, voici la chapelle conservée comme la chambre de saint Grégoire avec un siège de marbre, une pierre où il s'appuyait, un reliquaire. Des restes des premières constructions élevées par le saint gardent deux images de la Vierge peintes sur la muraille ; l'une d'elles semble contemporaine et la légende veut qu'elle lui ait parlé. Comme pour la plus heureuse association d'idées, au même endroit un tabernacle de marbre, daté de 1469, reproduit la procession fameuse dans laquelle le saint obtint par Marie, pour sa ville, la cessation de la peste. La noble chapelle de Sainte-Barbe fut un peu une chambre du saint, au moins son triclinium : autour de l'énorme table de marbre, Grégoire servait lui-même, chaque jour, douze pauvres. Pour sa récompense, il y eut, un jour, un treizième convive qui était un ange ou le Seigneur. C'est depuis lors qu'au jeudi de la grande semaine, le pape sert, non pas douze pauvres, mais treize, à cause de Jésus, l'hôte divin de nos charités. Il est sorti de cette coutume toute une mystique heureuse du nombre treize envoyant jusqu'au nord de l'Europe les plus charmants poèmes du Seigneur avec nous. Cette chapelle de Sainte-Barbe fait partie d'un groupe de trois sanctuaires entourant un parvis où des rameaux, partout, bénissent l'air léger. La grâce des jardins régit le Cœlius.

Presque tous les sanctuaires primitifs de Rome nous rappellent les prières et le zèle du pontife qui fut héroïque dans la charité comme ses aïeux l'avaient été dans les armes. Dans la basilique des saints Nérée et Achillée sur la voie Ardéatique, il prononça l'homélie fameuse pour l'approche des barbares, alors que l'épreuve des invasions faisait regretter par des païens mal convertis le temps des dieux anciens. Le grand pape supporta cette épreuve soutenu par les miracles de la croix, la mémoire des martyrs, la gloire de nouveaux élus, surtout de saint Benoît dont il connut et interrogea les premiers disciples et dont ses *Dialogues* nous racontent si pittoresquement la vie. Peu avant sa mort, Benoît annonçait le redoublement de l'épreuve et cette loi de miséricorde par laquelle Rome ne peut périr : « ...Rome ne sera pas détruite par les barbares mais elle aura tant à souffrir qu'elle semblera fatiguée de vivre... »

Les parents du jeune saint l'avaient envoyé de Nursie, sa ville natale, à Rome pour s'y former aux lettres. L'église de San Benedetto in Piscinula prétend indiquer l'endroit où il fut logé avec sa pieuse gouvernante, peut-être dans une sorte d'asile dirigé par des clercs et situé non loin de la Scuola Graeca, centre d'étude fondé par Hadrien. La mémoire de ce qu'on voudrait alors appeler une « chambre d'étudiant » de saint Benoît, se retrouve dans une Madone peinte sur un mur d'oratoire. Si celle qu'on nous montre d'habitude semble d'époque plus récente, une autre image découverte au même endroit pourrait se rapporter en effet au temps du saint. Elle présente une significative ressemblance avec la Madone grégorienne, croit-on, que nous venons de voir au Cœlius. C'est elle surtout qui rappelle le séjour à Rome du patriarche des moines d'Occident.

Le monastère des religieux de Saint-Basile sur l'Aventin, tout près de Sainte-Sabine, abrita saint Odon de Cluny, saint Adalbert, archevêque de Prague, saint Gaudence, son frère, et les saints Anastase et Rufus qui en partirent pour évangéliser la Russie. Il rappelle un des plus étranges drames de l'ascétisme ; c'est ici que s'élevait la maison du patrice Euphémius, le père de saint Alexis dont la pénitence incroyablement romantique n'a pas fini de nous attirer et de nous ébahir. Contraint au mariage par sa famille, Alexis prend la fuite le jour même de ses noces, fait les pèlerinages d'Orient et certain de ne plus pouvoir être reconnu après

tant d'années et tant de misères, revient vivre en mendiant à la porte de son propre palais, sous un escalier. Son furieux besoin de méconnaissance ne se satisfait pas du plus cruel renoncement, mais revient au bonheur abjuré pour la torture d'y renoncer désormais chaque jour, à chaque minute. Tout le moyen âge s'affola d'un tel vertige de mortification et abrita sous son patronage les pires misères. La farouche légende ne pouvait être mieux rendue que par le peintre du farouche onzième siècle, auteur inconnu des fresques découvertes dans la basilique souterraine de Saint-Clément. Il en fait ressortir avec une ferveur assurée les effrayants contrastes : le calme du saint livrant le parchemin qui doit le faire reconnaître ; le désespoir de sa femme et de ses parents autour du grabat ; le pape et les dignitaires faisant des funérailles un triomphe royal. Les visages, tantôt immobilisés dans l'extase, tantôt crispés dans la douleur, les ornements, les étoffes donnant aux choses mortes une valeur de témoignage, hiératisent l'inhumain récit en une sereine affirmation mystique, illuminée toute par la décision des lignes, l'éclat des tons purs.

L'escalier tragique fut la chambre de saint Alexis !... On croit qu'il existe toujours dans l'église abritant la statue du saint dont le corps repose sous le maître-autel. Le sanctuaire renferme aussi une antique madone que le pèlerin aurait rapportée d'Edesse, un des principaux centres du culte des saintes images. Ces souvenirs d'un des plus surprenants poèmes de l'ascétisme errant, correspondent, remarquons-le, au début de l'histoire mystique de Rome, avec ceux de Benoît Labre à l'aurore des temps modernes. De ces pieux vagabonds, parfois suspects à la foule, Rome savait faire de sublimes contemplatifs, les menant par l'inquiétude humaine à l'assurance en Dieu.

*
* *

Au nom de l'innombrable « armée rayonnante » des martyrs, deux des plus vénérés, appartenant à la fin des persécutions, nous reçoivent dans leur intimité comme pour nous rendre vivante l'atmosphère de ces chambres à la noblesse antique d'où l'âme s'élançait à Dieu avec le plus inconcevable héroïsme. Jean et Paul furent suppliciés sous Julien l'Apostat. Un calcul de celui-ci faisait frapper les chrétiens le plus secrètement possible afin de rendre moins évidente

la victoire déjà décidée de la croix. Attachés d'abord à la cour impériale, les deux frères furent donc immolés et ensevelis dans leur palais. Un prêtre, un diacre et une femme chrétienne, surpris près de la sépulture des martyrs, furent exécutés au même endroit. De la sorte, la noble demeure renferma la seule tombe de martyr qui existât dans l'enceinte de la ville avant le septième siècle. Elle fut pieusement conservée à l'abri de la basilique élevée dès 398 par des contemporains, le sénateur Bisante et son fils Pammachius. Restaurée au douzième siècle, époque à laquelle furent bâtis la belle abside et le campanile, ornement du Cœlius, elle n'a guère changé depuis à l'extérieur, tandis qu'au dedans les formes antiques ont disparu sous l'ornementation renaissante. Comme la mémoire plonge dans le souvenir, le palais ancien persiste ici dans la nuit souterraine. Vous sentant reporté à seize siècles en arrière, vous circulez dans les couloirs, les escaliers, une vingtaine de chambres disposées en deux étages et partagées entre le palais antique, la demeure chrétienne, l'oratoire. Les caves ont fait découvrir des vases, de nombreux objets de ménage, portant les signes chrétiens.

Quelques salles introduisent dans la décoration antique les images des catacombes comme le Moïse se déchaussant devant la montagne sainte. L'exemple des deux inspirations dans une même demeure est presque unique. A Parenzo, le futur martyr Maur fit ajouter aux mosaïques l'emblème chrétien du poisson. Ces conflits d'images dans la nuit antique traduisent bien l'aspect des âmes d'alors, s'éclairant d'avenir à la vérité nouvelle. Rien d'extérieur ne pouvait détruire une espérance que la mort consacrait au lieu de l'ébranler. D'étroits couloirs, des escaliers où passèrent l'angoisse et la ferveur de si hautes âmes, conduisent dans les chambres personnelles du palais. Voici une des plus étroites où les martyrs furent certainement mis à mort. Toute une décoration chrétienne en témoigne, offrant une des si rares représentations de supplice que nous ait laissées l'ère des martyrs, préoccupée de n'offrir aux yeux que des images de paisible espoir. Au fond, indiquant la sépulture où furent trouvés les corps saints, s'entr'ouvre une étroite fenêtre ; c'est l'accès traditionnel de la « confession » par lequel on vénérait, on encensait les restes des martyrs. Surtout on y faisait descendre des linges pour toucher la tombe ; ils

étaient conservés ensuite comme de précieuses reliques. C'étaient les « brandea ». Une mosaïque de la chapelle Clémentine à Saint-Pierre, montre Grégoire le Grand qui déchire, afin de prouver leur vertu, un de ces linges d'où coule aussitôt un sang miraculeux. Ainsi des gestes de suprême ferveur illuminent d'éclairs toute la nuit sacrée.

Dans la salle d'honneur, une grande figure d'orante, affirmant devant tous l'espoir chrétien ; ici, près de la tombe et de la fenêtre l'entr'ouvrant à nos supplications, apparaît un personnage en prière devant la draperie, symbole d'au-delà. Un sens profond s'accuse en effet dans ces draperies répétées avec une telle insistance sur les sarcophages, dans les premières figurations chrétiennes, dans celles de l'art byzantin. Après avoir poursuivi leur rôle mystique chez les primitifs, elles fournissent encore un motif de décoration aux réalistes de la période gothique et de la Renaissance. La draperie qui voile mais qu'un vouloir divin peut écarter, relever, fendre comme le voile du temple à la mort de Jésus, c'est le mystère même, la loi de notre pensée et de notre existence d'ici-bas. Entre la vie et l'éternité, entre les hommes et Dieu, la draperie retombe ou s'entr'ouvre ; pour la foi, toujours elle frémit à un toucher divin. C'est pourquoi depuis les premiers essais d'art chrétien jusqu'aux madones de Raphaël, la draperie intervient chaque fois que nos âmes doivent pressentir un ordre nouveau autour de l'autel et des tombes.

Mieux encore que les chambres visitées par le jour, les catacombes nous offrent une parfaite demeure des saints de ceux qui y dorment à jamais comme de ceux qui vinrent prier près de leurs restes. Que vous arriviez dans celle de saint Calixte comme d'un beau jardin où cyprès et rosiers encadrent les chapelles au-dessus de la crypte des papes et de sainte Cécile ; que vous descendiez dans celle de Domitille par la somptueuse demeure funèbre des Flaviens, ou dans celle de saint Sébastien par la basilique du martyr, toujours s'impose à vous la force de la foi. Elle s'impose dès l'arrivée par la Via Appia, entre la ruine des orgueilleux monuments païens et la candeur des sanctuaires. Ici vous envahit mieux que partout au monde le mystère caché par delà le ciel clair et par delà, aussi, la nuit des sépultrées.

Comme il fallait que la parole de Jésus fût encore vivante dans le témoignage de ceux qui l'apportaient pour qu'elle

pût décider en dehors et en dépit de tout le reste !... En parcourant ces galeries, on ne voit que la mort et, pour démentir son évidence universelle, rien que ces quelques signes, ces pauvres mots grattés dans la pierre funèbre.

Le corps de sainte Cécile, enlevé des catacombes, fut rapporté au Transtevere, dans l'église érigée sur les restes de sa demeure ; construction romaine et païenne du commencement du troisième siècle avec l'élégance architecturale d'alors : des thermes, des colonnes, des inscriptions, une statue de Minerve. ...N'est-il pas admirable que la seule idole demeurée chez la sainte soit celle de la sagesse et de la pureté?... Mais comme cette maison étrangère obéit merveilleusement à Cécile ! Comme elle fut entraînée toute dans son élan vers le ciel ! Elle devint le théâtre d'un drame tendre et navrant. La noble vierge, dans la fleur de la jeunesse et de la beauté, y avait été introduite selon les anciens rites nuptiaux. Mais, confiante dans sa victoire, elle disait secrètement la louange de Jésus pendant les chants profanes. Seule avec l'époux, elle lui enseigna la merveille de la chasteté chrétienne sur laquelle veillent les anges fraternels. L'amour loyal et pur prédispose à la foi ; Valérien et son frère Tiburce se firent baptiser et, peu après, obtinrent le martyre en même temps que le greffier du tribunal, Maxime, gagné par leur ferveur. Cécile les ensevelit dans la catacombe de Prétextat. Dénoncée à son tour, elle eut le temps, avant de comparaître devant le juge, de léguer son bien au sénateur Gordien pour qu'il en transmît la propriété à l'Église. Elle fut immolée dans sa maison même et voici encore le calidarium avec les conduites d'eau chaude qui commencèrent son supplice. Comme elle résistait à la suffocation, elle fut frappée de la hache ; sa longue agonie, prédite par elle, attendit que sa chambre eût abrité l'autel. Le corps fut déposé dans un domaine familial de la Via Appia où fut aménagée, aussi, la crypte des papes du troisième siècle séparée par une simple cloison de la tombe de Cécile. Au neuvième siècle, le corps avec son cercueil de bois de cyprès fut ramené dans la maison du Transtevere devenue aussitôt un des premiers « titres », une des principales paroisses de Rome. Au seizième siècle, le cercueil ouvert vint apporter aux temps modernes une des plus radieuses images du martyre, un des plus glorieux témoignages des chrétiens au Christ et du Christ aux chrétiens.

Le corps apparut dans sa grâce vivante et l'attitude de sa longue agonie, avec le sang versé tachant la robe d'or. Le sculpteur Maderno fixa dans la statue fameuse la grande vision et Rome s'émerveilla de la sainte ayant repris possession de sa demeure mais cette fois dans la basilique qu'elle avait annoncée.

Le cas des églises qui furent maisons de martyrs se retrouve en de nombreux sanctuaires de Rome. En outre de ceux que nous avons déjà indiqués, rappelons seulement l'église Saint-Calixte, toujours au Transtevere, sans doute la maison d'où le pape martyr fut jeté dans un puits qu'on vénère encore. L'église Sainte-Suzanne s'élève sur l'emplacement de la demeure de son père saint Gabinus et de son oncle, le pape saint Caïus ; l'église où nous avons vénéré saint Alexis remplaça la maison où Aglaé et le martyr Boniface expièrent si généreusement leurs désordres. Comment oublier cette délicieuse petite église où reposent les reliques de sainte Dorothée, martyre à Césarée de Cappadoce et auprès de laquelle habitèrent saint Gaetan de Thiène dont les religieux desservent Saint-André della Valle, et saint Joseph Calasanz dont nous avons vu la dernière chambre? Dorothée devint la patronne des fleurs pour les avoir lancées à travers la mort d'un geste inégalé. Pendant qu'elle s'acheminait vers le supplice, un jeune débauché revenant encore ivre d'une orgie, eut la monstrueuse fantaisie de railler la victime sur ces jardins célestes dont se flattaient les chrétiens devant les juges. « Envoie-moi donc, lui cria-t-il, quelques fleurs des jardins de ton époux ! » — « Je le ferai sûrement, » répondit la vierge. Le lendemain, l'ivrogne dormait encore lorsqu'il s'entendit appeler. Un jeune enfant se tenait devant lui, portant des roses d'une beauté surnaturelle. « Voici, dit-il, les fleurs du jardin de l'époux que t'envoie la vierge Dorothée. » L'homme s'émerveilla, comprit et mourut martyr à son tour.

Saint-Clément, qui donne l'aspect le plus achevé de la basilique primitive, avec ses beaux portiques, ses fontaines, ses lauriers-roses, réserve la surprise de sanctuaires souterrains vous ramenant jusqu'au paganisme par la maison du troisième successeur de saint Pierre, vicaire du Christ-Roi. C'est un ensemble comme on ne pouvait pas espérer qu'il s'en dût composer jamais pour mettre à la fois sous nos yeux la basilique du moyen âge, celle des temps primi-

tifs, enfin les constructions des temps apostoliques, païennes et chrétiennes tour à tour. Chacune a gardé l'âme de son temps par des œuvres d'art inattendues.

Pourtant l'admirable basilique qui nous accueille d'abord semble si bien antique que jusqu'au siècle dernier on n'avait pas le moindre doute à ce sujet. C'est qu'elle avait pris à une construction plus ancienne ses colonnes et ses marbres. Au-dessus du maître-autel contenant les reliques de saint Flavius Clément et du grand martyr Ignace d'Antioche, l'image du crucifix est unique parmi les mosaïques absidales des basiliques romaines. Un grand nombre d'œuvres d'art, des fresques de Masaccio, sont vite oubliées lorsque vous descendez dans la basilique primitive, providentiellement conservée à un niveau plus bas, telle, encore, qu'elle fut édifiée non loin de l'époque constantinienne. C'est à sa porte que se tenait le mendiant paralytique Servulus dont les *Dialogues* de saint Grégoire nous disent l'ingénue sainteté. Il fut enterré dans le sanctuaire qui avait été le bonheur de sa vie. D'admirables fresques, notamment celles qui illustrent la légende de saint Alexis, vinrent orner l'église du cinquième au onzième siècle. On y voit encore une Assomption de la Vierge, précieux témoignage à l'antiquité de cette croyance catholique ; des épisodes empruntés aux vies de sainte Catherine, de sainte Euphémie, de saint Cyrille, de bien d'autres. L'histoire si pittoresque de saint Clément est traitée avec un particulier bonheur. Jeté à la mer avec une ancre au cou sur la côte de Chersonèse, son corps fut déposé par les anges dans un sanctuaire que les eaux découvraient seulement à la fête du saint. Un enfant oublié dans la foule fut surpris par leur retour ; mais l'année suivante, sa mère le retrouvait vivant et jouant près de la châsse de son protecteur. La grâce du tout petit, la stupeur des pèlerins, les poissons figurés à l'entour pour signifier la mer, tout affirme un art dédaignant la feinte du réel pour ne donner qu'expression et harmonie.

Au fond de cette basilique et, selon l'usage traditionnel, lui servant un peu de crypte et de « confession », s'ouvre l'église proprement souterraine, installée dans la maison du pape Clément, dans la chambre du saint. La voûte en est ornée de stucs appartenant à la première époque impériale ; des murs ont dû appartenir à l'ancienne Monnaie de la république, au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. A

côté de la crypte se trouve un « antre » de Mithra avec, encore, une partie de sa décoration de caverne solaire, les lits des convives, l'autel. Ce sanctuaire du soleil dut être installé ici sans doute à la suite d'une confiscation païenne de la maison du martyr. Le moine qui vous conduit parle avec un religieux respect des eaux qui avaient envahi et conservé tout ce sanctuaire souterrain, comme elles gardaient là-bas la tombe de Clément. Malgré les travaux, elles n'ont pas voulu, dirait-on, abandonner leur maître. Vous les entendez toujours couler secrètement dans les conduits souterrains ; vous les voyez suinter des murailles, pendre aux voûtes en larmes dont les lampes font des perles de cristal. Tombant parfois sur le pèlerin, elles lui semblent une aspersion pascale dont le bénit le pontife si proche de Pierre et de Jésus.

*
* *

Arrivés maintenant aux temps apostoliques, pouvons-nous espérer découvrir, sinon une chambre de saint Pierre, au moins un endroit rappelant sa présence? Saint-Prisque sur l'Aventin marque presque sûrement un lieu où se réunissaient les premiers chrétiens. Le sénateur Pudens qui accueillit à Rome le prince des apôtres, eut deux filles que rappellent deux églises antiques sur l'Esquilin.

Celle de Sainte-Praxède conserve seulement d'alors un puits dans lequel la vierge cachait les corps des martyrs. Au milieu des richesses d'art et des souvenirs sacrés apportés ici par chaque âge, la pensée si romaine de la beauté du sanctuaire traduisant sa sainteté, se trouve exprimée mieux que partout ailleurs dans l'inscription qu'entre 817 et 824, le pape Pascal Ier fit placer sous une des mosaïques : *La demeure sainte brille de l'éclat varié des métaux, grâce aux soins du pontife Pascal qui plaça dans ces murs plusieurs corps de saints dont celui de Praxède aimée du Seigneur. Il leur donna cette sépulture pour la gloire du siège apostolique et pour obtenir par leurs prières l'entrée du séjour céleste.* » Elles sont admirables, ces mosaïques, toutes fleuries de couleurs ardentes, toutes rayonnantes de lignes pures. On y voit le Seigneur entre Pudentienne présentée par saint Pierre et Praxède présentée par saint Paul. Dans la chapelle de Saint-Zénon, datant aussi de Pascal Ier, les saintes sœurs paraissent avec six autres vierges de façon à évoquer

peut-être les huit béatitudes. Elles se retrouvent encore au-dessus de l'autel, entourant une des plus anciennes et des plus radieuses images de la Madone qui soient dans la Ville éternelle. La mosaïque, très pourprée, semble jonchée de pétales de roses et sertie de soleil. On a installé dans cette chapelle la colonne de la flagellation devant laquelle Charles Borromée aimait passer la nuit en prière. Au reste, toute cette église qui fut son « titre » cardinalice, lui était particulièrement chère et il la fit orner de son mieux ; on y conserve son fauteuil et la table où il appelait les pauvres.

L'église de l'autre vierge, de sainte Pudentienne, nous donne davantage : l'emplacement de la maison où Pudens reçut saint Pierre. Un autel renferme la table sur laquelle le vicaire du Christ aurait célébré. Des transformations successives n'ont pu diminuer le charme de ce lieu qui se traduit surtout dans la mosaïque marquant une première reconstruction dès 398. Jésus y apparaît en roi éternel, au-dessus d'une évocation de villes saintes, sans doute Jérusalem et Bethléem. C'est ainsi qu'était signifié, dans les mosaïques primitives, comment le sanctuaire, et surtout à Rome, devient une seconde terre de Jésus, une autre Terre Sainte où l'esprit du Sauveur demeure parmi nous.

Ainsi préparés à de suprêmes évocations, instruits à découvrir l'atmosphère de la chambre sainte autour des moindres débris, même de ceux qui semblent arrivés aux limites de l'usure et de la durée, nous rappelant, de plus, la communion de Rome avec la Terre Sainte, ne pourrions-nous obtenir au moins l'émotion mystique d'une chambre de Jésus?... Mais n'est-ce pas elle qui nous attire par une ferveur tellement irrésistible à Saint-Jean de Latran, nous y donne une telle présence de Jésus, notre Seigneur et notre Dieu? Jamais nous n'avons pu nous y arrêter à la disgrâce d'une parure moderne. Aussi bien, en dépit du nom vulgaire de Saint-Jean de Latran, n'est-ce pas ici la *Basilique du Sauveur* comme elle fut nommée lorsque Constantin fonda l'église : « *Mère et tête de toutes les églises de la ville et du globe* »? A l'autel même de la divine présence se dresse, plus précieux qu'un retable d'or et de pierreries, le bois nu vénéré comme la table de la Cène, celle qui entendit les suprêmes paroles de l'Homme-Dieu, celle qui fut le premier autel chrétien et, avant tous les autres, porta sa chair et son sang. Nulle part ne fut exprimée une intimité divine semblable

à celle de l'entretien commencé autour de cette table et continué durant la marche vers l'agonie des oliviers et la mort du calvaire. Voici réellement la chambre de Jésus, remettant en nos cœurs chacun des mots divins, ranimant l'évangile au feu de son esprit. Combien de fois, en sortant de la basilique « *Mère et tête de toutes les églises de la ville et du globe,* » n'avons-nous pas redit la parole des disciples à Emmaüs : « *Est-ce que notre cœur n'était pas brûlant en nous lorsqu'il nous parlait?* »

Non seulement ici nous entendons Jésus, mais encore nous le voyons nous regarder du haut du sanctuaire où sa face apparut et demeura fixée dans une splendide image. Elle s'isole tellement des mosaïques qui l'encadrent qu'on admet presque nécessairement son apparition miraculeuse là, sur le mur sacré, au jour de la dédicace du grand sanctuaire, et que les mosaïstes eurent seulement à fixer un modèle divin. On l'a reproduite à l'infini. Dès le premier moyen âge, on la retrouvait dans tout le monde chrétien. (Elle figure encore au porche de Saint-Germain-des-Prés, à Paris.) Ici aux alentours, aux façades des palais apostoliques et des chapelles, des bas-reliefs, parfois très anciens, la montrent entre deux cierges allumés et lui font prendre ainsi possession de la petite cité sainte du Latran, l'ancienne cour pontificale. Sans doute est-ce ici le premier site du monde, enveloppant son premier temple. La basilique s'environne de dépendances pareilles à celles d'un palais où habiterait Dieu. Son cloître est assez beau pour y penser le ciel. Son baptistère place une double couronne de si légères colonnes au-dessus de la renaissance des âmes dans l'eau et dans l'Esprit. Auprès de ce baptistère, les lauriers-roses, la fleur de Galilée et celle du Sauveur, éclosent en bouquets blancs ou vermeils. Partout vous les retrouvez à Rome ; mais sans doute nulle part mieux romains pour être mieux chrétiens. L'esprit évangélique, la douceur de Jésus, souffle comme un zéphir à travers leurs corolles, beaux astres dans lesquels sourit l'aube et l'aurore. Devant la façade opposée, les parterres de buis font durer la promesse de Pâques. Tout le sommet de la sainte colline s'épanouit en douceur mystique. A l'entour, les aspects sont d'accord avec son allégresse. Sous elle Rome étend sa splendeur près du Tibre avec ces horizons que l'on ne voit qu'ici. Des rues, des avenues réunissent en une sorte de triangle sacré les trois basiliques d'en haut.

Par ces chemins du grand pèlerinage, les processions fastueuses d'autrefois s'en allaient, aux jours saints, du Latran de Jésus à l'Esquilin de la Vierge et à Sainte-Croix de Jérusalem, rappelant leur double épreuve et leur double gloire.

Avec ces processions, descendons jusque devant Saint-Pierre montrant les images des grandes promesses et le dôme en tiare. La bénédiction qui est donnée d'ici « à la ville et au monde » rayonne sans fin de la façade auguste, en votre cœur où vous sentez, selon la parole du Christ, jaillir une source d'inépuisable vie. Pour célébrer tout ce mystère, l'obélisque dresse en plein ciel la croix entre les deux fontaines. Nous voici au point le plus sûr du monde. Alentour, la quadruple colonnade enroule la protection de cent patrons célestes. Au centre, l'obélisque garde, sous la croix de bronze, un morceau du bois teint du sang de Jésus. En vertu de ce bois par lequel règne le Christ-Roi, les mots d'un suprême exorcisme, gravés dans le cône de pierre, conjurent à jamais les puissances mauvaises, éloignent de cette ville et du monde selon l'ordre de la bénédiction pontificale, les périls du temps et de l'éternité, des corps et des âmes. D'ici sur l'univers « *le Christ règne, le Christ triomphe, le Christ commande. Devant la croix du Seigneur, fuyez, puissances ennemies! Il est vainqueur comme le lion divin de Juda* ». Vous goûtez cette protection, cette paix, devant le sanctuaire apostolique, dans l'énorme place dont l'étendue vous exprime l'universalité de l'Église, la splendeur sa vérité, les souvenirs son immortalité. Des deux côtés de l'obélisque, énormes comme lui, deux vasques doubles dressent la gerbe des eaux.

Nulle part mieux qu'à Rome on ne goûte le charme des eaux. Elles sont partout, dans la vasque au soleil et dans la crypte d'ombre. Elles sont musique et danse, joie et résurrection, boisson sainte et baptême, toute la vérité, aussi tout le mystère, comme au temps où Jésus s'assit au bord du puits nous promettant la gerbe allant du cœur au ciel.

Alors, dans cet épanouissement d'âme qui restera l'heure de votre vie, vous regardez avec une émotion nouvelle un palais ou, plutôt, un amoncellement de palais entassés là comme pour ébaucher l'ascension de la coupole. C'est la demeure pontificale et royale du vicaire de Jésus-Christ, de celui des hommes que le Seigneur choisit pour tenir sa

place au sommet de la hiérarchie terrestre. Les chambres de saints qu'éparpille la ville sont ici superposées comme pour correspondre aux tombeaux des pontifes réunis dans l'église. Déjà, dit-on, les merveilles se multiplient autour d'une des plus récentes, celle de Pie X, le pape de l'Eucharistie. Les cryptes, rayonnement de la tombe de saint Pierre, rapprochent de celle-ci les restes des premiers papes, comme lui les martyrs de leur Seigneur Jésus : Lin, Clet, Évariste, Alexandre, Sixte, Télesphore Hygin, Pie, Anicet, Soter, Victor que précéda Eleuthère, le seul non martyr, mais toujours saint. Ainsi par la tombe du Pêcheur, la demeure des papes est rattachée à l'église pontificale, placée sous l'autel affermissant la croix, s'affermissant en elle. Le Vatican devient le palais de saint Pierre, vivant mémorial du prince des apôtres. Sa présence unifie de son rayonnement la diversité prodigieuse des salles palatines à travers des siècles d'art et de pensée. Qu'elles soient pompeusement souveraines, presque païennes par un caprice de mode, ou sévèrement ascétiques, tendrement pieuses, toutes demeurent soumises à la terreur de la chapelle Sixtine. Comme un avertissement suprême, la Sixtine (bien que consacrée à l'Immaculée pour un espoir suprême, aussi) fait régner la crainte de Dieu au palais du pontife. C'est pourquoi elle semble le seul sanctuaire chrétien, sans doute, qui soit tout d'épouvante et comme oublieux du pardon. Celui qui vient ici supplier le Seigneur doit prier pour son peuple et non pour ses péchés. Comme la robe qu'il porte seul dans l'Église, son âme devant Dieu doit toujours être blanche. Les appartements où nous reçoit le pape sont ceux où vécurent de nombreux saints. L'émoi du pèlerin est tel en y passant qu'il ne remarque rien, sinon son trouble même. Une seule chose s'impose à ses regards : l'infinie multiplication du crucifix dans chaque salle, chaque chambre, presque sur chaque meuble. Partout l'image divine propose son agonie expiatrice et triomphante. Plus donc que le Latran même, la demeure entière du pontife est avant tout à Rome la chambre de Jésus. Ainsi s'est agrandi, jusqu'à révéler Dieu, l'humble asile où le saint vit et meurt dans la ville qui domine la terre et signifie le ciel.

EDMOND JOLY.

Chant du Solstice d'Été

D'épis mûrs couronnant ma tempe dégarnie
Et du barbeau d'azur, grâce de nos guérets,
Jusqu'à ce que l'aurore ait la cime jaunie
Des prochaines forêts,

Je veux, le verre en main et la poitrine nue,
Couché tout de mon long sur le sol velouté,
Au milieu des faneurs célébrer la venue
Du solstice d'été.

Les zéphyrs alanguis retiennent leur haleine,
Et, tandis que Vesper s'allume au ciel douteux,
La pâle nuit de juin épanche sur la plaine
Ses parfums capiteux.

Les gars se sont assis et chantent à la ronde
Des chansons du pays fleurant le serpolet,
Des refrains tout remplis de fontaines, *de* blondes
Et de rossignolets.

Le plus beau de la troupe, Atys, est à ma droite,
Qui mêle au vin du cru l'épice d'Orient;
L'éloge que lui vaut sa diligence adroite
Le rend tout souriant.

Quand le chanteur se tait, sa voix semble au silence
Avoir fourni soudain un surcroît merveilleux;
La flûte du crapaud le rompt seule, qui lance
Son tû *mystérieux.*

Peu à peu, le troupeau des astres innombrables
Envahit de l'éther l'obscure immensité;
Sur les blés mûrissants et le bosquet d'érables
Ruisselle leur clarté.

Une vapeur de lait, de phosphore et d'or vierge
Baigne le monde entier comme un chrême divin;
Son flot voluptueux me pénètre et m'immerge,
Plus puissant qu'aucun vin.

Plénitude des sens! bonheur d'un cœur tranquille!
Vous eût-il pu goûter lorsque, farouche et las,
Ce cœur, à mon grand dam, l'inconstante Amarylle
Le tenait dans ses lacs?

Ah! que les dieux qui m'ont la franchise rendue
Et dont la main enfin a ces liens défaits
Reçoivent en ce jour toute la grâce due
Pour un si grand bienfait!

Pourtant, s'elle voulait, si tel fois à ma porte
Je l'entendais encor dire son nom tout bas...
Qui sait si cette amour dans mon âme est bien morte
Et ne renaîtra pas?

Mais, quoi! Peux-tu songer à des heures passées
Lorsque de toute part le triomphant présent
Te presse, et vient combler tes sens et ta pensée
De ses dons écrasants?

Livre-toi sans défense à la nuit parfumée
Qui penche sur ton front son voile rayonnant;
Jouis de la nature et jouis de l'année
A leur point culminant.

MAURICE CHEVRIER.

Saison des mangues à Tahiti

C'est à Tahiti que j'ai le plus souvent senti l'odeur de l'allégresse. Elle y est subtile au point qu'on ne la respire guère qu'à la prime aurore, à l'heure où les parfums s'éveillent, s'exaltent et meurent en un instant, comme les elfes de la légende allemande ; ou encore, durant les fugitifs crépuscules, quand le soleil commence à diminuer l'ardeur des rayons sous lesquels, tout le jour, il a maintenu la campagne asservie.

Elle vous saisit à l'improviste et transforme incontinent le noir chagrin et l'humeur mauvaise en une jubilation mystérieuse, sans cause apparente, en une joie si secrète, si profonde que notre pauvre cœur déshabitué du bonheur ne peut la ressentir sans une vague souffrance, semblable à ces sourdes douleurs qui, dans la poitrine, vous empêchent de respirer profondément de crainte que ne se rompe quelque organe essentiel. Est-ce la tare de l'originel péché qui laisse traîner ainsi, au fond de nos transitoires délices, cette confuse alarme, cet arrière-goût d'indélébile amertume?

Il faut pour le reconnaître, ce poignant parfum d'allégresse, une extraordinaire sensibilité olfactive, car il se mêle aux odeurs les plus quotidiennes et il passe, furtif, comme l'ombre d'une réminiscence ou d'un espoir. Parfois, je l'ai surpris quand l'odeur chaude et dense de la tarte aux goyaves emplissait ma case de bois sonore et, jusque dans le jardin, allait se mêler aux senteurs sucrées des

fleurs du frangipanier. Elle venait au-devant de moi, dans l'allée menant à ma maison spacieuse et claire, pour m'accueillir joyeusement. Elle devançait les trois matous qui, chaque soir, m'attendaient sur la vérandah et qui, dès qu'ils reconnaissaient mon pas sur le sable du chemin, filaient à travers les grilles du portail, oreilles en arrière et moustaches en bataille, pour me rencontrer sous le faux acacia dont les fleurs roses et mauves, en tombant sur le gazon, formaient un tapis d'une somptuosité délicate.

Escorté par mes chats, je grimpais légèrement les quatre marches de pierre et me dirigeais à l'instant vers la cuisine. La table était blanche de farine et il y collait encore de minces tranches de pâte fraîche et souple comme du mastic. Aux fenêtres grillagées venait s'aplatir la branche d'un goyavier. Souvent elle s'inclinait sous le poids d'un merle des Moluques, gras comme une caille à l'époque des vendanges, gorgé des fruits du jardin et qui, paisiblement, éventrait de son gros bec une goyave mûre à point.

Par la porte largement ouverte le regard embrassait tout le jardin ; son herbe haute, ses jeunes manguiers protégés par une cage de bois, ses bananiers dont les régimes toujours verts étaient jalousement surveillés par les merles irrassasiables et, dans le fond, ses bosquets de goyaviers qui masquaient la clôture au-dessus de laquelle émergeaient les panaches héroïques des cocotiers innombrables dont les rangs serrés escaladaient les pentes douces des derniers contreforts de l'Orohena.

Que l'ombre du soir avait de charme, qui descendait des rudes montagnes, se condensait dans mon vallon et mêlait ses senteurs d'eaux vives et de fougères à l'arome puissant et tiède que la tarte aux goyaves exhalait en refroidissant sur le large plat de faïence !

*
* *

Il y avait aussi les jours consacrés à la confection des confitures ; à la saison des goyaves succédait celle des oranges, qui précédait le mois des mangues.

Dans l'office, déjà s'alignaient les pots de verre et de grès remplis de gelée rose comme des blocs de tourmaline et de marmelade jaune, sirupeuse, douce et amère. Par terre, dans la cuisine, gisaient de longs paniers tressés, gonflés de mangues, ces paniers en feuilles de bananiers, tout pareils

à ceux où, un siècle plus tôt, l'on enfermait le cadavre de la victime destinée au temple d'Oro.

Les journées étaient orageuses, durant lesquelles cuisaient les mangues dans le sucre roux. Car la saison des mangues est aussi celle des pluies diluviennes et interminables ; c'est aussi la saison des fleurs éclatantes qui tombent en grappes mauves et jaunes le long des rideaux de liane ; la saison où les ruisseaux sont transformés en rivières et les rivières en fleuves intrépides et tumultueux, où les anguilles énormes se promènent dans les caniveaux des rues de Papeete, où les gousses de vanille s'allongent et mûrissent dans les vanillières, où les thons et les bonites pullulent dans le lagon. C'est l'époque où le ciel lourd et gonflé d'eau descend si bas sur l'océan, qu'il aspire la mer — comme un buveur de cocktail dans son chalumeau — et que les trombes d'eau s'élèvent ainsi que des tourbillons de fumée. C'est la saison où les roseaux doivent être cueillis près des étangs pour être tressés en chapeaux légers, où le sol est flasque, tiède et tout imbibé de pluie ; où les fougères, dans les montagnes, atteignent des dimensions gigantesques, où les taros abondent qui doivent être râpés et cuits dans le bambou avec le miel bronzé et le lait crémeux du coco pour composer l'incomparable « poé ». C'est, pour les abeilles fines et noires de Tahiti, la saison bénie entre toutes, où chaque herbe est odorante, où les haies sont rouges d'hibiscus et les frangipaniers blancs comme de gros bouquets de mariée de campagne. C'est la saison de fécondation et de vie où l'air est alourdi de pollen et l'eau de germes ; la saison où l'on suffoque sous la moustiquaire impalpable, assiégée de moustiques, où la maison est envahie par des cohortes de fourmis, qui, abandonnant leurs fourmilières inondées, se viennent mettre, sans vergogne, à l'abri dans les habitations des hommes ; on ne peut alors oublier au jardin un arrosoir d'eau sans le retrouver, deux jours plus tard, grouillant de larves de moustiques, et si, par hasard, vous avez taché une robe, elle sera, le lendemain, dévorée par les fourmis.

C'est la saison des siestes déprimantes, des nuits moites et fiévreuses, l'époque où l'on rêve à de candides forêts nordiques, blanches de neige et scintillantes de givre, où l'air est froid comme un sorbet ; où l'on ne peut abattre un pied de bananier sans mettre en fuite une multitude de

cent-pieds noirs et venimeux ou de petits scorpions maléfiques ; où l'on ne peut soulever une éponge sans découvrir dessous, de longs vers d'humidité nauséabonds qui empuantissent tous vos objets de toilette. L'époque enfin où l'on est près de s'avouer vaincu devant l'envahissement d'une faune de cauchemar qui empoisonne tous vos instants.

Mais rien ne décourageait la maîtresse du logis lorsqu'elle avait fixé le jour où l'on cuirait les mangues. Ce jour-là, la maison bourdonnait du bruit d'une activité inaccoutumée. Allongé dans mes draps moites, sans force ni pensée, dès que la prime aurore commençait d'effeuiller les pétales incertains de ses pâles roses, j'entendais des rires et des chuchotements dans le jardin. L'on craignait encore d'éveiller le popaa » (1), et ce bourdonnement continu était bien plus intempestif que des rires francs et des voix éclatantes. La lumière confuse qui filtrait à travers la frondaison dense et obscure de l'immense pistachier qui masquait ma fenêtre parvenait dans ma chambre singulièrement glauque et froide. A travers ma moustiquaire, cette pièce familière prenait un aspect irréel, inattendu ; la portière de bambou et de perles qui masquait la salle de bains, les livres sur leurs rayons, la coupe de cristal sur l'eau de laquelle tremblaient les fleurs d'ylang-ylang et, à travers le rideau jaune soufre qui voilait la fenêtre largement ouverte, les spectres des arbres que la brume matinale enlinceulait encore, tout ce décor quotidien m'apparaissait étrangement dépourvu de relief et de densité, comme le paysage inconsistant d'un rêve prêt à se dissoudre à la moindre oscillation de pensée.

Bientôt, l'on devait juger que l'heure avait sonné pour moi de m'éveiller, car on ne prenait plus aucune précaution pour amortir le bruit des voix et des pas. Les larges pieds des Tahitiennes se posant sur la vérandah faisaient trembler le parquet et la maison tout entière. Je reconnaissais le pas traînant de la vieille Teina, celui si lourd de l'énorme Fahatiarau et, enfin, celui de la gentille Paaro, un peu indolent mais léger.

La voix de la maîtresse du logis s'élevait, haute et claire, dans le jardin :

— Paaro ! as-tu songé à commander le sucre roux chez

(1) Européen, par extension, blanc.

l'épicier? Je ne veux pas celui du Chinois, la dernière fois, j'y ai trouvé des clous et il sentait le crottin...

— Aué ! j'ai oublié...

— Manéanéa ! (1). Dis à ta sœur qu'elle prenne la bicyclette et qu'elle file en chercher.

Quand, une heure plus tard, je venais réclamer mon petit déjeuner, je trouvais assises par terre, en rond, dans la spacieuse cuisine, des femmes, jeunes et vieilles que pour la plupart je ne connaissais pas. Elles pelaient des mangues juteuses, détachaient les grands noyaux bruns et plats, puis rejetaient les beaux fruits éventrés dans d'immenses cuves de cuivre.

Une forte odeur de térébenthine emplissait la maison. Je déjeunais seul à ma table, la maîtresse du logis ayant depuis longtemps digéré son premier repas, et, perdu, désœuvré au milieu de cette joyeuse effervescence, je me sentais semblable au frelon oisif dans la ruche bourdonnante des abeilles !

Dans leurs longues robes d'indienne roses, bleues ou mauves, les bras nus, les cheveux tirés découvrant le front et les tempes, elles se ressemblaient toutes et, parmi elles, j'avais peine à reconnaître les filles attachées à la maison perdues au milieu des « fetii » (2) arrivés des quatre coins de Papeete pour leur venir en aide.

La vieille Teina, selon son habitude, rabâchait dans un coin les innombrables griefs qu'elle nourrissait contre sa patronne qui refusait formellement de se laisser dérober ses draps, ses mouchoirs, son sucre, tout ce qui, en un mot, tentait irrésistiblement la cupidité de la vieille femme. Son maigre profil d'oiseau rageur se contractait encore de fureur à la pensée de tout ce qu'elle avait dû restituer à ces « popaa » si peu accommodants ! Tous les trois jours un drame explosait à la maison ; la vieille Teina était mise violemment à la porte avec interdiction d'en franchir désormais le seuil. Cette comédie durait depuis six mois, et la vieille Teina n'avait pas quitté la maison. Le lendemain, elle revenait le sourire aux lèvres et, quand nous nous levions, nous la trouvions installée accroupie devant un baquet rempli de linge, avec son grand canotier de bambou planté au bout

(1) Quel ennui !
(2) Parents et amis.

de son chignon, frottant, battant, essorant et chantant d'une voix aigre de mornes refrains dont elle avait dû, dans sa jeunesse, égayer et charmer de jeunes officiers en mal d'aventure exotique. Et, comme elle n'avait point de rivale à Tahiti pour blanchir les costumes sur la rosée, les amidonner dans de justes proportions et les repasser d'impeccable façon, on consentait à faire semblant d'avoir tout oublié.

Un beau jour, elle avait amené avec elle sa nièce, Fahatiarau, lui avait découvert un emploi chez nous et l'avait installée à demeure, sans autre forme de procès. C'était une fille aux jambes énormes, dont la crinière, toujours dénouée, répandait une forte odeur de clapier. Quand on la cherchait pour quelque travail, on la découvrait sous les bananiers, vautrée à même dans la brousse qu'elle avait foulée comme une litière. Elle se mettait à quatre pattes, avant de se lever, vous regardait en levant pesamment les paupières et l'on était gêné, en vérité, lorsqu'elle vous adressait la parole, car l'on s'attendait à entendre un long et plaintif beuglement.

Enfin, il y avait encore la jeune et gentille Paaro, la fille de la maison. Elle était vive et charmante, avec ses longs yeux de gazelle, sa taille petite et bien prise, ses bras ronds et lisses comme un cuivre clair. Le grain de sa peau était d'une délicatesse extrême et je me souviendrai longtemps de ce coin de chair, en haut de la cuisse, qu'elle montrait ingénument ; il m'apparut clair comme l'ambre et aussi velouté qu'une mangue, ce jour où, accroupie sur ses talons, la robe ramenée entre les jambes pour former une culotte, elle râpait un coco en chantant.

Terii, son jeune frère, était chargé d'entretenir, dans le jardin, les trois grands feux de bois sous les trois bassines où les mangues mijotaient. Armée d'une écumoire immense, la maîtresse du logis, avec ses courts cheveux bouclés et le grand tablier rose qui l'enveloppait et lui donnait l'aspect d'une pensionnaire, s'agitait et commandait aussi pleine de sang-froid qu'un vieux capitaine.

Comme ce jour-là on ne pouvait songer à préparer le repas de midi, Tétoua, la voisine tahitienne, acceptait d'allumer pour tout le monde le « himaa » (1). Le petit

(1) Four tahitien.

cochon de lait grillait sur les pierres chaudes auprès des fruits à pain, des bananes sauvages et des poissons soigneusement roulés dans des feuilles d'auti. Ainsi prenions-nous le repas en commun, mais je quittais vivement la table, car, visiblement, je gênais mes hôtes. Ils n'osaient point pétrir entre leurs doigts le fruit à pain, tremper dans le jus de coco les boulettes de poisson et aspirer goulûment la sauce qui ruisselait le long des doigts.

Je fuyais la maison et c'est seulement à l'heure où la pénombre de l'Orohéna se noyait dans l'obscurité crépusculaire que je revenais.

Je retrouvais le logis apaisé. Dans le jardin, l'herbe calcinée marquait encore l'emplacement des feux de bois. Paaro sortait de la salle de douche et peignait ses lourds cheveux lustrés et encore humides. Elle avait revêtu une robe de mousseline blanche et sa peau brune brillait sous les entre-deux de dentelle.

Elle me souriait, dès qu'elle m'apercevait, et venait vers moi ; ses pieds nus et puissants s'imprimaient à peine sur le gazon tiède.

— Haere mai ! (Viens) faisait-elle en se dirigeant vers la cuisine.

Sur la grande table de bois dont les pieds baignaient dans des récipients remplis de pétrole afin d'éloigner les fourmis, une multitude de pots s'alignaient en bon ordre. La gelée de mangues refroidissait lentement, exhalant un parfum subtil de vanille et de violette ; demain, elle aurait la couleur et la consistance des topazes brûlées, les pots de verre seraient recouverts de rondelles de papier imbibées de rhum, ceux de fer-blanc seraient soudés, empaquetés et expédiés en France aux amis oublieux.

Les trois grands chaudrons de cuivre fraîchement astiqués qui dans l'ombre grandissante luisaient faiblement comme des astres morts, avaient repris leur place aux murs de la cuisine, jusqu'au jour lointain et proche où, dans les jardins et dans les vallées, les papayers offriraient leurs fruits longs, jaunes, gonflés de soleil et de suc, jusqu'au jour où les papayers, symboles d'abondance et de fécondité, exhiberaient leurs troncs lisses, hérissés de papayes, semblables au buste de la Diane d'Ephès ealourdi d'innombrables seins.

JEAN DORSENNE.

La graine de Mac Coy

(Conte des Mers du Sud).

Le trois-mâts le *Pyrénéen*, avec ses flancs de fer profondément enfoncés dans l'eau sous le poids de la cargaison de blé qu'il portait, roulait paresseusement sur ses ancres, au large de l'île escarpée de Pitcaïrn, qui fait partie de l'archipel océanien des Pomotou.

Un indigène, venu de terre dans une minuscule pirogue à balancier, rallia le navire et, par une échelle de corde qu'on lui lança, monta prestement à bord.

En franchissant la lice et en sautant sur le pont, il lui sembla voir devant lui un vague et presque imperceptible brouillard, une sorte de pellicule légère qui recouvrait les choses et en troublait le contour. Était-ce une illusion de ses yeux qu'il essuya, ou bien une réalité? Il songea qu'il se faisait vieux et qu'il était temps pour lui de se commander à San-Francisco, à la première occasion qui s'offrirait, une paire de lunettes.

Il promena son regard autour de lui, puis le leva vers la mâture. Rien d'anormal n'apparaissait et il se demanda pourquoi le navire sur lequel il se trouvait avait hissé le signal de détresse. Une maladie contagieuse s'était-elle déclarée à bord? Ou, pour une cause inconnue, le trois-mâts était-il à court d'eau douce et de vivres?

Il serra la main que lui tendait en silence le capitaine, dont les traits tirés et les yeux anxieux trahissaient, un grave souci.

Au même instant, il perçut une odeur étrange, une odeur de pain brûlé, ou quelque chose d'approchant, qu'il ne pouvait définir.

Puis il vit, non loin de lui, un matelot agenouillé, au visage ravagé comme celui du capitaine, et qui était en train de calfater avec de l'étoupe les interstices du plancher du pont.

Sous le marteau, avec lequel frappait l'homme, qui devait être le charpentier du bord, une mince fumée s'éleva, décrivit une spirale bleuâtre, puis s'évanouit dans l'air. En même temps, l'insulaire sentit, sous les épaisses callosités de ses pieds nus, une sourde chaleur.

Il vit encore tout l'équipage, qui s'était groupé autour de lui, le fixer avec des yeux suppliants.

Il avait maintenant compris la nature du désastre qui s'était abattu sur l'infortuné navire.

Il promena sur le groupe des matelots, comme une apaisante bénédiction, le regard liquide de ses yeux bruns et, d'une voix douce, pareille au roucoulement d'une tourterelle, demanda au capitaine :

— Depuis combien de temps brûlez-vous?

Le capitaine toisa l'insulaire, qui était vêtu d'un pantalon de coutil et d'une chemise de coton, et coiffé d'un chapeau de paille.

Et il s'irrita, intérieurement, de cette douceur quasi céleste, qui semblait narguer son angoisse atroce.

— Depuis quinze jours, répondit-il brièvement. Qui es-tu?

— Je m'appelle Mac Coy, pour vous servir.

— Tu es, sans doute, le pilote que l'on m'envoie?

— Ici, capitaine, nous sommes tous pilotes et je connais à fond toutes les eaux de l'archipel.

— Nous perdons notre temps en vaines paroles. Ce que je veux, c'est parler, dans le plus bref délai, à l'une des notabilités de l'île.

— Alors, capitaine, mieux que n'importe qui je ferai votre affaire, affirma, avec compassion, la voix angélique. Que désirez-vous de moi?

Le capitaine crispa nerveusement ses sourcils. Cette tendre et câline suavité dans le temps que son navire n'était plus, sous lui, qu'une fournaise ardente l'exaspérait. Il serra le poing, comme pour en asséner un coup sur son interlocuteur. Il se contint néanmoins.

— Qui es-tu donc? interrogea-t-il.

— Je suis le principal magistrat de Pitcaïrn, le gouverneur de l'île, et j'ai tenu à venir, en personne, à votre appel.

Un homme de haute taille, aux larges épaules, au visage défait et au menton mal rasé, s'était approché. A cette surprenante déclaration, il éclata d'un rire sardonique. Quoi? ce vagabond à peau brune, au chapeau de paille usé, au pantalon troué, à la chemise sans boutons qui découvrait une poitrine velue et grisonnante sur laquelle descendait une longue barbe hirsute, était le gouverneur de Pitcaïrn !

Chez n'importe quel fripier, deux shillings auraient suffi à l'habiller plus décemment.

— Je veux bien vous croire sur parole, reprit le capitaine. Mais une question encore. Êtes-vous parent de l'ancien Mac Coy de la *Bounty?*

— C'était mon arrière-grand-père.

— Ah! Très bien... Mon nom, à moi, est Davenport.

Et, montrant l'homme aux larges épaules :

— Voici mon second, Mr. Konig. Maintenant, parlons utilement. Nous brûlons, je vous l'ai dit, depuis deux semaines. D'un moment à l'autre, l'enfer va se déchaîner et le navire exploser. C'est pourquoi j'ai mis le cap sur Pitcaïrn. Mon dessin est d'échouer le bateau, le plus tôt possible, et d'en sauver la coque, pendant qu'il en est temps encore.

— Alors, capitaine, déclara Mac Coy, vous avez fait un mauvais calcul. Vous auriez dû suivre jusqu'à l'atoll de Mangareva. Il y a là une grève superbe, dans un lagon intérieur, dont l'eau est aussi calme qu'un étang de moulin (1).

— C'est possible, observa le second. Mais nous sommes ici. Il faut agir sans tarder.

Mac Coy secoua gentiment la tête.

— Agir, c'est bientôt dit. Mais Pitcaïrn ne possède pas la moindre plage où pouvoir échouer un navire. Pas même un simple mouillage.

— Vous êtes un farceur, riposta le second. Oui, un fieffé farceur! répéta-t-il, plus énergiquement, tandis que le capitaine lui faisait signe de modérer son langage. Ce n'est pas à moi qu'on raconte de pareilles balivernes. Où garez-vous donc vos propres bateaux, votre brick, votre cotre, n'importe quoi, enfin... ce qui vous sert à naviguer? Hein? Répondez un peu...

Mac Coy se prit à sourire. Et ce sourire était aussi doux que son parler. C'était un enveloppement caressant, qui trahissait la sérénité de son âme, la quiétude immense qu'il voulait faire partager au second, plein de hargne.

— Nous n'avons ici, modula-t-il, ni brick, ni cotre, ni aucun bateau tant soit peu important. Nous ne possédons que de simples pirogues, que nous hissons avec des cordes, sur la falaise.

— Je voudrais le voir pour le croire, grogna le second. Comment, en ce cas, commercez-vous avec les autres îles de l'archipel

(1) Un « atoll » est une île annulaire, formée par des coraux et dont le centre est occupé par une masse d'eau, qu'on appelle un « lagon ». Le lagon communique d'ordinaire avec la mer, par une « passe » ou canal naturel, plus ou moins navigable.

et entreprenez-vous la moindre course? Répondez donc à cela?

— C'est bien simple. Nous restons chez nous. Longtemps, le brick de la Mission nous rendit de précieux services. Il ne vient plus maintenant et nous dépendons des navires de passage, qui ont San-Francisco pour port d'attache ou qui nous arrivent du Cap Horn. Nous en voyons, certaines années, une demi-douzaine. Parfois un an s'écoule, et même plus, avant qu'un seul apparaisse. Le vôtre est le premier qui, depuis sept mois, nous rende visite.

— Voilà qui est bougrement étonnant!

— C'est ainsi, cependant.

Le capitaine Davenport s'interposa.

— Trêve à ces discussions... dit-il. Qu'estimez-vous que nous puissions faire, Mr. Mac Coy?

Mac Coy promena ses yeux bruns, caressants comme ceux d'une femme, des rivages abrupts de Pitcaïrn aux hommes de l'équipage, qui attendaient, aussi anxieux que leur capitaine, la décision qui tomberait de ses lèvres. Mais il ne se pressait pas. Il réfléchissait, lentement et sagement, avant de formuler sa réponse.

— Mangareva, prononça-t-il enfin, est, comme je vous l'ai dit, le seul endroit où vous puissiez aller. Vous y trouverez, pour échouer votre navire, un lit de sable magnifique. C'est à trois cents milles d'ici. N'hésitez pas.

Le capitaine et le second s'entre-regardèrent avec désespoir.

— Mais il vous faut, continua Mac Coy, attendre quelque peu, pour vous mettre en route. La brise est faible, en ce moment, et ne vous permettrait pas de lutter contre un fort courant que vous ne tarderiez pas à rencontrer et qui vous éloignerait, infailliblement, du but désiré. Le vent fraîchira, vers minuit. Voyez, vers la pointe sud-est de Pitcaïrn, cet amas de petits nuages et ces traînées dans le ciel. C'est de ce côté que s'élèvera le vent favorable.

— Va pour Mangareva! approuva le capitaine Davenport, tandis que le second secouait la tête, assez peu convaincu. Venez avec nous dans la chambre des cartes, afin que nous précisions ensemble notre direction.

Les trois hommes gagnèrent l'étroite cabine et y pénétrèrent. L'atmosphère y était étouffante, empoisonnée de gaz délétères, invisibles et irrespirables. Mac Coy sentit la sueur lui jaillir du corps et ses yeux s'injecter de sang. Il avait la sensation d'être dans un four surchauffé, qui allait le dessécher comme un brin d'herbe, ou dans une boîte d'allumettes d'où les flammes allaient jaillir.

Comme il levait un de ses pieds et en frottait la face inférieure contre son pantalon, le second se mit à rire sauvagement.

— C'est ici, rugit-il, l'antichambre de l'enfer... C'est l'enfer même que vous avez sous les pieds !

— Il fait chaud, évidemment ! s'écria Mac Coy, malgré lui, et tout en s'essuyant la figure de son mouchoir d'indienne.

— Voici Mangareva... dit le capitaine Davenport, en se penchant sur la table et en indiquant du doigt un petit point noir, marqué sur le papier blanc. Mais, entre Pitcaïrn et Mangareva, se trouve une autre île. Pourquoi ne pas s'y rendre plutôt, puisqu'elle est plus proche?

— Je la connais, répondit Mac Coy, sans daigner abaisser son regard sur la carte. C'est l'île du Croissant. C'est un atoll, inhabité et haut seulement de deux ou trois pieds au-dessus de l'eau. Au centre il y a un lagon, complètement fermé. Point de passe, pour y pénétrer. C'est à Mangareva qu'il vous faut aller.

Le capitaine Davenport eut un geste las, sortit de l'étouffoir de la chambre aux cartes et, coupant court à une objection nouvelle, que mâchonnait le second :

— Mr. Konig, veuillez mander l'équipage.

Sur l'ordre qu'ils en reçurent, les matelots s'en vinrent vers l'arrière du navire, en se hâtant de leur mieux et en traînant sur le pont, avec effort, leurs semelles roussies. Leur épuisement transparaissait dans chacun de leurs mouvements. Le cuisinier et le steward s'étaient joints à l'équipage, l'oreille tendue.

Lorsque, du haut de la dunette, le capitaine Davenport eut expliqué la situation et annoncé sa décision de mettre le cap sur Mangareva, une clameur s'éleva, faite de cris gutturaux, inarticulés, de paroles irritées et de blasphèmes. Une voix aiguë domina, un instant, le tumulte et cria :

— Sacredié ! Voilà quinze jours que nous brûlons vivants, sur ce damné fourneau ! Et le capitaine prétend se remettre en route, quand la terre est là, devant nous. Regardez !

Tous les yeux se tournèrent, avides, vers les pics verdoyants de Pitcaïrn.

— Vous le voyez vous-même, dit à Mac Coy le capitaine Davenport. Ils ne veulent pas aller plus loin. Ils en ont assez, de naviguer sur leur cercueil ardent. Je vais jeter le navire à la côte et il s'y brisera, voilà tout !

Suave comme un souffle de printemps, s'éleva, à son tour, la voix de Mac Coy.

— Un peu de courage, mes amis, disait la voix. Soyez raisonnables. C'est moi qui ai conseillé à votre capitaine de gagner Mangareva. Avec le vent propice, qui soufflera d'ici l'aurore, vous y serez

rapidement portés. Vous arriverez au port dans les vingt-quatre heures. Je vous parle pour votre bien à tous.

Les grognements, les jurons et les blasphèmes s'apaisèrent, tandis que Mac Coy demandait au capitaine Davenport :

— Avez-vous des vivres en quantité suffisante?

— Nous crevons tous de faim ! fut la réponse. Depuis deux jours, je n'ai pris qu'un biscuit de mer et une cuillerée de saumon de conserve. Nous n'osons pas pénétrer dans la cambuse, que nous avons, dès le début, solidement barricadée, ainsi, du reste, que presque tout l'intérieur du navire, dans l'espoir d'étouffer le feu. Nous nous sommes depuis, partagé le peu de nourriture que contenait l'office.

La fumée, cependant, devenait, sur le pont, plus épaisse et maintenant elle voilait presque Pitcaïrn. Le charpentier calfatait sans trêve.

— J'aurais, reprit le capitaine Davenport, après quelque hésitation, une requête à vous adresser. Je ne possède pas de carte détaillée de Mangareva. Sur la carte générale que nous avons consultée ensemble, l'île, vous l'avez vu comme moi, n'est figurée que par un point imperceptible. Je puis avoir des difficultés pour trouver l'entrée de passe qui conduit au lagon. Accepteriez-vous de venir avec nous et de piloter le navire?

Aussi impassible que si une invitation à dîner lui était offerte, Mac Coy acquiesça :

— J'irai avec vous.

— Et si le navire explose, en cours de route?

— Tenez vos canots prêts. Si la catastrophe que vous redoutez se produisait, nous y trouverions un refuge et ce sont eux qui nous déposeraient, sans dommage, à Mangareva.

— Je vous remercie.

De la dunette, le capitaine Davenport harangua de nouveau l'équipage.

— La personne qui est ici, près de moi, déclara-t-il, est l'honorable Mr. Mac Coy, le gouverneur, en personne, de Pitcaïrn. Il accepte de nous accompagner. C'est, pour nous tous, une importante garantie. Quel que soit le risque que nous courions, il le partage volontairement. Il convient donc de lui faire confiance et de ne pas rechigner devant un dernier effort.

Les hommes se concertèrent entre eux, à voix basse, sans grognements intempestifs, et l'unanimité fut vite acquise.

Ils poussèrent en avant le jeune garçon à la voix pointue, qui, au nom de ses camarades, cria avec enthousiasme :

— S'il y va, parbleu ! nous irons aussi.

Mac Coy se tourna, d'un air triomphant, vers le capitaine

Davenport et, dans un roucoulement de colombe, laissa tomber :

— Les choses s'arrangent à merveille, vous le voyez. Mais il faut que j'aille à terre, tout d'abord.

Le capitaine Davenport sursauta.

— Aller à terre ! protesta-t-il. Et pourquoi faire? Vous en avez pour trois heures, avec votre pirogue ! Et autant pour revenir !

— Nous sommes d'accord. Il est six heures du soir et je ne pourrai aborder avant neuf heures. Une autre heure me sera nécessaire pour réunir mes administrés.

— Réunir vos administrés, lorsque mon navire brûle sous moi ! Voilà qui ne me paraît pas indispensable.

Mac Coy ne s'emporta point et, paisible comme une mer d'été, répondit :

— Votre navire brûle, capitaine, je le comprends bien. Et c'est pourquoi j'accepte de vous accompagner à Mangareva. Mais de cela même je dois demander l'autorisation à mon peuple. C'est la coutume, chaque fois que le gouverneur s'absente, d'agir ainsi. Mes gens ont le droit de voter pour ou contre. Soyez, d'ailleurs, sans inquiétude. Ils ne me refuseront pas la permission en question.

— Vous en êtes sûr?

— Je n'en doute pas une minute.

— Alors, à quoi bon aller les consulter?

— C'est l'usage. Et puis, en ma qualité de gouverneur de l'île, je dois prendre, dans l'intérêt de mes administrés, un certain nombre de mesures indispensables.

— S'il ne faut, comme vous le dites, que vingt-quatre heures pour gagner Mangareva, votre absence ne sera pas bien longue.

— Évidemment. Mais on ne sait jamais. Il faut compter avec l'imprévu. Jadis, je m'en souviens, il advint à mon père de quitter Pitcaïrn, pour trois mois, pensait-il. Il revint au bout d'un an. Vous manquez de vivres, au surplus, et je puis vous amener, avec moi, demain matin, deux pleines pirogues de bananes séchées. Supposez, comme vous le craignez, que le navire saute en cours de route. Vous aurez au moins, dans vos canots, quelques provisions en réserve. Au revoir, capitaine.

Il tendit sa main au capitaine Davenport, qui la prit et l'étreignit dans la sienne. Il semblait s'y cramponner, comme un naufragé à une bouée de sauvetage.

— Qui me prouve, murmura-t-il, que vous reviendrez?

— Oui, appuya le second. Voilà ce qu'il conviendrait de savoir. Comment pouvons-nous connaître s'il ne songe pas simplement à se défiler?

Mac Coy ne répondit pas. Il se contenta de regarder les deux hommes avec son insondable bienveillance, qui ne laissait place à aucune suspicion.

Le capitaine Davenport lâcha la main de l'insulaire, qui promena, une dernière fois, sur l'équipage haletant, la bénédiction de ses prunelles et qui, passant par-dessus la lice, descendit dans sa pirogue.

*
* *

Un peu avant l'aurore, le capitaine Davenport distingua sur la mer deux pirogues, qui se dirigeaient vers le *Pyrénéen*. Mac Coy grimpait bientôt sur le pont brûlant. Il apportait avec lui, selon sa promesse, plusieurs ballots de bananes sèches, chacun d'eux soigneusement enveloppé de feuilles.

Dès que le tout eût été hissé à bord, Mac Coy s'écria joyeusement :

— Maintenant, capitaine, levez vos ancres et donnez de la toile. Le vent est excellent et nous pourrons pousser droit vers Mangareva. Ainsi vous sauverez votre cher navire. Quand la terre sera en vue, je prendrai la barre et le piloterai.

Le trois-mâts se mit en marche, laissant derrière lui Pitcaïrn.

— A combien, demanda Mac Coy, estimez-vous la vitesse du navire, si ce vent continue à souffler?

— A onze nœuds environ.

— Onze nœuds... A cette allure, nous apercevrons Mangareva demain matin, entre huit et neuf heures. A dix heures, à onze au plus tard, j'amènerai sur le sable le *Pyrénéen*. Et tous vos ennuis seront finis.

Si persuasive était la conviction de Mac Coy qu'il semblait presque au capitaine Davenport que cet heureux moment était déjà arrivé. Et, comme le vent soufflait plus fort, de minute en minute, il annonça, avec ravissement :

— J'ai dit onze nœuds. Le loch, voyez vous-même, Mr. Mac Coy, en marque douze.

Toute la journée, avec sa cargaison de feu ardent, le *Pyrénéen* déchira la mer écumante.

A la tombée de la nuit, par prudence, les voiles de cacatois et de perroquet furent ferlées, et le navire continua dans l'obscurité, parmi le rugissement des vagues, sa course à peine ralentie. C'était merveilleux.

Une détente s'était produite, tant dans l'esprit du capitaine Davenport que dans celui du second. L'équipage s'était pareillement rassuré. Une voix s'éleva de l'avant et entonna une joyeuse chanson

de matelot. Cinq minutes après, tous les hommes chantaient.

Le capitaine Davenport fit apporter ses couvertures sur la dunette, les y étendit et s'y allongea.

— J'avais, dit-il à Mac Coy, depuis bien des jours, oublié ce qu'est le sommeil. Je tombe d'épuisement. Vous me réveillerez, si c'est nécessaire.

Le jour n'était pas encore levé quand il sentit que quelqu'un, doucement, lui tirait le bras.

Il se redressa brusquement, encore engourdi d'un lourd sommeil. Le vent tambourinait son chant de guerre dans le gréément et une mer sauvage flagellait le navire. Le roulis le couchait alternativement sur son flanc droit et sur son flanc gauche, et le pont était balayé à chaque coup.

Le capitaine Davenport entendit Mac Coy lui crier il ne savait quoi. Étendant le bras, il le saisit par l'épaule et l'attira contre lui, de façon à coller son oreille contre la bouche qui parlait. La voix lui parvint plus nettement, mais encore étrangement assourdie, comme si elle venait de très loin.

— Il est trois heures, disait Mac Coy. Nous devons avoir parcouru dans les deux cent cinquante milles. L'île du Croissant doit être quelque part, devant nous, à une trentaine de milles environ. Elle ne porte aucun feu qui la signale. Nous risquons d'aller nous cogner dessus. Notre perte, comme celle du navire, est certaine en ce cas.

— Que devons-nous faire? Mettre à la cape?

— Oui. Mettre à la cape jusqu'au jour. Ce n'est qu'un retard de quelques heures.

L'ordre en fut jeté aux atomes humains, qui, sur le navire, se débattaient contre la mort. Tirant sur les manœuvres, ils se mirent à carguer et le *Pyrénéen*, qu'assaillait à l'extérieur la fureur de la mer, qu'assiégeait au dedans celle du feu, se ballotta sur les vagues.

— Cette rafale, que nous subissons, expliqua Mac Coy au capitaine Davenport, est tout à fait paradoxale. Mais les vents, cette année, sont d'une surprenante inégalité. Les alisés, notamment, sont refoulés de leur direction coutumière par des souffles plus puissants.

Il agita sa main dans la nuit, vers un insondable infini, et continua :

— De violents ouragans se déchaînent certainement à l'heure actuelle, j'ignore en quel endroit. Nous en subissons le contre-coup. Mais ce sera, pour nous, peu de chose, je puis vous l'affirmer.

A l'aube, la rafale s'était en effet calmée et le vent était redevenu normal. Mais un nouveau danger se révélait. La mer s'était couverte d'une brume nacrée, que transperçaient seuls les rayons solaires et qui bouchait complètement l'horizon.

Le pont de la goélette fumait plus que la veille et la gaieté de l'équipage s'était évanouie. On entendait pleurnicher le mousse. C'était sa première traversée et la peur de la mort lui serrait le cœur. Le capitaine Davenport errait sur le pont, comme une âme en peine, mordant sa moustache et fronçant nerveusement ses sourcils. Mac Coy, pour son petit déjeuner, était tranquillement en train de se régaler de bananes frites, qu'il arrosait d'une potée d'eau.

— Que pensez-vous de la situation? interrogea le capitaine Davenport.

Mac Coy termina sa dernière banane, but un coup à son pot qu'il vida, et hocha la tête.

— Ma foi, capitaine, répondit-il sans se troubler autrement, autant courir que brûler. Le pont est de plus en plus chaud. C'est, pour mes pieds nus, un vrai désagrément. N'auriez-vous pas une paire de souliers à me prêter?

On donna derechef de la toile et le *Pyrénéen*, filant dix nœuds, reprit sa course.

La mer demeura grosse, quelque temps encore, puis s'apaisa.

Le capitaine Davenport, accompagné de Mac Coy et du second, grimpa dans la hune de misaine, pour s'efforcer de découvrir la terre. Mais la brume nacrée ne s'éclaircissait toujours pas. Tous les hommes scrutaient également des yeux l'atmosphère opaque et splendide, pour y chercher cette terre bienheureuse. Chacun d'eux était à son poste, prêt à donner, pour la manœuvre finale, ce qui lui restait de forces.

Une autre heure s'écoula. Rien, toujours rien n'apparaissait.

— Et si nous manquons Mangareva? demanda brusquement à Mac Coy le capitaine Davenport.

— Nous laisserons courir. C'est tout ce que nous pouvons faire. Nous finirons bien par arriver quelque part. Théoriquement, notre direction était bonne. Mais, parmi les Pomotou, il faut toujours compter avec les courants, sous l'influence desquels dévient les navires. Tel aura été notre cas. C'est pourquoi, d'ailleurs, ces îles furent longtemps nommées l' « Archipel Perfide ».

*
* *

Le capitaine Davenport, le second et Mac Coy redescendirent sur le pont et regagnèrent la dunette.

— Je causais, un jour, à Sydney, dit Mr. Konig, avec un vieux marin qui avait passé sa vie à commercer dans ces diables d'îles.

Il me contait que l'assurance y est, pour les voiliers, de dix-huit pour cent.

— Tout à fait exact, approuva Mac Coy, avec un sourire. Encore beaucoup de compagnies demandent-elles vingt pour cent... quand elles acceptent l'assurance.

Les trois hommes se dirigèrent vers la chambre des cartes. Mais, dès qu'ils y furent entrés, les vapeurs empoisonnées les chassèrent dehors, toussant et haletant. La carte, qu'ils avaient emportée avec eux, fut déroulée.

— Voici, dit le capitaine Davenport, l'île Moorenhout. Elle est à cent milles environ devant nous.

— Mauvais endroit ! commenta Mac Coy. Il y a bien une grève sur laquelle nous pourrions échouer le navire. Mais il y a aussi, autour de cette île, une série de récifs avec lesquels nous jouerions gros jeu. Mauvais endroit ! Mauvais endroit !

— Nous en courrons le risque ! déclara le capitaine Davenport.

La voilure fut diminuée, dès l'après-midi, afin d'éviter de dépasser l'île pendant la nuit.

L'aube se leva, radieuse, avec un resplendissant soleil des tropiques. L'alisé du sud-est était passé à l'est et chassait devant lui le *Pyrénéen* à une allure de huit nœuds. Le capitaine Davenport fit le point et annonça à l'équipage que Moorenhout n'était plus qu'à une distance de dix milles.

Mais le *Pyrénéen* couvrit les dix milles. Il en couvrit dix autres. Et les vigies, postées dans la mâture, ne virent que la mer nue, inondée de lumière.

— C'est impossible ! hurla, de la dunette, le capitaine Davenport. La terre est là, quelque part ! Vous dormez là-haut ! Ou êtes-vous aveugles?

— Nous avons pu, observa Mac Coy, dériver dans l'obscurité. Calmez-vous, capitaine ! Il ne sert à rien de s'emporter. Toujours cette même traîtrise des courants !

Le capitaine Davenport regardait autour de lui, comme un fou.

Finalement, il reprit son sextant et, en compagnie du second, refit son point.

— Pas d'erreur ! cria-t-il, quand il eut terminé ses calculs. « 21,55 *sud* » et « 136 *ouest* ». Que trouvez-vous, Mr. Konig?

— « 21,55... » parfaitement. Mais ma longitude diffère quelque peu de la vôtre... « 136,48 ». Pour minime qu'elle soit, la différence est appréciable.

Le capitaine Davenport se contenta de hausser les épaules, avec

un silence si méprisant pour les rectifications de chiffres du second, qu'en son for intérieur Mr. Konig en blasphéma de dépit.

— Continuez dans la même direction ! ordonna au timonier le capitaine Davenport, qui s'en retourna ensuite à ses calculs et les recommença.

Il se remit à chiquer sa moustache, ses lèvres et son crayon. La sueur lui coulait du visage. Il regardait ses chiffres, d'un air hébété, comme il eût fait en face de fantômes.

Le capitaine Davenport s'appuya du coude contre la chambre des cartes et, une demi-heure durant, il demeura là, immobile et muet, à contempler la mer.

Puis il reprit la carte et y promena son regard.

— Mr. Mac Coy, dit-il enfin, je vois indiquées, vers le nord-ouest, à quarante milles de distance, d'autres îles, les îles Actéon. Dites-moi...

— Elles sont quatre, interrompit Mac Coy. Ce sont des îles basses. Tout d'abord, au sud-est du groupe, est Matoueri. Pas d'habitants. Pas d'accès au lagon central. Vient ensuite Tenarounga. Il y eut là, autrefois, une douzaine d'habitants. Y sont-ils encore, où sont-ils partis? Je l'ignore. Pas d'accès au lagon pour un navire comme le vôtre. Un tout petit chenal, avec une brasse d'eau, à peine capable de recevoir une simple pirogue. Véhanga et Teuarare sont les deux autres. Nul accès au lagon. Pas d'habitants. Ce sont les plus basses du groupe, nous n'y trouverons aucun lit par où puisse pénétrer le *Pyrénéen*. L'y échouer, c'est sa destruction totale, inévitable.

— Écoutez cela ! vociféra le capitaine Davenport hors de lui. Pas d'habitants ! Pas d'accès au lagon ! A quoi, bon Dieu ! ces îles servent-elles?

Il se tut un instant, consulta la carte, puis aboya derechef, comme un terrier qu'on irrite :

— Eh bien, en voici encore des îles ! Toute une collection, au nord-nord-ouest... Quelle est pour nous la meilleure, Mr. Mac Coy?

Mac Coy réfléchit tranquillement, dédaigna de consulter la carte et se contenta d'interroger sa mémoire qui en était une autre, aussi fidèle. Il connaissait à fond tout cette poussière d'îles, comme l'habitant d'une ville en connaît les monuments, les boulevards et les rues.

— Des récifs, dit-il, des hauts-fonds avec des lagons obstrués et rien d'autre. A une centaine de milles, ou un peu plus, dans cette direction, vers l'ouest-nord-ouest nous rencontrons Papakéna et Vanavana. La première de ces deux îles est déserte et j'ai ouï dire que les habitants de la seconde avaient émigré à l'île Cadmus. De toute façon, pas d'entrée aux lagons de l'une ni de l'autre. Puis voici

encore, plus à droite, Ahounouï. Pas d'entrée au lagon. Pas d'habitants.

— Quarante milles au delà, je vois marquées deux nouvelles îles... gémit plaintivement le capitaine Davenport.

Mac Coy branla la tête.

— Oui, Paros et Manouhoungi. Pas d'accès au lagon. Pas d'habitants. Trente-cinq milles au delà, il y a encore Nongonongo, qui se trouve dans le même cas. Mais il en va autrement avec l'île Hao. Voici qui fera, on ne peut mieux, notre affaire. Le lagon mesure vingt milles, dans sa longueur, avec une largeur de cinq milles. Et n'importe quel navire y peut pénétrer. Les habitants sont nombreux et il y a de l'eau douce.

Il se tut. Le capitaine Davenport, courbé sur la carte, avec son compas, proféra une plainte étouffée et murmura :

— Existe-t-il, plus proche de nous que l'île Hao, une autre île, avec un lagon accessible au *Pyrénéen?*

— Non, capitaine.

— C'est un parcours de trois cent quarante milles. Je ne veux pas, conclut-il en martelant ses paroles, en affronter la responsabilité. J'ai charge de vies humaines. J'échouerai donc le *Pyrénéen* sur les Actéon. Advienne que pourra ! C'est dommage pourtant, un si beau navire... ajouta-t-il avec un poignant regret dans la voix.

L'alisé du sud-est continuait à souffler. Mais le ciel s'était couvert à nouveau et l'océan, avec la blancheur de ses lames courtes, était pareil à un damier.

— D'ici une heure, dit à Mac Coy le capitaine Davenport, nous serons arrivés. Alors vous prendrez la barre et échouerez le navire sur celle des îles qui a chance d'être habitée.

Le soleil ne reparut plus et, au bout d'une heure, aucune terre ne se montra. Mais, derrière le navire, un violent courant de marée en déviait le sillage.

— Toujours la raison, capitaine, observa en riant Mac Coy, pour laquelle l'assurance est de dix-huit pour cent dans ces parages. Personne ne sait où il va, je vous l'ai dit, avec ces damnés courants. Vous n'êtes pas le premier, croyez-moi, à qui advient pareille mésaventure.

— Mais de combien, à votre estime, le courant actuel nous a-t-il détournés de notre route?

— Je n'en sais rien, capitaine. C'est très compliqué. Aucune autre solution pratique, au surplus, que d'aller de l'avant.

A ce moment, un pâle rais de soleil perça les nuages et le *Pyrénéen*, dont le pont fumait et luisait sous la lumière grise, continua sa course

à la mort, peignant la mer pour y chercher les îles Actéon, que les vigies ne parvinrent pas à découvrir.

A la tombée de la nuit, Mac Coy s'en fut consulter la boussole et assura au capitaine Davenport, qui en fut un peu réconforté (et Dieu sait s'il en avait besoin), que le navire courait droit vers l'île Hao.

Le lendemain matin, l'alisé soufflait de l'est, avec une parfaite régularité, et, non moins régulièrement, le *Pyrénéen* filait ses neuf nœuds. Le capitaine Davenport et le second firent chacun le point et, cette fois, tombèrent d'accord sur leurs calculs, qu'ils renouvelèrent à midi, avec un succès identique.

— Encore vingt-quatre heures et nous serons à l'île Hao, affirma le capitaine Davenport. C'est miracle comme le pont de mon pauvre navire tient bon ! Il avait, heureusement, été calfaté de neuf, à notre départ de San-Francisco. Mais il ne résistera pas éternellement.

Puis :

— Regardez ceci, Mr. Mac Coy ! s'écria-t-il, tout effaré.

Une épaisse et longue spirale floconneuse se tordait tout le long du mât d'artimon. Arrivée à son faîte, un coup de vent la balaya et elle s'effaça dans le ciel.

Alors, seulement, la mâchoire crispée du capitaine Davenport se desserra.

— Pour que nous ayons vu une pareille émission de fumée, dit-il, dépassant en volume et en densité toutes celles qui se sont produites jusqu'ici, la pression intérieure doit être devenue terrible. Il faut, pourtant, tenir encore jusqu'à demain.

Mais, le lendemain, ni à l'aube, ni à midi, ni au cours du jour, ni au coucher du soleil, l'île Hao ne se profila à l'horizon.

Par contre, une grosse mer commença à venir de l'ouest. Le baromètre dégringolait d'heure en heure. La voilure fut réduite aussi rapidement que purent travailler les deux bordées réunies.

Les hommes n'obéissaient plus qu'en grognant et en rechignant. La sueur ruisselait sur leurs visages et sur leurs bras nus. La lenteur voulue de leurs mouvements constituait à la fois une protestation et une menace. Tous pantelaient et haletaient, en quête d'air respirable. Le vent, en effet, était tombé. L'atmosphère était humide et poisseuse comme de la colle.

Si lamentable était le capitaine Davenport que Mac Coy s'approcha de lui, pour le consoler.

— Quelque cyclone, expliqua-t-il, qui sévit fort loin d'ici. C'est lui qui pèse sur le baromètre et soulève la mer. Il n'y a pas lieu de s'effrayer.

Mais le capitaine Davenport, la tête entre les mains, refusait de se

laisser consoler. Il ne répondit pas. Un gémissement sonore déchira l'air silencieux. C'était le mousse qui le poussait. Le capitaine Davenport se redressa, comme mû par un ressort, et, avec une violence qui confinait à la folie, s'écria :

— Toi, là-bas, ferme ta gueule, pour commencer !

Le mousse, épouvanté, jeta un cri aigu de terreur.

— Mr. Konig, continua le capitaine Davenport, voulez-vous aller faire taire le môme, et rapidement, d'un bon coup de manche à balai?

Ce fut Mac Coy qui se dirigea vers l'enfant et, pour le calmer, tendrement le dorlota.

La mer, comme l'avait prévu Mac Coy, s'apaisa au cours de la nuit et, vers le matin, le vent se remit à souffler. L'équipage reçut l'ordre de redonner de la toile. Mais l'île Hao s'était évaporée, on ne sait où.

Le ciel demeura couvert, on ne pouvait faire le point.

A midi, le cri de : « Brisants à l'avant ! » fut lancé par une des vigies.

En dépit des efforts du timonier, le navire refusa d'obéir au gouvernail. Un furieux courant le drossait dans la direction du récif, une roche basse, noire et déchiquetée, sur laquelle les vagues déferlaient incessamment et où les oiseaux de mer eux-mêmes n'auraient pu trouver un refuge. Le *Pyrénéen* l'échappa de peu. Il vint jusqu'à une centaine de mètres de la roche ; puis, de lui-même, s'en éloigna rapidement. Le courant qui l'avait amené avait brusquement changé de direction.

— Ce sont des eaux maudites, maudites, maudites... balbutiait le capitaine Davenport, pâle comme la mort. Jusqu'à ce jour, j'ignorais tout des Pomotou. Quand le capitaine Moyendale, après y avoir perdu son navire, me contait, sur leur archipel et sur son régime maritime, des histoires horrifiantes, je riais de lui derrière son dos. Oui, Dieu me pardonne, j'ai ri de lui... Et comment, s'il vous plaît, Mr. Mac Coy, se nomme ce morne récif?

— Je ne sais pas, capitaine.

— Pourquoi ne le savez-vous pas?

— Parce que jamais, auparavant, je ne l'avais vu. Parce que jamais je n'en avais, non plus, entendu parler. Aucune carte ne le signale. L'hydrographie de ces parages laisse fort à désirer.

— En sorte que vous ne pouvez dire exactement où nous sommes?

— Pas plus que vous, capitaine.

A quatre heures de l'après-midi, les vigies signalèrent, sur l'horizon, des cocotiers. Les arbres semblaient sortir de l'eau. Un peu plus tard, se dessina la terre plate d'un atoll.

— Je sais maintenant où nous sommes, déclara Mac Coy en abaissant sa jumelle. Ceci est l'île Résolution, capitaine. Nous nous trouvons à quarante-cinq milles au delà de l'île Hao.

— Alors tenez-vous prêt à échouer le navire.

La phrase fatidique retomba des lèvres de Mac Coy :

— Pas d'accès au lagon, si ce n'est pour des pirogues. Toutefois, maintenant que nous avons repéré notre position, nous pouvons, sans inconvénient aucun, courir vers Barclay-de-Tolley, qui possède un havre excellent. Avec cette brise, nous y serons immanquablement, à neuf heures, demain matin.

Le capitaine Davenport consulta la carte et pesa le pour et le contre. Mac Coy coupa court à ses hésitations.

— Si nous échouons ici le bateau, capitaine, nous serons contraints de faire, de toute façon, le voyage de Barclay-de-Tolley, dans les canots.

Le capitaine Davenport se résigna et, comme l'avait promis Mac Coy, Barclay-de-Tolley, avec ses cocotiers, apparut sur l'horizon, le jour suivant, à l'heure indiquée. Mais le vent était tombé, un courant malencontreux tirait vers l'ouest le navire et, des heures durant, le *Pyrénéen* essaya vainement de rallier l'île. Le capitaine Davenport lui-même, le second, Mac Coy, le cuisinier et le stewart, afin de galvaniser l'équipage, aidèrent à la manœuvre. Tout fut inutile et Barclay-de-Tolley s'évanouit comme un rêve.

Du coup, les hommes déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin. Leur résolution était prise, et bien prise, d'abandonner le navire, qui allait sauter d'un moment à l'autre, de mettre les canots à la mer et d'y prendre place. Le vent et les courants les emporteraient ils ne savaient où? Peu leur importait! Et, s'ils devenaient la proie des requins, ce serait encore une fin meilleure que celle qui les attendait..

Ils se préparaient à agir comme ils disaient et ils se dirigeaient déjà vers les porte-manteaux auxquels étaient suspendus les embarcations. Le capitaine Davenport et Mr. Konig tentèrent en vain de s'interposer. Ils furent bousculés sans vergogne.

Les deux officiers mirent revolver au poing et le sang allait certainement couler, lorsque résonna l'ineffable voix de tourterelle.

— Mes chers amis, disait-elle, je vous prie, je vous supplie de patienter encore un peu. Nous avons maintenant, échelonné devant nous en arc de cercle, tout un chapelet d'îles, avec des atterrages de premier ordre. Voulez-vous leurs noms? C'est Makémo, à soixante-quinze milles sud-ouest. Son lagon, auquel conduit un profond chenal, mesure trente milles de long. Puis, encore un peu plus à l'ouest, à quelques milles de Makémo, c'est l'île Katiou. Ou bien, vers l'est,

c'est Raraka et Fakarava. Il est matériellement impossible que, dans les vingt ou trente heures, un courant de marée, quels que soient les vents, ne nous amène pas à l'une de ce îles. J'ignore à laquelle, je vous le dis en toute franchise. Mais la chose a peu d'importance. Le principal est que le *Pyrénéen*, et vous avec lui, soyez sauvés.

Les matelots écoutaient, bouche bée, la voix chantante, qui leur rappelait, souvenirs lointains, les berceuses oubliées dont leurs mères, jadis, avaient charmé leur enfance. Les sombres cryptes de leurs âmes s'en illuminèrent une dernière fois, en dépit du feu d'enfer qui mugissait sous le pont.

Ils ne répondirent rien, mais s'écartèrent les uns des autres, d'un mouvement machinal, et regagnèrent isolément, qui le poste d'avant, qui l'endroit que leur assignait leur travail.

— Vous les avez littéralement ensorcelés..., glissa le second à l'oreille de Mac Coy, en grimaçant un sourire.

— Bah ! ces garçons ne sont pas méchants. Leur cœur est bon. Mais ils en ont vu de dures et ont peiné ferme. Ils continueront jusqu'au bout.

— Moi non plus, baragouina le capitaine Davenport, je ne céderai pas. Ces Pomotou m'ont trompé et bafoué d'une façon honteuse. Je refuse de m'avouer vaincu. Je conduirai mon navire jusqu'en Chine, s'il le faut, afin de lui trouver un bon lit, pour l'échouer. Vieux, vous m'entendez bien?

— Je vous entends et je vous approuve, capitaine, assura Mac Coy. Et, jusqu'au bout, je demeurerai avec vous.

*
* *

Quand la nuit tomba, la situation était devenue à peu près intenable. Les hommes cherchaient en vain le sommeil et si brûlant était le pont qu'ils se hissaient dans les agrès. Les vapeurs empoisonnées filtraient de partout et rampaient comme de mauvais esprits. Elles s'insinuaient dans les narines et dans la gorge, causant d'inextinguibles accès d'éternuements et de toux.

Les étoiles clignotaient indolemment, à peine distinctes, sous la voûte obscure du ciel. La pleine lune, qui se levait à l'orient, rasait de sa lumière les fumerolles qui, en myriades de touffes, de filaments et de tissus arachnéens, se tordaient et s'entrelaçaient en longues guirlandes sur le navire même et le long des mâts.

Le capitaine Davenport, tout en frottant ses yeux qui piquaient, s'en vint rejoindre Mac Coy sur une des basses vergues du mât d'artimon, où il était juché, et, à brûle-pourpoint, lui demanda :

— Dites donc, vieux, contez-moi un peu, voulez-vous? ce qu'il advint exactement de cet équipage de la *Bounty*, lorsque le bateau se fut échoué à Pitcaïrn. C'est une vieille histoire dont je n'ai jamais bien connu les détails. Il y eut, je crois, dans l'île, des troubles graves, auxquels blancs et indigènes furent mêlés.

— Oui, de grands, de très grands troubles, approuva Mac Coy, quoique je n'en aie, cela va de soi, jamais rien connu que par ouï-dire. Voici, du moins, ce qu'on m'en a raconté :

« La *Bounty*, vous le savez, était un navire anglais. Son équipage était composé de fort méchantes gens, qui, tous, plus ou moins, étaient promis à la potence. Et ils avaient avec eux des femmes, qui étaient toutes des Tahitiennes. De graves ennuis étaient, dans ces conditions, inévitables, avec la population de Pitcaïrn, encore à demi sauvage.

« Un des matelots, pour commencer, perdit sa femme. Elle tomba de la falaise, en chassant les oiseaux de mer, et se tua. L'homme, alors, prit la femme de l'un des indigènes. Tous les habitants de Pitcaïrn en furent fort irrités et, en représailles, ils égorgèrent, par surprise, une partie de l'équipage.

« Les survivants voulurent, cela va de soi, venger leurs camarades et beaucoup d'insulaires furent tués. Les femmes de l'île s'en mêlèrent. Les unes prirent parti pour leurs pères, leurs fils ou leurs maris ; les autres, pour les blancs. C'est ainsi que Timiti fut tué par derrière, par sa femme, tandis que celle-ci lui peignait les cheveux. Car elle voulait un blanc pour mari. Pour le même motif, la femme de Tulalou tua son mari, tandis qu'il dormait paisiblement dans une caverne.

« Puis les Tahitiennes tuèrent aussi, par jalousie, un grand nombre de femmes de l'île. Tout le monde tuait tout le monde. De ces malheureux, Dieu avait détourné sa face.

« Au bout de deux ans, aucun navire n'étant venu recueillir et rapatrier les naufragés, il ne survivait plus que quatre blancs : Young, John Adams, Quintal et Mac Coy, qui était mon arrière-grand-père.

« Quintal était une vraie brute. Un jour, simplement parce que sa femme n'avait pas pris, pour le dîner, assez de poisson, il lui trancha l'oreille, d'un coup de dent. »

— Une jolie collection ! commenta Mr. Konig.

— Que voulez-vous? répondit Mac Coy. Les mœurs n'étaient pas autrefois ce qu'elles sont aujourd'hui.

« Je reprends mon histoire.

« Mon arrière-grand-père ne fut pas tué comme les autres. Mais il se tua lui-même. Il avait confectionné un alambic, où il fabriquait

de l'alcool, avec les racines de la plante *ti*. Son principal bonheur consistait à boire, sans désemparer, en compagnie de Quintal, qui était son intime ami. L'un et l'autre étaient toujours ivres. Si bien qu'il fut atteint du *delirium tremens*. Au cours d'une crise, il s'attacha au cou une grosse pierre et se jeta à la mer.

« La femme de Quintal, celle dont il avait tranché l'oreille, se noya, elle aussi. Volontairement ou non, on ne sait pas. Alors Quintal s'en fut trouver John Adams et lui demanda de lui donner sa femme. Il présenta à Young la même requête. Ce qui lui ferait deux femmes.

« Adams et Young avaient grand peur de Quintal. Ils savaient que, s'ils refusaient, ils seraient tués. En sorte qu'ils le tuèrent ensemble, à coups de hache. Puis Young mourut. John Adams fut le seul de l'équipage de la *Bounty* qui survécut.

« Et voilà. C'est, capitaine, à peu près tout ce que je puis vous conter des fâcheux événements dont vous me parlez et dont la tradition m'a transmis le récit. »

— C'est suffisant, fichtre !

— Dieu, je vous l'ai dit, avait de ces infortunés détourné sa face.

Le capitaine Davenport se passa la main sur le front et une idée folle lui traversa tout à coup le cerveau.

Le Mac Coy qu'il avait devant lui était le rejeton de l'ancien Mac Coy de la *Bounty*, la graine authentique de l'antique forban qui avait, mille fois, mérité la corde et qui avait, à Pitcaïrn, conçu sa future lignée dans la luxure et dans le sang.

Alors... alors, n'était-ce pas par un jeu sadique que, depuis des jours, et des jours, l'homme auquel il s'était confié le trimbalait ainsi sur l'océan, avec son navire en feu, faisant sans cesse miroiter à ses yeux le bienheureux asile d'une terre toujours fuyante?

La supposition paraissait, à la réflexion, peu vraisemblable, puisque Mac Coy avait volontairement exposé, dans cette aventure, sa propre vie. Et pourtant !

Quoi qu'il en fût, le capitaine Davenport s'était buté à cette idée et ne pouvait plus la chasser de son cerveau. Il y avait, dans les tribulations sans nom qu'il subissait, quelque infernale diablerie. Et, s'il l'avait osé, il se serait jeté aux genoux de Mac Coy, il les aurait pressés dans ses bras et, devant cet homme énigmatique et toujours souriant, qui semblait simple comme un enfant, dont la voix était douce comme celle d'une femme, il se serait humilié jusqu'à demander grâce et pitié.

L'aurore montra, une fois de plus, des cocotiers qui semblaient surgir des flots.

— C'est le point extrême de Makémo que nous apercevons, dit Mac Coy. Vous constaterez par vous-même, capitaine, que je ne vous avais pas trompé. Et, tenez... Voici, vers la droite, Katiou, nettement visible. Mais le vent est insuffisant pour nous permettre, avec le courant frénétique qui nous entraîne, de rallier l'une ou l'autre de ces îles. Ne nous frappons pas et laissons-nous porter.

Le pont du *Pyrénéen* chauffait toujours davantage. Les grosses semelles des souliers des hommes se racornissaient et ne suffisaient plus à leur protéger les pieds. Pour se rendre d'un point à un autre du navire, ils étaient obligés de courir. La fumée augmentait. Les yeux s'injectaient de sang et, comme s'il eût été composé de tuberculeux, tout l'équipage toussait, crachait et s'étranglait.

Dans l'après-midi, le capitaine Davenport, qui, sans nulle élégance, marchait à cloche-pied, fit une dernière inspection du pont.

— C'est maintenant, dit-il à Mr. Konig et à Mac Coy, une affaire d'heures.

Par son ordre, les canots furent parés et équipés. Les derniers paquets de bananes sèches y furent placés, ainsi qu'une boussole et les instruments nécessaires à faire le point.

Quand le soleil commença à décliner sur l'horizon, chacun, à bord, regardait son voisin avec des yeux creux et une face spectrale. Il n'était personne qui ne parût stupéfait de voir le *Pyrénéen* encore à flot et de se trouver en vie, parmi ses frères de misère.

— Terre ! cria la vigie postée au faîte du grand mât.

Mac Coy se hissa rapidement jusqu'à l'homme et, quand il fut redescendu, déclara, sans se départir de son calme coutumier :

— C'est Fakarava. Le vent, qui augmente juste à point, et le courant nous y portent en plein.

Au bout d'une heure, les cocotiers et la terre basse de l'atoll, qui blanchissait sous les lames, étaient visibles du pont. Le *Pyrénéen* s'en rapprochait, à toute allure.

Bientôt le rivage parut s'ouvrir, montrant la passe qui conduisait au lagon central, vaste étendue d'eau calme, qui miroitait au crépuscule.

Tel était, à ce moment, le frémissement du navire, sous la pression de la fournaise qu'il enserrait dans ses flancs, si imminente paraissait la catastrophe attendue, que le capitaine Davenport commanda de mettre à la mer les deux plus grands des trois canots.

Cependant rien encore n'arriva et, après un dernier tour de roue, le *Pyrénéen*, piloté par Mac Coy, qui se tenait à l'avant, embouqua la passe, sans accident.

— Eh bien quoi, qu'y a-t-il? demanda, au bout d'un instant, le capitaine Davenport. Nous n'avançons plus.

Mac Coy, qui était venu le rejoindre sur la dunette, sourit.

— Rien d'étonnant à cela, capitaine. C'est l'heure du reflux. La mer se retire en partie du lagon et se précipite dans le chenal, à une vitesse de sept à huit nœuds. Quand le reflux aura pris fin, nous avancerons à nouveau, car nous avons le vent en plein dos. Pour le moment, il balance heureusement la force du courant et nous empêche de reculer.

Au bout d'une heure, le navire avait à peine gagné sa propre longueur. Mais, comme l'avait prédit Mac Coy, le *Pyrénéen* reprit peu à peu sa marche en avant.

Soudain, une immense langue de flamme jaillit du milieu du pont qui avait cédé, et monta le long du grand mât, dont les cinq voiles s'embrasèrent. En une seconde, l'immense déploiement de toile s'envola dans le ciel, où il s'évanouit, dans une nappe de feu.

Pris de panique, les hommes, timonier compris, se précipitèrent dans les canots.

— Prenez votre temps! leur disait Mac Coy. Tout va bien. Et veuillez ne pas oublier le mousse. Descendez avec vous le gamin. Ne le brutalisez pas, je vous prie.

— Mr. Konig, dit le capitaine Davenport, prenez le commandement des deux embarcations. Je garde la troisième pour Mr. Mac Coy et pour moi. Je ne quitterai le navire qu'à la dernière extrémité.

Demeuré seul avec Mac Coy, le capitaine Davenport se saisit de la roue abandonnée et le *Pyrénéen* poursuivit sa route.

— Pourvu, grogna le capitaine Davenport, que ce qui nous reste de toile ne brûle pas!

— J'ai bon espoir, répondit Mac Coy. Nous touchons au but.

Comme il achevait sa phrase, un autre jet de flammes s'élança le long du mât d'artimon, en lécha les voiles, comme pour les happer, mais rata son coup et s'éteignit sans causer de dommage appréciable. Seuls, flambèrent quelques bouts de cordages, enduits de goudron. L'un d'eux tomba en plein sur la nuque du capitaine Davenport qui, comme un homme piqué par une abeille, saisit le brandon d'un geste impétueux, et l'arracha de sa peau, brûlée déjà.

Le *Pyrénéen* pénétra enfin dans le lagon. C'est à peine si le capitaine Davenport pouvait tenir encore entre ses mains, où se formaient des ampoules et qu'il frottait de temps à autre contre son pantalon, les poignées de la roue. La barbe de Mac Coy commençait à griller, elle aussi, et dégageait une forte odeur de roussi.

Une nouvelle ruée de flammes fusa près des deux hommes, qui rapi-

dement se courbèrent, vers le mât d'artimon, dont, cette fois, toutes les voiles s'embrasèrent et furent, en un instant, dévorées.

— Cela, dit Mac Coy, n'a plus maintenant d'importance. L'élan du navire est suffisant.

Quelques minutes après, en effet, le *Pyrénéen* toucha. Son avant se souleva et il racla doucement le fond de sable du lagon, écrasant sous sa quille le corail fragile dont il était parsemé.

Sous le choc, si moelleux qu'il eût été, une pluie de débris incandescents s'abattit des mâts sur le pont du navire.

Le *Pyrenéen* avança encore un peu et toucha, une seconde, une troisième fois, puis s'immobilisa.

Dans des tourbillons de flammes et de fumée, le troisième canot fut mis à la mer.

— Capitaine, dit Mac Coy, en s'effaçant pour laisser passer son compagnon, descendez le premier.

— Vous d'abord ! cria le capitaine Davenport, en poussant Mac Coy par les épaules et en le faisant presque culbuter par-dessus la lice.

L'un suivant l'autre, les deux hommes, en proie à d'horribles souffrances et se tortillant le long de la corde à laquelle leurs mains se crispaient, se laissèrent glisser dans l'embarcation.

Les avirons mordirent l'eau et le canot s'éloigna, comme une flèche, dans la direction du rivage.

— Eh bien ! capitaine, murmura Mac Coy en tournant la tête et en regardant derrière lui, ne vous avais-je pas promis, pour votre bateau, un lit superbe et de tout repos?

— Oui, parlons-en, un lit admirable... riposta le capitaine Davenport. Il n'y a qu'un malheur, c'est que mon navire est perdu !

— Que voulez-vous, capitaine? J'ai fait pour le mieux.

Le canot, que les deux premières embarcations avaient rejoint, atteignit sans encombre le rivage et sa grève de sable blanc, au delà de laquelle se disséminaient, dans un bouquet de cocotiers, une demi-douzaine de paillotes.

Une vingtaine d'habitants contemplaient, les yeux écarquillés, le volcan flottant qui avait fait irruption dans la paix de leur île.

Tandis que Mac Coy et le capitaine Davenport mettaient pied à terre, une explosion formidable ébranla l'atmosphère.

C'était le *Pyrénéen* qui sautait.

— Et maintenant, dit Mac Coy de sa voix soyeuse, il va falloir que je m'occupe de retourner à Pitcaïn.

JACK LONDON.

(Traduction de Paul GRUYER et Louis POSTIF.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

DES UTOPIES AUX RÉALITÉS

Si René Benjamin avait fréquenté les couloirs de l'hôtel George V, il aurait trouvé des croquis bien savoureux à ajouter à ses tableaux de la Société des Nations. Ce n'aurait pas été trop de sa verve pour secouer l'effroyable nappe d'ennui qui pèse sur d'interminables palabres. Et puis quelle occasion de rendre un éclatant hommage à la vérité ! S'il est en effet une chose indiscutable, c'est que les palinodies de la Conférence financière procèdent exclusivement des conceptions et des méthodes de la nouvelle école d'internationalisme économique et financier, suivant une inspiration du plus pur genevois.

Qu'on se garde d'accuser les subtilités des techniciens. Les plus sérieux d'entre eux, ceux dont les heures valent pas mal de milliers de dollars, ne demandaient qu'à brûler les étapes. Ne parlons plus d'une tactique obstinée d'atermoiement de l'Allemagne. Les Allemands n'ont fait que mettre à profit les occasions qu'on leur a offertes. En réalité, un revirement complet s'est produit au moment de la réunion de la Conférence.

Avant la discussion, nous avions vu se manifester à Paris une équipe prudemment réaliste. Le plan étudié était simple et clair. On prenait comme point de départ le plan Dawes consacré par l'expérience. Les créanciers avaient un atout excellent, l'indice de prospérité qui permettait d'envisager un accroissement rapide des paiements. Avec cet élément de marchandage, on devait facilement

obtenir l'abandon d'une imprécision qui ne protégeait l'Allemagne qu'en compromettant son crédit, l'affaire pouvait être menée rondement et discrètement.

Le rideau se lève, changement à vue. L'équipe réaliste disparaît comme dans une trappe, découvrant les champions diserts et bavards des grandes idéologies. Le type est curieux. Très jeune, même dans un milieu où les quinquagénaires font presque figure de jouvenceau. Une imagination échevelée, qui fait un curieux contraste avec une technicité très avertie. Alors c'est le déraillement immédiat. Au lieu de s'appuyer sur le plan Dawes, on le met en miettes pour jeter sur ces ruines les assises de la future banque internationale. Au lieu d'un marchandage serré et confidentiel on engage sur la place publique des manœuvres diplomatiques qui ont vite fait de dégénérer en polémiques. Les petites habiletés ne cherchent même pas à dissimuler les entraînements chimériques.

Nous voyons reparaître les effarants paradoxes dont on nous a rebattu les oreilles pendant la Conférence de Londres et que l'on devait espérer définitivement périmés. Plus un débiteur est tenu de payer, plus il doit travailler, donc plus il s'enrichit. Au contraire, le créancier fait figure de Job, non plus sur un lit de fumier, mais sur un matelas de billets de banque. N'est-ce pas par cette perspective que l'on se flatte d'avoir raison un jour des dettes de guerre en convainquant les Américains qu'il est déplorable pour eux et contraire à leurs intérêts les plus élémentaires d'encaisser chaque année des milliards qu'on leur apporte avec une régularité scrupuleuse? Après tout, est-ce plus sot que de soutenir que dans un temps de surproduction intensive, un ralentissement de l'activité économique allemande serait un désastre pour les concurrents anglais et français? Or, c'est le grand argument que l'on a invoqué pour justifier toutes les capitulations. Nous avons les mots dans les oreilles. « Un échec serait une catastrophe parce qu'il déchaînerait en Allemagne une crise économique qui serait désastreuse pour le monde entier. Ce serait la porte ouverte au bolchevisme. Qui sait, peut-être les Allemands préféreraient-ils encore la guerre au bolchevisme? » N'est-ce pas exactement la mentalité de 1919 qui a saboté la victoire et la mentalité de 1923 qui a saboté la Ruhr? En entendant de tels propos on comprend le sourire sardonique qui erre toujours sur les lèvres de M. Owen Yung. On comprend mieux encore la satisfaction non dissimulée de M. Schacht.

Les Allemands peuvent se vanter d'avoir eu la partie belle. Il faut reconnaître d'ailleurs qu'ils l'ont jouée avec une grande habileté, non pas en utopistes, mais en réalistes.

Ce qui a le plus étonné le grand public, dans la manœuvre allemande, c'est la rapidité de l'évolution. Passer d'un seul coup d'une offre qui se limitait à un capital de 26 milliards et des annuités de 1 650 millions avec zéro pour les réparations, à une proposition de 36 milliards en capital, de 2 050 millions en annuités, avec 10 milliards pour les réparations, c'est exactement le contraire de la tactique des marchands de tapis levantins que l'on imaginait devoir être suivie par la délégation du Reich. Combien meilleure est la méthode adoptée ! Les Allemands ont commencé par se tenir sur la défensive stricte, laissant les créanciers aller eux-mêmes au-devant des concessions, en réduisant leur demande à des annuités de 2 200 millions. A ce moment, ils ont pris la mesure de la résistance en présentant une offre dérisoire, agrémentée de conditions politiques. Cela c'était l'épreuve de rupture. L'expérience s'étant faite sans encombre, la véritable adresse ne consistait-elle pas à mettre immédiatement les États-Unis dans le jeu allemand en se ralliant au chiffre de M. Owen Young? Du coup on dégageait l'Allemagne de l'opération la plus délicate. La question des chiffres se trouvait jetée entre l'Amérique et les créanciers. C'est à l'Amérique que les créanciers devaient opposer un refus immédiat s'ils voulaient se réserver une voie de retraite. S'ils n'osaient pas le faire — et comment auraient-ils osé le faire? — ils se trouvaient irrémédiablement engagés dans l'engrenage.

M. Schacht a-t-il eu des raisons de penser que la combinaison avec l'Amérique lui permettrait de tirer des profits plus grands encore, ou s'est-il contenté de s'adapter à l'évolution des événements? Toujours est-il que les résultats ont dépassé tout ce qu'il pouvait attendre.

Le chef de la délégation allemande a commencé par se faire reconnaître le droit de formuler des réserves et de présenter des conditions. Avant même qu'il ait eu le temps de les mettre sur pied, le débat a subi une déviation radicale. Pris d'un tardif scrupule, les créanciers ont voulu éclaircir un point trouble. La combinaison américaine accordait aux Allemands un rabais de 3 milliards et demi en capital et 200 millions d'annuité. Comment devaient se répartir les concessions? L'arbitre avait-il eu la discrétion de laisser aux victimes le soin de choisir la sauce à laquelle elles préféreraient être mangées? Avait-il poussé l'indiscrétion au point de devancer des amputations qu'il devait prévoir assez pénibles? M. Owen Young n'avait pas hésité à aller jusqu'au bout. Plus hardi que Salomon qui se contentait de répartir proportionnellement les sacrifices, l'Américain avait prétendu déterminer le lot de chacun suivant ses mérites. Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre, nous Fran-

çais, d'une initiative qui nous a laissé la part assez belle. Comment ne pas comprendre la déception des Belges et des Anglais, beaucoup moins bien traités. Pour les Britanniques, particulièrement, l'Américain n'avait pu retenir la malice d'un traitement tout à fait privilégié qui supprimait purement et simplement la part des réparations de la Grande-Bretagne. Quelle douche pour deux pays en pleine fièvre électorale ! Et aussi quel concert de récriminations. Oubliant momentanément le débiteur, et redoutant de maudire ouvertement le juge, les créanciers ont commencé à se jeter à la tête les concessions d'hier et de demain, à se reprocher les privilèges. Quelle satisfaction pour le bon M. Schacht !

Un autre avantage lui était réservé. Après s'être copieusement disputés, les créanciers ont eu un retour de bon sens. Ils se sont rappelé qu'ils avaient encore une partie à jouer et qu'il fallait rétablir l'unité de front quand ce ne serait que pour tâcher d'empêcher les Allemands de préparer de nouveaux escamotages. Il fallait discuter les fameuses conditions des réserves et d'abord en obtenir la présentation. M. Schacht s'est fait tirer l'oreille. Il avait des hésitations, des scrupules. Il en a tant fait, qu'il a obtenu la collaboration de M. Stamp, chargé de rédiger les conditions de l'Allemagne. Cela c'est peut-être le coup le plus fort. Avoir fait fixer le chiffre par les Américains et les conditions par les Anglais ! Quelle liberté de discussion pouvait-il rester après cela?

Ce coup est d'autant plus adroit qu'il ne s'agissait aucunement de simples questions de forme, mais bien de conditions essentielles. Les Allemands restent fidèles à leur système. Ils veulent toujours pouvoir s'abriter derrière leur fameuse capacité de paiement. Ils veulent aussi retrouver leur liberté d'action en se dégageant des hypothèques des gages et des contrôles du plan Dawes. La Banque internationale n'a-t-elle pas été inventée pour garantir les paiements et les transferts et pour se substituer aux organismes de surveillance du plan Dawes? Les Allemands n'ont pas perdu de temps à s'en servir.

Les Américains ne se sont pas montrés moins pressés de réserver leur liberté d'action. Dès que l'on a vu arriver le moment décisif, le gouvernement de Washington est sorti de sa passivité. Par l'organe du secrétaire d'État, M. Stimson, il a signifié de la manière la plus nette qu'il entendait rester en dehors de toutes les organisations nouvelles et qu'il ne permettait pas aux agents de la *Federal Reserve Bank* de participer à la banque des règlements internationaux. La raison donnée est que les États-Unis restent fidèles à leur doctrine constante en refusant de participer à tout ce qui touche

aux réparations. Mais la déclaration du secrétaire d'État laisse entrevoir une autre pensée. Ce qui préoccupe surtout les dirigeants américains, c'est de ne pas s'exposer à être entraînés dans la liquidation des dettes.

Le coup a été dur pour les grands constructeurs de l'hôtel George V qui ne prenaient même pas la peine de dissimuler leur espoir d'entraîner indirectement les Américains. Est-il possible d'ignorer à ce point les directives de la politique américaine telles qu'elles se développent précisément sous nos yeux? M. Hoover vient d'entrer à la Maison Blanche, dans les conditions les plus favorables, acclamé par une majorité sans précédent, avec derrière lui une Chambre des représentants dont la majorité républicaine dépasse 200 voix et un Sénat où la majorité républicaine est de 27 voix. Le voici déjà en conflit aigu avec les deux assemblées. Tout ce qu'il peut obtenir d'elles est un de ces gestes qui achèvent de briser les dernières velléités de résistance des Européens, en les couvrant de confusion. Quelle dérision en effet que l'acceptation *in extremis*, par le gouvernement américain, d'une réduction de 10 pour 100 sur un compte d'arriérés de frais d'occupation qui représente seulement 55 millions de marks par an, pendant vingt-cinq ans.

Le trait est à retenir car il est un des exemples les plus piquants des méthodes de la Conférence. Le 12 avril, au moment d'établir la facture minima, l'Angleterre et la France décident de renoncer à leurs arriérés de frais d'occupation et admettent que les Américains ne pourront faire moins que de les imiter. La réponse ne se fait pas attendre. Washington réclame catégoriquement la reprise de son chiffre intégral. On est donc obligé de remettre les 55 millions au compte des Américains. Après quoi, on peut faire le grand geste de concéder 10 pour 100, ce qui donne 5 millions à partager entre les créanciers. Cinq millions quand il faut en trouver 200! Heureusement on peut se rattraper sur les bénéfices de la future banque internationale. Ces recettes sont-elles beaucoup plus hypothétiques que les paiements à attendre de l'Allemagne dans un quart de siècle? Surtout quand on considère l'état des finances allemandes.

Là encore les utopistes ont éprouvé quelques déceptions assez dures. Les premières manifestations des embarras financiers du Reich avaient été accueillies comme une démonstration assez opportune des complications auxquelles l'Allemagne serait exposée en cas d'échec. Mais la situation a pris un développement bien plus sérieux. La crise ne s'est pas arrêtée, même quand il est apparu que la conférence financière s'orientait vers une solution. Le marasme de la Trésorerie est devenu si flagrant que le gouvernement du Reich

a dû solliciter d'urgence un emprunt de 500 millions dans des conditions onéreuses. Il est apparu nettement que l'on se trouvait en présence, non pas d'une alarme momentanée des crédits, mais des conséquences d'un déficit chronique. L'Allemagne a une déplorable gestion financière. Ce n'est pas un gouvernement socialiste qui l'améliorera. Le mal a été signalé dans tous les rapports de l'agent général des paiements. C'est sans doute pour cela que l'on a entrepris de dégager l'Allemagne des organisations de garantie du plan Dawes. Comme méconnaissance des réalités, il est difficile de trouver mieux.

Et pourtant les réalités ne se laissent pas oublier. Quel meilleur exemple en veut-on que les développements de la question romaine? Y a-t-il jamais eu un plus bel élan d'enthousiasme que celui qui a accueilli la réconciliation du Quirinal et du Vatican? On osait à peine formuler des réserves de prudence, rappeler qu'on avait affaire non à des saints mais à des hommes, que l'union la plus durable n'est pas une éternelle lune de miel. Le réveil des réalités est venu plus rapidement qu'on ne l'attendait et plus rudement surtout par le discours de M. Mussolini à la Chambre.

Certes, nous ne sommes aucunement enclins à exagérer la portée des manifestations verbales. L'entraînement des actes est désormais plus fort que les intempérances de langage. Ce n'en est pas moins un fait très caractéristique que M. Mussolini n'ait pas voulu attendre la consécration de la réconciliation pour rappeler l'interprétation très politique qu'il donne à la collaboration de l'Église et de l'État, pour opposer l'éthique fasciste aux dogmes catholiques et surtout pour donner l'interprétation la plus rigoureuse des choses les plus discutables du socialisme d'État. La manifestation a été d'autant plus retentissante qu'elle était superflue. Les directives du nationalisme italien n'étaient-elles pas suffisamment connues? Le conflit des *balillas* est d'hier. Déjà, à cette occasion, le Duce avait montré comment il entend la caporalisation de la jeunesse. Le Vatican avait montré aussi qu'il préférait reculer devant la crise de même qu'il avait enfermé dans le tiroir la fameuse encyclique sur les nationalismes. On comptait sur la vertu magique de l'apaisement et sur l'entraînement de la foi. On répond en annexant l'Église à l'italianité. C'est un dur lendemain à l'exaltation du Concordat. Mais c'est un retour aux réalités. N'est-ce pas cela précisément que M. Mussolini a voulu au moment où il ne s'agit plus d'entonner des chants de triomphe, mais d'entrer dans la pratique d'une politique délicate?

SAINT-BRICE.

LES LETTRES

LES CAHIERS DE BARRÈS

Maurice Barrès a laissé une cinquantaine de « Cahiers », où il avait noté, de 1896 à 1922, tout ce qui touchait son cœur et son esprit. C'est un long journal intime, dont quelques pages, parmi les plus étendues et les plus achevées, sont passées par la suite dans son œuvre. La plus grande partie demeure inédite, pour le moment du moins, car nous croyons savoir que les *Cahiers* ne tarderont pas à paraître en librairie. Il n'y a pas à souligner l'importance de cette publication, où nous trouverons, à l'état d'ébauche, les *Mémoires* que Barrès avait rêvé d'écrire dans sa vieillesse. Les *Cahiers* compléteront et éclaireront le reste de l'œuvre. Ils pourront même lui servir d'introduction, pour les jeunes lecteurs auxquels ils se présenteront avec l'attrait d'un livre nouveau. Dans tous les cas, la publication prochaine des *Cahiers* de Barrès, c'est l'œuvre qui survit à l'homme, qui continue à se développer, à atteindre des intelligences et des sensibilités. Si la vie littéraire est autre chose qu'une image, c'est par de tels faits qu'elle se manifeste. Et ce n'est pas sans émotion que nous verrons, au delà du tombeau, s'exprimer encore une pensée qui nous est si chère et à laquelle nous devons tant.

Nous pouvons déjà prévoir l'intérêt que nous aurons à lire les *Cahiers*, en prenant connaissance des fragments qui en ont été publiés récemment par M. François Duhourcau. Des *Cahiers*, M. Duhourcau a tiré quelques bonnes feuilles, quelques extraits particulièrement significatifs, pour les rassembler en un volume sous le titre *la Voix*

intérieure de Maurice Barrès. Nous avons ainsi sous les yeux l'abrégé, avant de posséder la somme des souvenirs et impressions de Barrès. Ce choix n'éveille pas seulement notre curiosité en nous rendant plus impatients de lire l'ensemble. Il nous indique ce que nous chercherons dans les *Cahiers* et ce que nous aurons probablement la joie d'y découvrir. C'est d'ailleurs ce qu'on cherche, en général, dans les écrits de cette nature. Mais on va voir l'importance qu'ont de telles pages, quand il s'agit de Barrès et de son œuvre.

Toutes les fois que nous ouvrons un journal intime, nous avons l'espoir de mieux connaître l'écrivain qui en est l'auteur. Dans les livres qu'il a fait paraître, nous ne sommes jamais sûrs qu'il n'ait pas pris une attitude. Sous l'artiste, dont nous nous méfions toujours un peu, nous voudrions discerner l'homme. Ce sentiment, avec lequel nous lisons tous les écrits confidentiels, est particulièrement vif en ce qui concerne Barrès. Cet art ne va-t-il pas sans artifices, et le « culte du moi » s'est-il accompli sans que la volonté de se cultiver ne s'exerçât aux dépens de la sincérité? Voilà des questions qui mettent en cause la valeur de toute l'œuvre de Barrès, s'il est possible de les poser. On l'a tenté plus d'une fois. Il est vrai que maint lecteur de Barrès, trouvait, dans ses livres mêmes, des réponses qui le satisfaisaient. Cependant, ce sont les prédilections de l'artiste, les préoccupations du dilettante qui ont constitué, chez Barrès, le joint où il était le plus facile à la critique de l'atteindre. La tâche sera plus malaisée après la publication des *Cahiers*. Car déjà les fragments que M. Duhourcau nous a donnés à lire justifient cet art de vivre dont Barrès eut un souci constant.

C'est dès ses plus jeunes années que Maurice Barrès commença de s'étudier et de se modifier lui-même.

Le culte du moi, dit-il dans ses *Cahiers*, je m'y acheminai le jour où mes parents me laissèrent en culotte courte, à élastique au-dessus du mollet, âgé de dix ans, près des cygnes, au milieu des enfants méchants, dans la cour d'honneur de la Malgrange. Dans cette méchanceté, dans cette misère, dans cet hiver, dans cette nuit, seul, pas encore assez seul puisque ces enfants et ces professeurs qui m'épouvantaient étaient là, je me suis mis à me replier sur moi-même et à m'encourager à vivre quand même.

Et il écrit encore, en évoquant les souvenirs de son enfance au collège :

Dans cette cour de récréation, se forma en moi le désir de cesser d'être le personnage que j'étais pour devenir un autre personnage connu, célèbre, pour qui on éprouverait les sentiments indéfinis que j'éprouvais moi-même devant les grands modèles. Je jugeais que je menais une vie médiocre et

monotone, qu'il était de mon honneur d'en sortir et de livrer un certain nombre de batailles, d'accomplir de grands efforts, et de me contraindre, voire de souffrir, pour conquérir quelque chose que je ne me représentais pas nettement, mais que je désirais avec une volonté que rien ne ferait courber.

Assurément il n'y a rien là qui nous révèle, à proprement parler, un Barrès inconnu. Les *Cahiers*, au moins ce que nous en avons lu jusqu'à présent, ne font guère que confirmer des notions et des sentiments que nous avions déjà. Mais ils nous font mieux comprendre les principes qui ont commandé toute l'œuvre barrésienne. Barrès nous dit expressément qu'il a voulu être ce qu'il a été. Ferons-nous à cette personnalité volontaire le reproche d'être artificielle? Ce serait donc regretter que Barrès ne se fût pas soumis à une passivité fataliste. N'est-il pas beau, au contraire, qu'il ait voulu, autant qu'il est possible à un homme, diriger sa destinée? Sa vie est une œuvre d'art. Ce pourrait être déjà une raison de l'admirer. Mais ce qui importe surtout, c'est de voir de quels éléments cette œuvre a été constituée, quels ont été les choix de Barrès. On pourrait dire, ici encore, que tous ses livres nous l'ont appris. Ses *Cahiers*, du moins, nous le rappellent. Ils nous montrent d'abord combien Barrès fut grand par son aversion de toutes les médiocrités de la vie. Il nous ouvre sur lui-même une lumineuse perspective, quand il écrit :

Toujours par-dessus tout, mon sentiment de la mort et ce grouillement des vers dans un cadavre qui est toute ma vie secrète, mon agitation sentimentale... Haine de la vie, c'est le principe de mon agitation qui ne fut jamais une course vers quelque chose, mais une fuite vers ailleurs.

Des choses, Barrès ne retient que celles qui comptent, pour son cœur autant que pour son intelligence. Et la meilleure garantie que nous ayons de son absolue sincérité, c'est qu'il n'a jamais pu se rallier à une idée sans qu'il l'ait d'abord profondément sentie. Ainsi en est-il de son patriotisme. Si le nationalisme apparaît dans ses livres, à un certain moment, comme l'effet d'une évolution de son esprit, le germe en a été déposé au fond de lui-même par une impression reçue dans son enfance. Il avait huit ans quand, en 1870, il vit un convoi de prisonniers français emmenés par des Prussiens.

Cette journée-là, dit-il, reste comme les assises de mon sentiment de la patrie. J'aime la France, non pas pour sa belle histoire et son charme — peut-être lui préférerais-je l'Italie — mais pour ces inconnus que j'ai vus avilis et rangés comme des animaux aux bords d'une route affreuse de neige, tandis que des brutes, enveloppées de fourrures, ricanaient et

offensaient en eux la dignité humaine. On n'aime rien tant que ceux que l'on a vus humiliés. Ce n'est pas la France à plumet, la France un peu fanfaronne que j'ai près du cœur, mais d'avoir vu ceux qui parlaient ma langue traités comme des bêtes par des insolents, cela, chaque fois que j'y pense, me fait le frère, le vrai frère du plus misérable d'entre nous et l'amant passionné de l'autonomie française.

Barrès, que certains prendraient volontiers pour un amateur d'idéologies, est, en fait, un réaliste, qui s'attache aux choses vivantes. Il a vécu l'idée de patrie avant de l'exalter. On pourrait en dire autant de tout ce qui a trouvé place dans ses livres. Son goût le porte non seulement vers la grandeur, mais vers tout ce qui représente, dans le monde, une force, une puissance, voire seulement une utilité :

J'aime mieux, dit-il, le moindre arbre que le plus beau mât de cocagne, la petite fille avec un catéchisme que les inventeurs de systèmes.

C'est pourquoi il a pensé qu'un écrivain doit servir, selon la formule justement chère à M. Paul Bourget. Mais, pour ce noble esprit, il convient, afin de mieux servir, de se détourner de toutes les valeurs médiocres. De là son mépris, qui tient au dégoût, pour une si grande partie de l'univers. De là aussi son désir de tout sublimiser et ses aspirations religieuses.

La publication complète des *Cahiers* nous fera mieux connaître ce qu'il faut penser, en définitive, du sentiment religieux de Barrès. Était-il plus proche de la foi qu'on ne l'a cru? Les textes cités par M. Duhourcau nous montrent que même la seule amitié pour l'Église catholique, si Barrès n'éprouvait pas d'autre sentiment, était moins éloignée, qu'elle n'a pu le paraître, de très hautes aspirations spirituelles. Quand Barrès s'écrie, en face de Vézelay : « C'est encore toi, Église, toi et nulle autre puissance, qui spiritualises ce paysage », il n'exprime pas une satisfaction de dilettante. Il manifeste son goût de la grandeur, en même temps qu'il recherche une source de grandeur qui soit sûre et qui soit vraie. Il éprouve la même impression, celle d'aborder un refuge, quand il écoute un office et qu'il s'efforce d'appliquer à sa vie le sens des prières qu'il entend réciter. C'est au service funèbre pour Archdeacon, à qui il vient de succéder comme député des Halles. Il écrit :

Alors le prêtre entonna *Dies iræ, dies illa, solvet sæclum in favilla.* Et ces strophes d'ébène, ces flammes noires me courbaient la tête et me montraient la pleine frivolité de mes agitations. (Du reste, j'analyse mal ce que je sentais, parce que je n'en ai pas une conscience nette, mais c'était une pyramide de vérité auprès de quoi je sentais mon néant, la vanité

de mes poètes.) Et le fleuve passa sur moi. Ils déployèrent le drap noir sur lequel il y a une croix blanche. Puis le prêtre dit *Pater noster* et se tait. Après un silence prolongé sa prière réapparaît par ces mots auxquels je donnai un sens, mon sens : *et ne nos inducas in tentationem.* Ce mandat de député... *Sed libera nos a malo. Amen.* C'est-à-dire délivre-nous de tout ce qui n'est pas la contemplation.

Barrès était hanté par Pascal. N'est-ce pas une méditation pascalienne que celle de cette âme qui se considère entre son « néant » et la « pyramide de vérité » offerte par l'Église?

Au total, le Barrès des *Cahiers* apparaît, avec éclat, comme le « libérateur » que tous ceux qui ont su le lire ont salué en lui. Barrès nous a tous délivrés, dit M. Charles Maurras dans la nouvelle préface du *Chemin de Paradis*, en ajoutant : « Barrès seul pouvait conduire à cet espace découvert où chacun devint ce qu'il put. » Il n'y a qu'à le redire après lui. De même, le réalisme que nous signalions tout à l'heure n'est pas une nouveauté, car M. Maurras écrivait déjà dans la même page : « Ce profond moraliste français ne disait rien de l'âme qu'il n'eût reconnu par l'épreuve, directement. » Ce que nous aimerons à trouver dans les *Cahiers*, ce sera donc des vérifications plutôt que du nouveau sur Barrès. Mais la publication de ces inédits rend la pensée de Barrès plus vivante et plus actuelle, c'est-à-dire, au meilleur sens du mot, plus efficace. On a trop souvent éprouvé depuis sa mort, combien il nous manquait, pour ne pas accorder la plus grande valeur à ce testament de son esprit.

André Rousseaux.

Les Livres nouveaux.

En ce moment, il se produit un phénomène bien étrange dans Paris. Les Parisiens n'aiment plus Paris... Ils le disent, tout au moins. Ils se prétendent fatigués par tous ces encombrements, par tout ce bruit, et cette fièvre ; dégoûtés des mauvaises odeurs et des métèques. Ils soupirent après la province reposante, et les champs parfumés... Cela ne s'était guère vu, jusqu'à présent, que chez quelques grognons et malades. On aimait autrefois Paris jusque dans ses verrues.

C'est ainsi que l'aime encore M. Léon Daudet. En son exil, il songe, il se souvient. Les défauts du Paris d'à présent ne le gênent plus. Il se souvient du Paris de son enfance, du vieux Paris de l'histoire ; du Paris « beau comme une eau-forte, où il y a des noirs et des blancs, des noirs du passé ,des blancs de l'heure »... Du Paris qui est « comme

l'inclusion d'une foule de romans, — l'histoire des familles qui l'habitent, — dans un très grand drame, son histoire à lui ». Il a, pour sa part, un de ces romans à conter : le roman de sa vie, active, joyeuse, — et, plus tard, si tragique. Il peuple les rues, les cafés, les théâtres, des personnages qu'il a vus, et qui, dans son cerveau sensible, ont laissé des images vivaces, qu'il s'amuse souvent à déformer, à caricaturer, pour apaiser sa colère et, je pense, pour nous amuser, quelquefois... De là, *Paris vécu*. Le premier volume, — rive droite, — a paru. Il est extrêmement divertissant ; et, en bien des pages, émouvant.

La promenade commence au Marais où Léon Daudet naquit voilà, — qui le dirait?... — un peu plus de soixante ans. Il y a habité rue Pavée, dans l'hôtel Lamoignon ; et puis, place des Vosges. C'est là qu'il a pris, avec Gustave Rivet, de si bonnes leçons de latin que jamais il n'a oublié la langue de Tacite et de Juvénal. Et, vous le pensez bien, il nous montre, dans ce vieux beau quartier, la silhouette mince et héroïque d'Alphonse Daudet, menant son fils au lycée Charlemagne, et lui faisant, dans le « ghetto », admirer des groupes à la Rembrandt. Voici maintenant les Halles...

Mais « arrêtons-nous ici », comme on chante dans *le Chalet*. Les Halles, c'est le quartier de la bonne chère. Léon Daudet s'y connaît ! Son livre est un guide du gourmet de Paris. Il vous indique l'endroit où le jambon est le meilleur ; celui où l'on trouve les escargots les plus parfumés, les truffes les plus grisantes... Ici, le pain est croustillant comme nulle part, et sa mie sent le froment. Ici, certaine brandade fait aimer la vie... A ce coin de rue, que les pâtés sont doux !

Sa gourmandise savante se marque encore dans son horreur des apéritifs, et par conséquent des cafés. Pour décrire les horribles mixtures qui détruisent la tunique de l'estomac et paralysent les papilles de la langue, il trouve des formules à la Huysmans. Je ne sais pas pourquoi il aime si peu Huysmans, — il lui ressemble si souvent par le style ! Il lui reproche de ne pas avoir su peindre la cathédrale. Huysmans, sans doute, s'est encombré d'une érudition bien pesante, et l'on souffre à le voir dégorger, péniblement, l'amas de renseignements qu'il a amassés sur la symbolique des couleurs et des fleurs... Mais quelles pages sensibles sur la messe matinale dans la chapelle de sous-terre, à Chartres ! Et quel hymne tendre à la plus fine, à la plus blonde des églises !

Continuons. Voici un portrait délicieux de Freycinet : « Freycinet tenait du comptable et du bibelot japonais, dit netské. Il parlait d'une petite voix blanche précipitée et, doué d'une intelligence acérée, il n'énonçait jamais, volontairement, que les banalités les plus plates. C'était un personnage de Mars et construit lui aussi tout en canaux rectilignes, se coupant à angles droits. L'idée qu'il avait eu une jeunesse apparaissait peu vraisemblable. S'appelant

de Saulce de Freycinet il était précisément sans aucun jus. Quel singulier petit bonhomme ! Il a perdu notre influence en Égypte. » Cette fois, c'est un à la manière de La Bruyère, et rudement bien venu, avec ce coup de griffe final...

La rue Amelot, — c'est l'évocation de la boutique de Le Flaoutter, et des reconstitutions pathétiques, après la mort du petit Philippe. La rue de la Roquette, — encore une belle page à la Huysmans, — c'est l'enterrement d'Alphonse Daudet. Le Père-Lachaise amène quelques jugements sur la Commune et ses historiens, entre autres Maxime Vuillaume, exact et pittoresque, que j'ai connu et aimé, et auquel Léon Daudet accorde un juste éloge. A Charonne, Léon Daudet retrouve Soleilland...

Il fait un tour dans les théâtres. Il a été l'un des premiers à défendre *Pelléas!* Loué soit-il. Il donne un souvenir jovial à Pedro Gailhard ; un souvenir charmé à Coquelin et à Mounet. Il parle, ici un peu ironiquement, là avec tendresse, de Proust. Au restaurant Drouant, il nous parle des prix Goncourt ; mais peu. On attendait des détails, des détails... Quand il le veut bien, Léon Daudet est discret... *Le Gaulois*, et Arthur Meyer ; *le Journal* et Xau ; *le Figaro*, où il débuta sous Magnard, et où il vit Calmette assassiné...

C'est un film ! Le plus varié du monde. Comme Paris lui-même. Cela se termine par un portrait, un peu noirci, de Montmartre. On dirait que la place Blanche et la Butte sont des coupe-gorges affreux. Je ne m'en aperçois pas... Mais il est vrai qu'un bon nettoyage s'imposerait. Léon Daudet déclare qu'il s'en chargerait, comme de celui des boulevards, et qu'en moins de huit jours tout serait propre. On le croit sans peine... En apothéose, Notre-Dame.

Et je n'ai pas tout noté. Il y a des attendrissements délicieux sur le charmant Georges Hugo ; il y a... il y a... Mais vous lirez *Paris vécu*.

* * *

Quelle étonnante puissance d'invention possède M. Pierre Benoit ! Son nouveau roman, *Erromango*, ne ressemble à aucun de ceux qu'il a écrits ; et il me semble que c'est celui que je préfère, après *Mademoiselle de La Ferté*. C'est un roman qui se passe, comme *Pluie* de Somerset Maughan, dans une île chaude ; là aussi, l'eau du ciel fait fondre la terre, pourrit le bois des maisons, et amollit les âmes.

Erromango est une des Nouvelles-Hébrides. Un ingénieur agronome, Fabre, né en Australie, d'origine française, plein de courage et de science, s'y fait envoyer par une grande société d'éleveurs pour y acclimater une race de moutons ; les moutons du Val-de-Loire, de Sologne qui, à l'inverse des moutons australiens, résistent à l'humidité et ne deviennent pas, comme eux, cachexiques quand la pluie leur tombe trop souvent sur la laine.

Le voilà avec ses Canaques, et quelques voisins, cultivateurs de

coprah, un peu bizarres... C'est pire que d'être seul comme Robinson, ou comme l'Ayrton de Jules Verne. Et puis, si Robinson avait eu du whisky à discrétion, que serait-il devenu?...

Fabre résiste fort bien, les premiers mois. Mais soudain, une peur l'envahit. Une peur absurde. Elle repose sur des recoupements si incertains que nous sommes un peu agacés de voir un garçon énergique et intelligent si vite envahi par elle. Mais si nous avions vécu à Erromango... Voici : Fabre a un voisin taciturne, fort capable, il l'a prouvé, de tuer d'un coup de fusil l'homme qui l'ennuie. Ce Jeffries a enterré, sur sa plantation, sa femme, qu'il adorait. Or, à Lidney, jadis, Fabre a eu une maîtresse très aimée, dont il ignorait le prénom et le nom, qui désirait être enterrée ainsi, en pleine végétation tropicale. Il se met dans la tête que cette femme était Mme Jeffries ; que Jeffries a surpris les confidences qu'il a faites, sur cette histoire, un jour, à bord du bateau qui passe tous les quatre mois à Erromango ; que Jeffries n'attend que le retour de ce bateau et des renseignements complémentaires qu'il a dû demander à Sidney, pour tuer Fabre...

Nous assistons alors à la désagrégation d'une âme par la peur. L'ingéniosité de M. Pierre Benoit est grande. Il a imaginé une suite d'épisodes gradués qui nous communique le frisson de Fabre... Le malheureux devient quasi fou. Ses Canaques effrayés désertent. Il s'enivre. Et finalement, le jour de l'arrivée du bateau, il se tire une balle dans la tête. Rien de plus pathétique que ces derniers chapitres.

*
* *

M. Marcel Prévost vient d'écrire un de ses plus forts romans. *L'Homme vierge* est un triptyque. Une action laide a été commise, une action que le code punit ; un crime de chair. Le coupable, un homme mûr, conte la chose à sa manière. Il découvre des circonstances atténuantes, bien entendu. Puis vient un second récit : celui de la victime, à demi consentante, une jeune fille. Enfin le troisième récit, celui du fils du coupable ; un juge sévère, qui a été, pour jamais, dégoûté d'aimer par ce qu'il a surpris dans sa propre demeure.

Il faut une force d'analyse, une souplesse d'esprit peu communes pour tracer ce triple tableau, cette triple étude d'un même fait, et y déployer une si grande richesse d'aperçus. M. Marcel Prévost a été mathématicien. Son roman est comme un travail de géométrie descriptive, où le même objet est regardé de trois points de vue. Mais la géométrie descriptive a des règles qu'on apprend, et le solide contemplé est généralement assez simple... Que de complexité, au contraire, dans l'événement qui nous est conté ici ! Et que la psychologie est une science plus difficile que la géométrie descriptive ! M. Marcel Prévost a accompli une prouesse véritable.

Sommes-nous dans une année de renouvellements? Mme Colette écrit *la Seconde*. Et elle ne se met plus elle-même en scène. Elle ne saisit plus les nuances subtiles de l'atmosphère, ses odeurs, ses changements de température. Elle ne respire plus les fruits. Elle ne caresse plus de bêtes familières... Quelques lecteurs le regretteront. Mais d'autres, mieux avertis, admireront ce « dépouillement », et l'adresse avec laquelle l'auteur de *la Maison de Claudine* a su pénétrer le secret d'âmes étrangères. Une femme lâche... Voilà à peu près le sujet. Une femme qui accepte, à son foyer, la présence d'une autre femme qu'elle devrait chasser, si elle avait un peu plus d'orgueil, et d'amour conjugal... Qu'est-ce qui la rend si faible? Quelles influences sournoises, quelles tentations la mènent à déserter? Cela nous est expliqué bien finement. Et le dernier chapitre est un des plus beaux que Colette ait écrits.

* * *

M. André Gide publie un de ces romans très courts où il met et insinue tant de choses. C'est l'*École des Femmes* qu'on pourra placer tout près de *la Symphonie pastorale*. Le plan en est simple. Première partie : fin 1894, le journal d'une fiancée. Seconde partie : 1914, journal d'une femme déçue. La fiancée admirait... Tout ce que Robert disait, pensait, lui paraissait noble et magnifique. Elle manquait un peu de pénétration ; elle manquait un peu de culture... Le lecteur est vite averti en quelques traits habilement relevés par M. André Gide, et si visibles qu'on se demande comment la jeune fille, pour naïve qu'elle soit, n'a pas compris que ce Robert est un égoïste et un imposteur. Il joue les beaux sentiments et les belles pensées. Son seul désir est d' « arriver » vite, par tous les moyens. Ses goûts sont médiocres. Son âme est laide.

Vingt ans plus tard, la femme voit clair. Elle est écœurée. Elle veut s'enfuir. Une de ses tristesses, c'est que sa fille, « à la page », a parfaitement jugé le père et, loin d'approuver la patience et la résignation de la mère, s'en moque cruellement. Une autre tristesse, est que le petit garçon ressemblera au père. Écœurée, elle essaye de se libérer. Le tartufe est adroit. Il simule la maladie, la tendresse... La guerre enfin, où il se montre, comme on s'y attendait, piaffant et peureux à la fois, fournit à la pauvre femme un moyen de partir. Elle s'engage comme infirmière dans un hôpital de contagieux, et meurt.

C'est, en somme, un livre triste et humain. Peut-être cache-t-il une petite noirceur? Robert est catholique ; et l'on insiste assez fortement sur ce point. J'espère que M. Gide n'entend pas faire de ce piètre esprit un symbole. Pour ce qui est de l'étalage fastueux et trompeur des beaux sentiments, les puritains ne le cèdent à personne... Mais admettons que ce soit un hasard, et que M. Gide n'ait eu aucune arrière-pensée...

* * *

En un savoureux langage, qui semble emprunté aux auteurs du seizième siècle, Jérôme et Jean Tharaud content *la Chronique des Frères ennemis*. L'anecdote, c'est l'histoire d'Ami et Jean-Baptiste Lignot, deux demi-frères qui se haïssent. Le sujet véritable, c'est la conquête de Genève par la religion réformée. On voit d'abord quelques « prêcheurs » luthériens s'insinuer dans la pieuse cité. Ils profitent de tout : de la situation politique de Genève, prise entre le duc de Savoie, qui la convoite, Fribourg et Berne qui la protègent, des querelles entre les notables, des mauvaises humeurs de tel et tel... Des moindres épisodes. Et puis, Calvin entre dans la ville, et y instaure sa tyrannie... Alors, c'en est fait. Malgré les résistances, les révoltes mêmes, Genève est prise. Et, plutôt que sur les deux frères Lignot, dont l'un est assommé, l'autre brûlé, c'est sur la douce Genève d'autrefois, où l'on vivait librement et doucement, que nous nous apitoyons.

Évidemment, tout le monde ne sentira pas ainsi. Mais on reconnaîtra le puissant intérêt d'un tel récit, et la maîtrise du style des parfaits artistes qui l'ont conté.

Robert Kemp.

LES BEAUX-ARTS

JACQUES-ÉMILE BLANCHE. — BELOBORODOFF

C'est une émouvante exposition que celle où M. Blanche nous convie, à la galerie Charpentier. Émouvante, et belle sans doute, diverse d'inspirations et de thèmes, et du goût toujours le plus raffiné. Par tout ce qu'elle engage et propose à notre réflexion, cette peinture aussi est bien intelligente, qui provoque immédiatement dans l'esprit un si multiple jeu d'images retrouvées, d'idées, de sentiments, d'allusions, de souvenirs, où la résistance et l'adhésion composent le plus attachant débat. Je sais bien ce que des peintres, ses confrères, peuvent reprocher à ce peintre, soucieux d'un plus grand nombre de problèmes qu'ils n'en ont jamais pu concevoir : qui est de faire penser à trop de peintres, comme à trop de beautés étrangères à leur art. Le beau grief ! c'est exactement celui que l'on pourrait faire à un musée, de contenir trop de peinture... Mais pourquoi bouder son plaisir? J'en ai pour ma part éprouvé un vif, non exempt de mélancolie, dans cette salle où commence à rêver en se patinant une humanité assoupie, qui nous touche encore de si près, où toute une partie de nous-mêmes, si récente, hélas ! a déjà son passé. C'est de cela surtout que nous devons savoir tant de gré à M. Jacques-Émile Blanche : en même temps qu'un très beau peintre, au sens matériel du mot, et qu'un très parfait technicien, avoir voulu et avoir su être le témoin de son temps, et passionnément témoin, plutôt que témoin passionné. Attaché à toutes les manifestations les plus délicates, les plus subtiles de l'esprit, faut-il le rendre responsable

d'avoir reflété surtout ce qui passe? Autant rendre le photographe responsable de la catastrophe : et cet écoulement perpétuel de tout ce qui vit, fût-ce de ce qui n'a vécu qu'un jour, est en effet bien véritablement catastrophique. Devant ce tableau continué, évoluant, de cinquante ans bientôt de vie française, saisie dans sa partie d'élégance et d'intellectualité, comment n'être pas ému de retrouver tant de nuances qui nous ont été chères, à nous comme à nos pères, et comment ne pas penser qu'un jour, à nos petits-neveux, ces témoignages parleront de nous autant et bien plus même que nos livres? Ç'aura été la grande chance de ce maître d'avoir vécu à cheval sur deux époques aussi profondément contrastées que celle-ci et la précédente ; et l'un de ses plus grands mérites, d'en avoir constamment et vivement senti les caractères différents, avec un si pathétique désir, un si frémissant besoin de les percevoir et de les exprimer dans leur minute essentielle, qu'il s'est de lui-même voué, non sans bravoure, aux risques de l'immédiat vieillissement, fatal à d'autres.

Aussi bien, c'est le fait du mémorialiste ; et M. Jacques-Émile Blanche en est un, comme dans un autre genre le fut Proust. Mais l'auteur d'*A la recherche du temps perdu* a mis des faux nez à ses personnages, ce qui est une loi (ou plutôt une nécessité) du roman qui traite des mœurs : alors que les modèles du peintre posent directement devant lui, qui n'a qu'à traduire sans transposition cette réalité d'un jour, où demain ne verra d'ailleurs plus qu'une autre espèce de mascarade. Déjà, en effet, la plupart des portraits féminins réunis à la galerie Charpentier, datés des années 1880-1900, nous ne saurions plus, sans le secours du catalogue, en déterminer les visages qui n'ont pas tous encore disparu de cette scène, pas plus que tous les prototypes du microcosme proustien. Voilettes, mousselines, jupes longues, chevelure abondante, taille de guêpe, toutes ces élégantes datées ont pour nous un air de roman, et semblent échappées comme d'entre les feuillets d'un de ces livres qu'elles devaient lire, quand ils étaient encore des nouveautés, *Un Crime d'amour*, *la Duchesse bleue*, *Peints par eux-mêmes*, voire de quelque recueil de poèmes subtils, vaporeux et livresques de l'époque préraphaélite. Toutes aussi sont les contemporaines, à peu près, des *Jeunes filles en fleur*... Pareillement, ces portraits d'hommes, auxquels excella de tout temps M. Blanche, et qui constituent une si précieuse iconographie intellectuelle de ce dernier demi-siècle, révèlent hautement le caractère des curiosités constantes de l'artiste, en qui nous nous plaisons à reconnaître le peintre-né de la culture. A cet égard, on sait l'éternelle critique à quoi s'expose un peintre avant tout soucieux de psychologie : « C'est de la peinture littéraire ! » J'avoue que je n'entends pas

très bien ce reproche. Ou du moins, s'il est quelquefois une peinture qui est de la mauvaise littérature (celle qui, par le choix des sujets, prétend exprimer des idées, et se perd à travers la fumée des symboles), l'art de M. Blanche ne participe en rien d'une si regrettable erreur. Outre qu'il est, lui aussi, un homme pour qui le monde extérieur existe, capable de trouver dans la nature-morte, dans le paysage (se rappeler ses délicieuses et si justes vues de Dieppe, ses marines, ses brillantes esquisses anglaises) des réussites qui eussent déjà largement suffi à la réputation de beaucoup d'autres, — on doit, à mon sens, placer à un plan supérieur un artiste comme celui-ci, qui, flattant à la fois les yeux, fait continuellement penser le spectateur à des créatures de choix, susceptibles d'émouvoir l'imagination, reines du monde ou du théâtre, héroïnes de poésie, ou princes rayonnants de l'esprit : thèmes plus favorables à la rêverie, il me semble, que ces filles immondes que se sont donné pour muses tant de peintres qui se disent purs, ou que ces géométries glacées de décorateurs sans cervelle, dont toute la philosophie consiste à penser exactement comme des cubes. Hé ! le grand malheur, si un artiste aime le beau, sous toutes ses formes, fût-ce parfois les plus futiles, les plus fragiles et quintessenciées, la mode, l'élégance, le dandysme ! Il suffit que son goût le sauve, quitte parfois aussi à paraître le rendre victime de ses sympathies, de ses influences. C'est vrai que M. Blanche a ses admirations qu'on peut voir apparaître en transparence dans ses toiles : le fâcheux serait seulement qu'il eût mal placé ses amours, ce qui n'est en aucune façon le cas. Le souvenir a tant de voies pour exercer en nous son action mystérieuse, jusqu'à devenir un élément de création, par un jeu combiné de la mémoire et de l'émotion ! C'est le cas du mémorialiste qui, d'habitude, ne peut recourir qu'à l'écriture pour fixer l'histoire de sa vie et des vies sur lesquelles sa curiosité d'autrui l'a fait pathétiquement se pencher. Quelle chance, quand l'observateur peut unir comme celui-là et manier avec autant d'agilité la plume et le pinceau, ces deux seuls moyens durables d'expression de la connaissance formelle et de l'intelligence de l'esprit ! Si l'avenir est curieux de nous, il saura bien du gré à M. Blanche d'une si précieuse information, déjà si charmante à nos yeux.

*
* *

Quiconque a vu Rome une fois et en garde à jamais l'image enrichissante et nourricière éprouvera un vif sentiment de reconnaissance à M. André Beloborodoff, qui, à cette même galerie Charpentier, nous restitue si exactement, en quelque cinquante aquarelles, le vaste et

multiple décor de cette ville incomparable. Architecte, décorateur, fait pour l'ornement du théâtre et l'illustration du livre, M. Beloborodoff a d'abord le double mérite d'être un observateur scrupuleusement fidèle et de savoir choisir à la perfection le motif capable de remplir la page. J'ai souvent remarqué, à Rome, où les sujets abondent pour le peintre, l'extrême importance de ce don de voir qui consiste à trouver, par éliminations successives, l'angle unique sous lequel le regard embrasse le mieux son objet : le déplacement de quelques pas suffisant à détruire ou à recomposer l'ordonnance idéale du lieu, grâce à une perpétuelle mise au point. M. Beloborodoff possède cet art à un degré supérieur, et c'est en grande partie à ce souci presque mathématique, qu'est due l'excellence de toutes ses compositions. Je signale à titre d'exemple sa grande vue de la place Saint-Pierre, si ingénieusement centrée que sans nul trompe-l'œil l'artiste a pu réussir ce prodige de faire tenir dans son cadre les éléments complets de ce chef-d'œuvre architectural, qu'il semble sur le lieu même quasi impossible de placer tout entier dans le champ du rayon visuel. De là, par des réussites de ce genre, les vues romaines de M. Beloborodoff produisent immanquablement sur l'esprit un extraordinaire effet de densité, caractéristique au premier chef du spectacle habituel de Rome, où tout est masse, d'abord, et perspective. C'est ce jeu, ordonné comme une symphonie classique, ce jeu de la pesanteur et de la fuite, qu'un esprit latin retrouve avec tant de plaisir dans les tableautins vigoureusement remplis de M. Beloborodoff. Mais mieux encore, au delà du ballet des formes et des lignes, qui fait trouver au spectateur de Rome qu'il peut y avoir une volupté dans la géométrie, ce peintre a su dégager d'une manière extrêmement sensible l'esprit même qui baigne ce décor et relève d'une si forte poésie. Ainsi l'évocation est complète, et douée d'un émouvant pouvoir de suggestion...

On aimera aussi très certainement ses ingénieuses peintures sur verres, disposés en plusieurs plans et figurant des perspectives imaginaires, jardins, grottes, charmilles et jets d'eau. Ces vues d'optique d'un nouveau genre, agencées avec beaucoup d'esprit, et présentés dans des cadres formant guignol, comme des maquettes de théâtre dont les plans seraient formés de fixés faits pour être regardés en transparence, produisent un effet charmant et d'une très jolie qualité décorative qu'on aimerait à voir transporter à la scène, où les beaux dons de M. Beloborodoff trouveraient admirablement leur emploi.

Émile Henriot.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

MONSEIGNEUR SEIPEL, EX-CHANCELIER D'AUTRICHE

A l'heure où Mgr Ignace Seipel, protonotaire apostolique, chef incontesté du plus grand parti politique de son pays, deux fois chancelier de l'Autriche nouvelle que, pendant cinq années d'un labeur patient, habile et courageux, il a gouvernée, défendue, tirée du marasme économique, arrachée à l'action du bolchévisme, quitte le haut poste dont il était si digne, il est opportun de tracer brièvement le portrait de cet homme d'Etat.

Définitive ou non, la décision prise par Mgr Seipel, au retour des vacances de Pâques, à l'insu même de ceux qui le touchaient de plus près, ne signifie pas : abdication. Qu'il abandonne à jamais l'arène politique, ou qu'il revienne un jour prochain, lorsque ses adversaires auront une fois de plus démontré leur incapacité, le prêtre qui présida aux destins de l'Autriche pendant les heures les plus critiques de l'après-guerre ne cessera pas d'exercer une influence d'autant plus forte qu'elle sera moins visible. Dès aujourd'hui les social-démocrates, dont la joie égala tout d'abord la surprise, se sont aperçus que le départ de Mgr Seipel laissait l'Autriche désemparée et forcerait leur parti à prendre, à la veille des élections, des responsabilités qui les compromettraient, sans pouvoir en aucune façon augmenter leur influence.

Le trait le plus significatif de Mgr Seipel — ou plutôt du docteur Seipel, comme on l'appelle ordinairement en Europe centrale — c'est que, avant tout et par-dessus tout, partout et toujours, dans sa vie politique

comme dans le privé, c'est un prêtre. Patriote convaincu, non pas à notre manière mais à l'allemande, dévoué à son pays, à son parti, à ses amis, il voit planer sur toutes choses l'intérêt supérieur de l'Église. Les choses de ce monde ne lui apparaissent qu'en fonction de l'éternité si l'on peut dire, dans leur accord ou leur opposition avec les intérêts divins. C'est là, quelles que soient les circonstances où il se trouve, le souci principal qui le guide. Par son extérieur, sa parole, sa vie, ses attitudes, ses actions, ses discours, ses préoccupations, son énergie à subordonner sa politique aux intérêts de la foi, le docteur Seipel se différencie nettement de tant d'autres hommes d'État qui, avant lui, furent d'Église : les Mazarin, les Richelieu, voire les Talleyrand.

Né en 1877, dans un faubourg de Vienne, d'origine modeste, il a été vicaire, curé, catéchiste d'un pensionnat de jeunes filles, chargé du cours de théologie morale à l'Université de Vienne, professeur à l'Université catholique de Salzbourg, puis à celle de Vienne. En 1907 il publie une étude sur la Morale économique des Pères de l'Église. En 1916 il en écrit une autre : Nation et État, où il affirme que l'Autriche est destinée dans le plan divin à servir de « pont entre plusieurs nations, afin qu'ayant appris à se connaître et à s'aimer, elles s'élèvent côte à côte vers des idéals plus hauts que le simple idéal national ».

Le 27 octobre 1918, alors que le front austro-hongrois se démembre et que déjà tout est perdu, on vient le chercher pour entrer en qualité de ministre de la Prévoyance sociale dans le cabinet Lammasch. Il a, d'ailleurs déjà, dès les premières heures, prêté son concours aux tentatives de paix séparée faites par Charles IV et l'impératrice Zita.

Il n'hésite pas alors à faire le suprême effort qui lui est demandé pour que l'antique monarchie puisse survivre. Mais la débâcle est là. L'Autriche s'effondre. De tous côtés on s'en arrache les lambeaux. La révolution gronde. Les socialistes, devenus les maîtres, démontrent leur foncière inhabileté à faire autre chose que critiquer et détruire.

Des gouvernements — Renner (socialiste), Mayr (chrétien-social), Schober (fonctionnaires) — se succèdent, qui n'arrivent même pas à enrayer la panique, le désordre financier, la ruine. La couronne se déprécie d'heure en heure, il en faudra bientôt 165 000 pour équivaloir à une livre sterling. Le spectre horrible de la faim plane sur la capitale où la miche de pain coûte déjà plus de 6 000 couronnes. Pendant ce temps, on palabre, et c'est tout. Mais déjà l'émeute flambe et le 1er décembre 1921 deux cents établissements sont saccagés. Alors la Grande-Bretagne avance 2 millions de livres à l'Autriche, la Tchéco-Slovaquie 500 millions de couronnes tchèques, la France 55 millions de francs : quelques gouttes d'eau que le brasier dévore. Cependant, l'inflation grandit. La presse ne parvient pas à suivre le rythme de

dépréciation de la monnaie, ni les salaires à s'adapter à l'indice du coût de la vie. On spécule. On vend ses meubles, ses souvenirs de famille, ses vêtements, son corps. Le chômage prend des proportions fabuleuses. Rien qu'à Vienne, il y a plus de 100 000 *sans-travail. En février* 1919, *l'abbé Seipel a été élu député à la Constituante. Il s'y est fait bien vite une place de choix. Pendant deux ans il y remplit les fonctions de vice-président de la Commission de législation sociale. En* 1921 *il est président du Conseil de son parti. Le pape l'honore du titre de Prélat de sa Maison.*

En mai 1922, *Mgr Seipel présente au Parlement un programme de restauration financière. Les social-démocrates le honnissent. Qu'il prenne donc le pouvoir et applique son programme! Cinq ou six jours plus tard, il est chancelier d'Autriche, ayant réussi à opposer aux socialistes, pour former sa majorité, les chrétiens-sociaux, les pangermanistes (grands Allemands) et les membres du parti agraire.*

Après avoir imprudemment brisé les liens que des siècles d'histoire et la communauté des intérêts matériels avaient créés entre les peuples formant la monarchie austro-hongroise, les artisans des traités de paix avaient abandonné à elle-même l'Autriche pantelante et meurtrie.

Elle qui servait autrefois de distributrice et de marché aux blés et aux fruits de Hongrie, aux charbons de Bohême, aux métaux de Silésie, aux pétroles de Galicie et aux bois de la Russie sous-carpathique, voici qu'elle apparaît condamnée à mort, cependant que les États nés de ses cendres ne savent comment écouler leurs produits. Seipel se refuse à accepter cette condamnation. L'Autriche, il l'affirme, est viable, même mutilée, et, s'il est persuadé comme la plupart de ses compatriotes qu'elle est et demeure partie de l'Allemagne, les raisons d'ordre matériel ne tiennent qu'une place restreinte dans cette conviction.

En tout cas, dès qu'il est au pouvoir, le 31 *mai* 1922, *il s'applique à trouver les mesures sévères et radicales qui, seules, peuvent sauver l'Autriche. Pour les pangermanistes, ses alliés, il ne s'agit sans doute d'obtenir les crédits des Alliés que pour faire vivre l'Autriche* jusqu'au jour où l'Anschluss, *c'est-à-dire le rattachement à l'Allemagne,* sera possible. *Pour Mgr Seipel, il s'agit d'obtenir les moyens nécessaires au redressement moral et économique du pays et pour maintenir son indépendance. Il va sans dire que les pangermanistes antiromains n'avaient pas accepté de collaborer avec un représentant de l'Église sans exiger des compensations. Seipel avait voulu que le ministre de l'Instruction publique fût choisi par lui dans son parti. Eux, en revanche, avaient obtenu qu'aucune innovation ne fût faite en matière confessionnelle sans leur consentement. Par ailleurs, les pangerma-*

nistes s'engageaient à mettre une sourdine à leur activité « rattachiste ».

La personnalité de Mgr Seipel, si peu connu qu'il fût alors, impose dès l'abord une telle confiance que presque aussitôt la Notbank, *la banque de secours, est fondée. Bientôt le nouveau chancelier est à Berlin où il prend contact avec le docteur Wirth, à Prague où il voit M. Bénès, à Vérone où il rencontre le ministre des Finances italien, M. Schanzer.*

Au mois d'août 1922, *on le voit apparaître à Genève : maigre, pâle, sanglé dans une lévite austère et mal taillée qu'égaie à peine le collet violet du monsignor, visage glabre et froid, nez recourbé, lèvres opiniâtres connaissant à peine le sourire. Il parle, simplement, sans grands gestes, en phrases polies mais qui évitent l'excès de précision, pleines de réticences et de* distinguo. *Il remet le sort de l'Autriche entre les mains des puissances qui siègent à la S. D. N. Le* 6 *octobre, sont signés, grâce à lui, les protocoles concernant les emprunts internationaux qui doivent permettre à l'Autriche de se relever. En échange, Mgr Seipel s'est engagé* à ne pas poursuivre le rattachement à l'Allemagne *et à ne pas conclure d'union douanière avec elle.*

L'Autriche d'aujourd'hui semble avoir oublié le service éminent que Mgr Seipel lui a rendu ce jour-là. Celui-ci, il est vrai, n'a pas non plus gardé un souvenir assez exact de l'engagement pris vis-à-vis des puissances qui lui firent confiance.

Le 1er *juin* 1924, *un ouvrier fanatisé par la presse socialiste essaie de tuer le docteur Seipel et le blesse grièvement. A peine guéri, le chancelier retourne, en septembre, à Genève. Mais le* 17 *novembre, pendant la grève des cheminots, il cède son portefeuille à M. Renner, qui se retire à son tour en octobre* 1926, *époque où de nouveau Mgr Seipel prend le pouvoir.*

Cependant l'action pour le rattachement à l'Allemagne fait des progrès. Les chrétiens-sociaux vainqueurs aux élections de 1920 *et de* 1923, *parce qu'ils proposaient au pays une solution lui permettant de se relever par ses propres moyens, se laissent peu à peu séduire par l'idéologie* rattachiste. *Certes ni la haute banque, ni l'industrie, ni même, au fond, les masses ouvrières n'étaient désireuses de voir l'Autriche, avec sa culture, ses traditions, sa grâce propre, absorbée par l'Allemagne. Mais d'incontestables courants sentimentaux, une propagande formidable, des manifestations oratoires, dont la plus célèbre est celle du président du Reichstag, Lœbe, l'assimilation* (Angleichung) *réalisée dans la législation, les postes et les chemins de fer, les facilités accordées pour la naturalisation aux Allemands en Autriche, aux Autrichiens en Allemagne, le droit de vote reconnu en Allemagne aux Autrichiens, ont peu à peu incliné la foule à voir dans le « frère allemand » le seul sauveur sur qui elle puisse encore compter.*

*Mgr Seipel, bien qu'on attache une grande importance en Autriche à démontrer qu'il n'a jamais prononcé une seule parole qui le montrât partisan de l'*Anschluss, *n'a certes pas eu dans cette question l'attitude précise et franche qu'on était en droit d'attendre de lui.*

D'ailleurs, c'est là peut-être le côté faible de son caractère, Mgr Seipel est un casuiste. Il ergote. Il cherche un compromis et pourvu que le principe soit sauf, peu lui importent les détails. Par là, il s'est rendu, sans le vouloir, nous affirme-t-on, solidaire ou même complice d'un mouvement que l'Allemagne encourage, car il ne tend à rien de moins qu'à compenser les pertes de territoire que sa défaite lui a fait subir.

Lorsque, les 15 *et* 17 *juillet* 1927, *une émeute violente organisée par les chefs du parti socialistes maîtres de Vienne, risque de mettre en question l'existence même de la République autrichienne, Seipel reste à son poste, bien que les social-démocrates le somment de partir. Mais il ne prend pas contre les agitateurs les mesures définitives qu'on espérait. Lorsqu'en juillet dernier les chanteurs allemands, par centaines de mille, sous prétexte de célébrer Schubert, chantaient par les rues de Vienne la* Wacht am Rhein *et le* Deutschland, Deutschland über Alles ! *le gouvernement autrichien montra une passivité regrettable. Lorsque le parti pangermaniste exigea le départ de son représentant au ministère, M. Dinghofer, parce qu'il avait refusé de livrer à la Hongrie le bandit juif et bolcheviste Bela Kun, Mgr Seipel ne sut ni défendre son collaborateur ni le faire revenir sur sa décision. Lorsqu'en novembre dernier, les milices du parti chrétien-social et celles des social-démocrates s'affrontèrent à Wiener-Neustadt, la victoire incontestable du gouvernement fut due à l'habileté des négociateurs et au talent de mise en scène des autorités, mais non à l'énergie du gouvernement.*

Et c'est avec raison qu'on a pu écrire alors : « Ou bien ce gouvernement n'a pas eu le pouvoir d'interdire deux manifestations contraires qui pouvaient se terminer par des collisions sanglantes et des désordres graves. Ou bien il les a autorisées et, dans ce cas, il ne pouvait mieux démontrer qu'une menace de guerre civile reste suspendue sur l'Autriche qui n'en désirera que plus ardemment la poigne du gendarme prussien. »

Le gouvernement autrichien a remporté jusqu'ici beaucoup de ces « victoires à la Pyrrhus ». Il serait injuste d'en rendre Mgr Seipel responsable. La dissimulation est l'arme des faibles. L'Autriche n'a d'autre moyen de se rendre « intéressante » que de faire apparaître, aux yeux de ceux qui voudraient l'oublier, l'épouvantail du « rattachement ».

Et Mgr Seipel, pris entre la nécessité de ne pas heurter l'Allemagne dont l'Autriche a besoin, de se concilier le parti pangermaniste sans lequel il n'avait pas sa majorité, et d'être fidèle aux promesses faites

à Genève et à ses propres opinions que lui seul connaît exactement, Mgr Seipel a cherché des phrases à double entente.

Les Allemands lui ont reproché d'être l'adversaire de l'Anschluss ; *nous, nous lui reprochons d'en être partisan. C'est là l'inconvénient de vouloir être trop habile. Au fond, le départ de Mgr Seipel a peut-être été causé surtout par le désir qu'il a toujours eu de* contenter tout le monde sans néanmoins rien sacrifier des principes.

Dans sa monacale demeure de Hütteldorf, l'ex-chancelier d'Autriche a déjà repris ses habitudes d'antan. Rien n'est changé à la vie austère et digne qui fut toujours la sienne. Il aura seulement plus de temps pour ses études et sa santé compromise.

Quant à l'Autriche qui vient enfin de retrouver un gouvernement, quelles seront pour elle les suites de ce départ?

Le successeur immédiat de Mgr Seipel sera sans doute un homme selon son cœur. Mais pourra-t-il rester longtemps au pouvoir? Résistera-t-il aux attaques des socialistes, à qui la question si difficile des loyers amènera plus de sympathisants qu'il ne faudrait?

Et alors? L'Autriche glissera-t-elle encore davantage vers le socialisme qui, à Vienne, a déjà donné tant de preuves de sa funeste activité? Ira-t-elle vers l'Allemagne qui, du rattachement, espère, après la comédie des réparations, la consécration de sa victoire diplomatique? Ou bien reviendra-t-elle confuse et repentante demander à celui qu'on a laissé partir aujourd'hui, d'assumer, encore une fois, pour sauver son pays, les responsabilités du pouvoir?

★★★

Le Théâtre.

La saison s'avance, le plus fort est fait. Il va rester des pièces à la traîne pour renouveler les spectacles qui n'ont pas tenu. Mais enfin, ce ne sont pas les chevaux de bataille qu'on avance au mois de mai.

Pourtant, l'an dernier, c'est en mai que *Siegfried* vit le jour. Cette année, pour remplacer la *Suzanne* de M. Passeur qui a connu une très honorable carrière, M. Jouvet a monté *Jean de la Lune*. C'est une pièce de M. Marcel Achard, dont le quatuor des admirables acteurs de la Comédie des Champs-Élysées assurera le succès. Comme toutes les pièces de cet auteur, elle est des plus minces. Jean de la Lune est le parangon de la crédulité. Il aime une pécore nommée Marceline qui se querelle sous ses yeux avec un amant qui la quitte : Jean de la Lune offre de l'épouser. Ainsi fait-il, elle le

trompe. Il ne voit rien, inébranlablement. Elle a, entre autres, un nouvel amant pour qui elle veut un jour quitter Jean de la Lune. Elle le lui dit, et pour la première fois elle ne lui ment pas. C'est pourquoi, pour la première fois, il ne la croit pas. Elle en demeure au sens plein étonnée, et stupide, c'est-à-dire frappée de stupeur et incapable de mouvement. Elle a dit à Jean de la Lune : « Je t'abandonne », et il a répondu : « Non. » Alors, elle ne l'abandonne pas. Le chimérique a modelé la réalité selon son rêve, parce qu'il a tout sacrifié à son rêve, au point que celui-ci a pris une force irrésistible.

On voit de reste ce que ce thème a d'aventureux et de léger. M. Achard en augmente l'irréel parce qu'il le souligne : il place son Jean de la Lune dans un cadre tout réel. Dans ces conditions, le personnage devient incroyable et impossible. M. Achard a commis d'autres erreurs, comme par exemple celle de pousser en lumière le personnage du frère de Marceline, dont le comique très chargé fait paraître encore plus grisâtre et inconsistant le fantomatique Jean de la Lune.

Ouvrage invertébré, personnages blafards dont la bohème va de la pitrerie à la malhonnêteté : une toute petite fumée, un peu âcre, car le tout petit feu dont elle monte est impur.

*
* *

Coup sur coup, voici deux autres pièces où les femmes ne sont guère mieux traitées. Celle de M. Tristan Bernard et celle de M. Brieux. Des trois, la Marceline de M. Achard est la pire, car ce n'est qu'une fille fourbe bien indigne d'un amour comme celui que lui voue Jean de la Lune. Au moins, la Juliette de M. Tristan Bernard ne trompe qu'une fois un mari qui n'a pas su l'émouvoir, et c'est ensuite qu'elle commence à l'aimer. Car il en va toujours dans le théâtre de M. Bernard à l'envers de la normale. *Jules, Juliette et Julien ou l'école du sentiment* montre comment l'attachement naît dans un ménage sans amour : par la trahison, répond M. Bernard.

Cet étrange postulat posé, sinon admis, l'historiette découle avec cette apparence de vraisemblable qu'on obtient en calquant tout ce qu'il y a dans la vie de commun, de banal, de vulgaire ou même de bas. Jules est un garçon médiocre qui se marie vers la quarantaine ; comment enivrerait-il une femme, ce commis voyageur qui n'a même pas la verve de Gaudissart, et qui combine un voyage de noces à petits frais au cours duquel il pourra visiter sa clientèle? Seulement, tandis qu'il mène ses petites affaires, il laisse à l'hôtel sa jeune femme ; et dans un hôtel, une jeune femme seule s'ennuie. Paraisse un aviateur *quærens quem devoret*, le destin de Jules est écrit. Il pourrait l'ignorer. Mais non : à la première déconvenue, Juliette lui fait porter le poids de la faute, et lui crie qu'elle l'a trompé. Pour rien, pour se venger sur le plus faible ; et cette amère vérité est le meilleur de la pièce.

Ce pauvre Jules, il avait un cœur, qui lui sert à souffrir en silence. Il ne tue personne, ce n'est pas un héros pour drame passionnel. Il convient avec Juliette qu'il lui rendra sa liberté ; et c'est alors que Juliette, comme Marceline avec Jean de la Lune, ne veut pas de la liberté. Pour des raisons différentes. M. Achard s'efforce à la fantaisie, M. Bernard au terre à terre. Juliette a découvert que Jules était sensible, et elle aussi. De plus, l'aviateur n'a pas de situation, et Jules, précisément, va en avoir une superbe, juste récompense de son application aux affaires. Enfin, les personnages de M. Bernard ont pour règle de toujours mêler le paradoxe au banal et au vulgaire : Juliette restera et aimera Jules parce qu'elle vient de le tromper. Telles sont la morale et la vérité du théâtre naturaliste.

*
* *

La Lucie de M. Brieux est insupportable, mais elle est honnête. Au fond, elle en est peut-être plus insupportable, car elle n'a rien à se faire pardonner.

Rien qu'un tout petit tort de rien du tout : elle est jalouse. Jalouse, comme l'Amour de Psyché, de tout et de rien, sans rime ni raison.

Vos cheveux souffrent trop les caresses du vent,
Les rayons du soleil vous baisent trop souvent.

Du moins, la jalousie de l'Amour est hyperbole poétique ; la jalousie de Lucie est quotidienne, incessante, implacable. Son mari est médecin : s'il reçoit une cliente, c'est une aventure ; s'il retourne dans une famille, c'est une liaison. La sœur de Lucie, la sensée Denise, vient au secours du mari persécuté : Lucie en conclut aussitôt que Denise est la maîtresse de son mari. Si bien que cette sœur et ce mari, qui ne pensaient à mal, en viennent à ne plus pouvoir être ensemble sans songer à la tentation.

Cette conclusion est excellente, et l'on a justement loué M. Brieux, auteur de pièces morales et sociales, de ne s'occuper plus que du véritable objet de l'art dramatique, qui est le sentiment ; et l'on souhaiterait à plus d'un jeune de connaître une si honorable arrière-saison quand l'automne sera venu. Il est très joli de donner des promesses quand on débute. Mais c'est une autre affaire de tenir, et de ne pas disparaître dans un oubli indistinct quand est arrivée la génération qui ne pense qu'à bousculer la vôtre. Or, non seulement M. Brieux ne disparaît pas, mais par comparaison, il grandit. On voit ce qu'il y a dans son art de solide et de droit dans son esprit. Chez un véritable écrivain, c'est toujours la dernière période qui est la meilleure.

Cette pièce s'appelle *Puisque je t'aime*, et elle est représentée à la

Comédie-Française, qui peut toujours trouver dans sa troupe trois bons acteurs quand il s'agit de jouer autre chose que la tragédie.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

A LA CONFÉRENCE DES EXPERTS. — *Les négociations entre le docteur Schacht et M. Owen Young aboutissent à une proposition commune : l'Allemagne accepterait de payer* 37 *annuités de* 2 050 *millions de marks-or, et, pour les vingt et une années suivantes, des annuités couvrant les paiements faits aux États-Unis par les États créanciers.*

Le docteur Schacht annonce toutefois des « réserves » qu'il n'a pas encore fait connaître.

Le plan Schacht-Owen Young comprenant la révision des pourcentages de Spa, les États dont la part est abaissée font entendre des protestations. C'est le cas de l'Angleterre et de la Belgique. Le 9 *mai, M. Winston Churchill déclare nettement que l'Angleterre n'acceptera pas le sacrifice qu'on lui demande.*

LE 1er MAI. — *Le* 1er *mai est calme à Paris, où le préfet de police Chiappe a fait procéder à* 3 000 *arrestations préventives de communistes. Par contre, il y a, à Berlin, trois journées d'émeutes des barricades, deux quartiers en état de siège, une trentaine de morts et* 800 *blessés.*

LES ÉLECTIONS MUNICIPALES. — *Les élections pour le renouvellement des conseils municipaux ont lieu, en France, les* 5 *et* 12 *mai. A Paris, la majorité modérée est légèrement renforcée. A Lyon, M. Herriot, mis en minorité par les socialistes, devra céder à ceux-ci l'écharpe de maire. Les socialistes conservent Marseille, Toulouse, Bordeaux, Lille, Roubaix, Limoges. Ils perdent Brest et Toulon. Les modérés gagnent Nantes et Angers et perdent Rouen. Les autonomistes alsaciens s'emparent de Strasbourg et de Colmar.*

FRANCE. — *Orléans fête le cinq centième anniversaire de sa délivrance par Jeanne d'Arc* (8 *mai*).

AUTRICHE. — *La crise ministérielle est enfin dénouée. M. Streeruwitz, chrétien-social, est nommé chancelier* (2 *mai*).

— *On apprend que l'organisation nationaliste autrichienne* les Heimwehren *est subventionnée, depuis un an, par le gouvernement du Reich* (6 *mai*).

A. M.

Le Gérant : GEORGES MOREAU.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 38035.